
3 1761 07276115 8



ŒUVRES

COMPLÈTES

DE C. DELAVIGNE.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE C. DELAVIGNE.

TOME I.



BRUXELLES,

AUGUSTE WAHLEN ET COMPAGNIE.

MDCCC XXIV.



NOTICE

SUR

CASIMIR DELAVIGNE.

Né au Havre en 1793, Casimir Delavigne ne put connaître que la France de l'empire, et la France de l'invasion étrangère, quand, après de brillantes études à Paris, son talent naissant lança les premières étincelles qui annoncèrent un poète de plus aux Muses françaises.

L'occupation du territoire, qui avait produit tant de héros, par les barbares du Nord et de l'Occident, durent frapper vivement le cœur français et l'imagination ardente du jeune poète. Il prit sa lyre pour chanter les malheurs de sa patrie, et célébrer les bienfaits de la liberté. Le genre élégiaque, qui jadis servit à immortaliser les nobles infortunes de Messène[1], lui fournit le

[1] Voyez dans *le Voyage d'Anacharsis*, par le savant Barthélemy, les trois élégies en prose, qui sont destinées à célébrer l'infortune de Messène, et qui ont pris de cette destination le titre de *Messéniennes*, adopté par Casimir Delavigne pour chanter *les malheurs de la France*.

titre des chants funéraires en l'honneur des héros vaincus, et des stances harmonieuses et énergiques contre l'injustice de la fortune, et l'exigeance des vainqueurs.

Les trois premières Messéniennes furent composées à une époque où les passions politiques et étrangères étaient trop exaltées pour pouvoir les accueillir; l'auteur n'avait alors que vingt ans; la lecture qu'il en fit dans des réunions de gens de lettres, les rendit célèbres avant d'être publiées, tant elles étaient pleines de génie et de talent poétique, mêlées d'enthousiasme et de philosophie. Par la première Messénienne, le poète élégiaque fit verser de nouvelles larmes sur *le vaste tombeau des braves à Waterloo.* — Dans la deuxième Messénienne l'auteur fait retentir des accens de ses poétiques douleurs, les échos du temple des Arts et des Muses de la peinture et de la sculpture. — Le besoin de s'unir après le départ des envahisseurs étrangers lui inspira la troisième de ses Messéniennes. — Mais dès que leur publication fut possible, quelques années plus tard, l'indépendance des sentimens, l'élégance du style, l'énergie de la vérité placèrent les trois élégies au premier rang des poésies nationales. — Bientôt l'auteur des trois premières Messéniennes en composa deux autres pour célébrer les faits

glorieux de *Jeanne d'Arc*, et sa mort tragique qui ne fut ignominieuse que pour les Anglais qui la provoquèrent, et pour les prélats français qui la prononcèrent contre la généreuse libératrice de son pays. La sixième Messénienne inspirée par les *événemens de Naples* a une chaleur, une force, une rapidité, qui l'égale à la Messénienne sur Waterloo, et qui semble surpasser le mérite des autres poésies du même genre.

Casimir Delavigne voyant la France littéraire et politique attentive aux premiers accords de sa lyre harmonieuse, sentit naître dans son cœur l'honorable ambition de mériter encore ses suffrages dans la carrière dramatique suivie et encouragée plus particulièrement par les Français. Il composa la tragédie des *Vêpres Siciliennes*, ouvrage plein de verve et de belles situations. Les acclamations que les Messéniennes avaient excitées, le suivirent au théâtre Français [1], et lui firent publier une autre tragédie, *le Paria*. Dans la première de ces pièces dramatiques le poète avait traité avec habileté un sujet difficile et délicat, puisqu'il fallait montrer à des Français toujours enthousiasmés d'eux-mêmes, des Français du 13e siècle justement punis de leur tyrannie et exter-

[1] En mars 1823, la censure de Paris a proscrit *les Vêpres Siciliennes*, qu'on ne représente plus.

minés comme les oppresseurs étrangers de la Sicile. Des situations bien amenées et un grand nombre de beaux vers, firent applaudir les deux caractères opposés, mais éminemment tragiques, ceux de Procida et de Roger de Montfort. Le personnage d'Amélie de Souabe, mélange d'amour et de dévotion a été fort critiqué quoique assez dramatique.

La richesse et l'élégance de style qui caractérisent la première tragédie de Casimir Delavigne parurent encore avec plus d'éclat dans sa seconde tragédie, *le Paria* [1]. C'est là seulement que sa poésie lyrique dans les chœurs du Paria, a le plus approché de la belle poésie lyrique des chœurs d'Esther et d'Athalie de Racine. L'auteur du *Paria* a rivalisé avec bonheur l'auteur d'Athalie dans la composition du chœur qui termine le second acte : même coupe ou mètre de vers, même cadence, même choix d'expressions harmonieuses, même élégance et richesse de poésie.

[1] Cette tragédie a été soumise à une nouvelle révision en 1824 avant d'être reprise au théâtre Français; condamnée par la censure à la mutilation, on a supprimé, par ordre, la belle scène d'Idamore et de Néala, dialogue qui a été trouvé sans doute trop philosophique pour le 19e siècle. C'est la scène où le fils de Zarès prouve facilement à la fille du prêtre de Wisnou, au cœur de laquelle il s'adresse, qu'il n'y a entre un Bramine et un Paria aucune espèce de différence, si ce n'est celle qu'inventa dans l'intérêt de l'orgueil et du despotisme un préjugé odieux et barbare.

On lui a reproché d'avoir été dans ses deux tragédies plus épique que tragique et plus brillant qu'énergique ; mais ce sont là les premiers essais d'un jeune poète, dont l'âge mûrira le talent, dont le travail règlera le génie, et dont l'expérience tempèrera l'éclat éblouissant de poésie trop également répandu sur tous les personnages. *Le Paria* est plus poétique peut-être, mais *les Vêpres Siciliennes* ont plus d'action. On représentera plus souvent *Procida;* on lira plus volontiers *Zarès.*

Cependant la représentation de ces deux pièces révéla à leur auteur que l'on n'entend toute sa renommée qu'au théâtre ; il voulut parcourir la double carrière de Thalie et de Melpomène. Sa pièce des *Comédiens* fut accueillie par le second théâtre Français comme l'avait été celle des *Vêpres Siciliennes*, quoiqu'elle renfermât une scène où il introduit le public aux mystères et aux séances de l'aréopage comique. Cette pièce renferme de belles scènes, des vers qui restent dans la mémoire, et quelques morceaux écrits de verve et pleins de chaleur satirique ; mais le caractère de Victor trop exagéré, et la caricature du lord Pembrock s'éloignent trop de la vérité pour constituer *la force comique.*

Il a été mieux inspiré par Thalie lorsqu'il a

composé son admirable comédie : *l'École des Vieillards*, jouée au premier théâtre Français le 6 décembre 1823, et dans laquelle le premier des acteurs, Talma, et la plus aimable et inimitable actrice, mademoiselle Mars, ont accepté les deux rôles principaux.

Un grand nombre de représentations successives n'ont pu ralentir les succès toujours croissans de cette comédie, où le public va applaudir des scènes comiques, des situations intéressantes, des caractères bien dessinés, et une foule de vers charmans. Combien de traits et de beautés dramatiques qui n'appartiennent qu'à l'auteur, et qu'il a marqués au coin de son talent ! Que de scènes pleines de sens, de passion et de raison dans le personnage principal ! Le rôle de Bonnard est plein de ce comique bon et franc qu'on trouve dans Molière ; comme il a peint avec un ton railleur le bonheur et l'indépendance du célibat, dans le personnage de Bonnard. Le caractère de Danville est un mélange de passion et de faiblesse, de courage et de vieil honneur ; c'est presque un rôle neuf au théâtre. Le rôle d'Hortense réunit à la candeur l'esprit, la sensibilité, la légèreté, la grâce, l'amour des plaisirs et un cœur pur. Sa volonté est variable, mais pleine d'innocence ; jeune et belle, elle a un mari de soixante ans ;

mais elle en aperçoit enfin le contraste et les dangers ; elle veut fuir de Paris ; voilà le trait de génie que l'auteur développe dans la prière d'Hortense à Danville de retourner au Havre.

Les gens de lettres ont donné des éloges au style brillant et naturel, plein de traits comiques, et toujours conforme au caractère des personnages. Cette comédie est comme celles de Molière, quoique dans un degré inférieur sous le rapport de la force comique ; c'est une image fidèle de la conversation animée, s'élevant parfois à une grande hauteur, mais approchant parfois du drame.

L'auteur a su, sans avilir et sans rendre ridicule le personnage principal de sa pièce, montrer le danger des unions mal assorties, des mariages disproportionnés ; il a su produire une indignation très-morale contre ces hommes légers et puissans qui se font un jeu de l'immoralité, et un passe-tems d'attenter à la paix des ménages. Cette double leçon est une conception originale, un projet utile et hardi, exécuté avec un talent supérieur. Tout ce qui se passe dans cette comédie appartient aux mœurs du 19e siècle. Des bals, des fêtes, des dîners, des promenades aux Tuileries, l'opulence servant d'enseigne au mérite, des places données à la faveur, et aux maris des jeunes et jolies femmes, des emplois donnés de

droit à qui peut s'en passer ; tels sont des traits satiriques que Casimir Delavigne a lancés avec de très-beaux vers devenus proverbes. Le quatrième acte excitera toujours de vifs applaudissemens.

L'École des Vieillards est déjà à une distance immense de la pièce *des Comédiens*, quoique cette dernière soit bien écrite ; sans doute Casimir Delavigne n'est encore ni aussi comique ni aussi grand peintre que Molière, ni aussi incisif et aussi satirique que Gilbert, mais il a grandi pour le style et la versification. Aussi l'auteur de *l'École des Vieillards* en puisant ses inspirations dans son ame a pris une place distinguée parmi les auteurs dramatiques par l'action scénique, par la peinture des mœurs et des caractères, ainsi que par l'intérêt et la nouveauté des situations ; quand on fait, à trente ans, des ouvrages de cette force dramatique, avec un style plein de chaleur, de naturel et d'élégance, on est sur la route du génie ; on est sûr d'arriver à ce haut degré d'expression et de comique des pièces du grand Molière.

Comme tout est exagéré en France, la louange et le blâme y sont toujours excessifs. Les uns ont reproché à Casimir Delavigne son *indigence dramatique* tout en reconnaissant la richesse de sa poésie ; c'était trop le rabaisser. D'autres l'ont fort imprudemment comparé à Molière ; car si le jeune

poète peut aspirer un jour à atteindre à la longue et glorieuse carrière de l'auteur du Tartuffe, du Misanthrope et de l'Avare, il en est encore bien loin. Pourquoi détrôner, par flatterie, Molière, Racine et Voltaire pour placer avantageusement un jeune auteur dramatique bien inspiré sans doute, mais dont les titres incontestés sont encore trop récens et trop peu nombreux. N'y a-t-il pas tant de belles places à côté des grands modèles, et même au-dessous de ces hommes illustres? L'auteur de *l'École des Vieillards* s'est formé à l'École des Femmes et à celle des Maris, ouverte par l'inimitable génie de Molière; mais il est encore à une grande distance de cette vive peinture des mœurs, de cette finesse du trait, de cette convenance du dialogue avec les personnages divers; de cet esprit si profond d'observations, et de cette expression comique, que César appelait *vis comica*, qui distinguent si éminemment les chefs-d'œuvre de Molière. Casimir Delavigne donne de grandes espérances au Parnasse français : il en a déjà réalisées quelques-unes; mais on arrêterait l'effort de son talent par l'adulation; on lui fermerait, par des éloges précoces, la carrière du génie, puisqu'avec tant et de si justes succès, on ne peut pas dire que sa muse lyrique, comique et tragique ait atteint encore les difficiles sommités de l'art

qui exige plus d'un chef-d'œuvre pour toucher à l'immortalité.

La direction des études de Casimir Delavigne, et peut-être le tems seul et les succès, décideront si l'auteur des *Vêpres Siciliennes* et du *Paria* doit obtenir plus de triomphes dans la haute comédie que dans la tragédie. En attendant les jugemens publics, l'auteur des premières Messéniennes, en a publié trois nouvelles en 1824. Ces compositions lyriques indiquent une inspiration plus énergique, une habitude de méditation plus profonde, et surtout un talent de style plus fini ou plus perfectionné que celui des premières Messéniennes. Les ames généreuses ont senti avec reconnaissance que le poète lyrique était resté fidèle à la cause du malheur, et aux droits éternels de la liberté ! Tel est le véritable talent, qu'il y a toujours quelque chose d'indépendant, de loyal, de noble et de consciencieux qui ne sait pas déroger à la vérité et à la justice, qui ne peut jamais descendre aux humiliantes transactions de la médiocrité, ni aux concessions honteuses de l'intrigue, et qui garderait plutôt le silence que de caresser les insolentes susceptibilités, ou les vains préjugés d'une société fausse, brillante et corrompue.

La première de ces nouvelles Messéniennes, *Tyrtée aux Grecs*, jette un nouvel intérêt sur

la cause sacrée de ce peuple malheureux et héroïque, livré à lui-même et à son courage par l'indifférence du monde chrétien. Sans doute il y a quelque témérité dans un auteur des tems modernes, à prêter ainsi son langage et ses vers à un grand poète militaire des tems anciens ; mais dans Casimir Delavigne, c'est devenu un droit ; et le poète tacticien de Lacédémone ne désavouerait pas son interprète.

L'ombre de Tyrtée pleurant sur le mont Olympe fait entendre sa voix solennelle ; et s'adressant aux Hellènes armés pour leur indépendance, elle leur annonce le glorieux avenir qui les attend, s'ils sont soutenus dans la lutte par l'horreur de l'esclavage et par l'enthousiasme de la liberté. Aux accens de Tyrtée succèdent ceux du poète français qui après avoir célébré leurs victoires, leur crie : Gardez-vous des vanités des peuples corrompus !

La seconde Messénienne contient le récit poétique d'un voyage fait en Europe à la recherche de la liberté. Ce plan, un peu épigrammatique, est devenu cependant digne d'un poète lyrique sous la plume élégiaque de Casimir Delavigne.

Quant à la troisième Messénienne intitulée *Napoléon*, l'auteur a su lui donner la grandeur et la solennité du sujet. Il a prouvé, en jugeant cette

grande mémoire, que la liberté réside encore dans quelques ames généreuses, et que le siècle d'or n'a pu corrompre tous les beaux talens contemporains.

Molière et Piron ne furent pas membres de l'académie française. Pourquoi Casimir Delavigne ne trouverait-il pas honorable de n'être pas au nombre des *quarante immortels ?* S'il a perdu, pour ses poésies lyriques, les fonctions de bibliothécaire de la chancellerie [1], n'a-t-il pas, pour ses ouvrages dramatiques, été nommé bibliothécaire d'un prince français (le duc d'Orléans)? La vie des hommes célèbres se compose encore plus de persécutions que d'hommages; c'est la persécution qui fait ressortir le génie.

Les étrangers ont déjà rendu à l'auteur des Messéniennes, une éclatante justice. Les Anglais le regardent comme le plus patriote et le plus indépendant des poètes du 19e siècle. Sa renommée est devenue populaire. Une traduction en anglais de ses Messéniennes vient de paraître au mois de février 1824, à Londres, précédée d'une *notice* dans laquelle la critique jalouse et rivale des Anglais dans tous le genres de gloire de la France n'a pu s'empêcher de rendre une justice éclairée

[1] Sous le ministère de M. Peyronnet; M. Pasquier l'avait nommé quand il était ministre.

aux beaux vers et aux sentimens généreux du poète messénien.

Le luxe typographique et la richesse de la gravure ont fait à Paris du *recueil des Messéniennes anciennes et nouvelles* auxquelles l'éditeur vient, en février 1824, de joindre une *imitation de l'Hécube d'Euripide, et plusieurs pièces de poésie inédites*, un magnifique volume destiné à l'ornement des bibliothèques. Voilà un beau monument digne du jeune poète lyrique, qui, sans faire oublier les beautés poétiques de J.-B. Rousseau, et de Lebrun de l'Institut, leur promet un successeur.

Aucun poète de l'époque actuelle, ne possède au même degré que lui, ce don si rare de passer sans effort du grave au doux, du plaisant au sévère. Il y a un beau passage dans la cantate intitulée *les Troyennes;* mais ces vers attristent tous les cœurs; et le poète est plus gai dans *les stances qu'il adresse à ses amis.* — On a recueilli ses deux discours en vers sur l'ouverture du théâtre de l'Odéon et du théâtre du Havre sa patrie natale. Un autre discours en vers consacre la reconnaissance des hommes pour l'invention et l'inventeur de la vaccine. Il adressa à l'académie française un discours en vers sur cette question : *l'étude fait-elle le bonheur dans toutes les situations de la vie?* mais ces vers ne sont

pas encore arrivés à leur adresse. L'académie française ne s'est pas encore enrichie de ce beau talent poétique. Il y a aussi dans le nombre de ses compositions poétiques une cantate intitulée *Danaë, un dialogue entre Antigone et Ismène pleurant sur leurs frères Etéocle et Polynice; une hymne à Vénus, une ode, une élégie sur Versailles, quelques stances, et quelques poésies fugitives*, bien inférieures aux poésies de ce genre dont la littérature française abonde. Mais nous avions déjà réuni ses titres à la renommée, ceux où des beautés poétiques sans nombre ont placé ses grandes compositions lyriques et dramatiques parmi les plus nobles productions des Muses françaises. L'amour de la liberté, de la gloire, de la vertu et de la patrie ont le privilége d'immortaliser ceux qui s'y dévouent.

M. Casimir Delavigne a adressé à un autre poète, M. de Lamartine, une *Épître*, dans laquelle il prouve la flexibilité de son talent poétique, et la constance de ses principes libéraux. M. Casimir Delavigne, séparant les idées que M. de Lamartine semblait affecter de confondre, défend la liberté des reproches qu'on lui faisait subir, en la présentant sous les traits de la licence. La liberté que célèbre M. Delavigne est celle qui,

« . . . Le casque en tête et le pied sur des chaînes,
» Sourit à Miltiade, inspire Démosthènes,
» Joue avec le laurier cueilli par Washington,
» Et l'offre aux dignes fils des Grecs de Marathon,
» Libres s'ils sont vainqueurs, et libres s'ils périssent,
» Qu'un poète secourt, et que des rois trahissent.... »

Pour faire mieux ressortir l'injustice de ceux qui croient rendre la liberté odieuse, en retraçant le tableau des excès auxquels elle a servi de prétexte, le poète demande si ce qu'il y a de meilleur sur la terre, ne pourrait pas, en vertu de cette doctrine, encourir le même anathème; et si la religion elle-même n'y serait pas comprise. Cette idée lui inspire le morceau suivant qui a paru l'un des plus remarquables de cette épître :

« Pourquoi donc, trop séduit d'une vaine apparence,
» Montrer la liberté quand tu peins la licence ?
» Eh ! que répondrais-tu, si quelque noir censeur
» Trompé par tes accords et sourd à leur douceur,
» Dans la vierge immortelle à qui tu rends hommage,
» Voulait voir cet esprit d'imposture et de rage,
» Qui, sur les bancs dorés d'un concile romain,
» Présida dans Constance un brandon à la main;
» De Jean Hus, en priant, signa l'arrêt barbare,
» Au front d'un Alexandre égara la tiare;
» Qui, le doigt sur la bouche, au fond du Louvre assis,
» Attisait les complots que soufflait Médicis,

» Et poussait Charles neuf, quand ses mains frénétiques
» Frappaient d'un plomb dévot des sujets hérétiques ;
» Qui se signant le front, l'air contrit, l'œil fervent,
» Pour immoler Henri s'échappait d'un couvent ;
» Dont partout aujourd'hui la tortueuse audace
» Se mêle en habit court aux nouveaux fils d'Ignace ;
» Qui prêche sous le froc, rampe sous le surplis,
» Cache son embonpoint sous sa robe à longs plis,
» Malgré ses trois mentons, vante ses abstinences,
» Se glisse incognito de la chaire aux finances,
» Résigné, s'il le faut, à sauter du saint lieu,
» Dans le fauteuil royal où siégeait Richelieu. » [1]

[1] Cette Épître est insérée à la fin du second volume.

ENVOI

DES MESSÉNIENNES

A MADAME ***.

Les voilà ces chants funéraires,
Faible tribut de ma douleur :
Lisez; le trépas de nos frères
Pour vous, du moins, fut un malheur.

Aux beaux jours de notre vaillance
Leurs noms immortels sont liés,
Ils revivront, chers à la France,
Et mes vers seront oubliés.

La jeunesse ira d'âge en âge,
Parcourant des champs meurtriers,
Visiter en pèlerinage
Les mânes de nos vieux guerriers.

Alors paraîtront à sa vue
Leurs glaives par le temps rongés,
Leurs os brisés par la charrue....
Alors nous les aurons vengés.

On verra la France animée,
D'un souvenir triste et pieux,
Combattre et vaincre aux mêmes lieux,
Pour ensevelir son armée.

Leur cendre vole au gré du vent,
Dans ces champs témoins de leur gloire;
Mais notre courage et l'histoire
Se chargent de leur monument.

LIVRE PREMIER.

MESSÉNIENNES.

PREMIÈRE

MESSÉNIENNE.

. . . . « J'ai préféré la forme de l'élégie, » que des auteurs très-anciens ont souvent choisie pour retracer les » malheurs des nations. C'est ainsi que Tyrtée, dans ses élégies, avait » décrit en partie les guerres des Lacédémoniens et des Messéniens; » Callinus, celles qui de son temps affligèrent l'Ionie; Mimnerme, la » bataille que les Smyrnéens livrèrent à Gygès, roi de Lydie. »

(Anacharsis, ch. xl. p. 34.)

Tout le monde a lu, dans le Voyage d'Anacharsis, les élégies sur les malheurs de la Messénie; j'ai cru pouvoir emprunter à Barthélemy le titre de Messéniennes, pour qualifier un genre de poésies nationales qu'on n'a pas encore essayé d'introduire dans notre littérature.

PREMIÈRE

MESSÉNIENNE.

LA BATAILLE DE WATERLOO [1].

Ils ne sont plus, laissez en paix leur cendre;
Par d'injustes clameurs ces braves outragés,
A se justifier n'ont pas voulu descendre;
Mais un seul jour les a vengés :
Ils sont tous morts pour vous défendre.
Malheur à vous si vos yeux inhumains
N'ont point de pleurs pour la patrie!

[1] Cette élégie fut composée au mois de juillet 1815.

Sans force contre vos chagrins,
Contre le mal commun votre ame est aguerrie,
Tremblez; la mort peut-être étend sur vous ses mains!

Que dis-je? quel Français n'a répandu des larmes
Sur nos défenseurs expirants?
Prêt à revoir les rois qu'il regretta vingt ans,
Quel vieillard n'a rougi du malheur de nos armes?
En pleurant ces guerriers par le destin trahis,
Quel vieillard n'a senti s'éveiller dans son ame
Quelque reste assoupi de cette antique flamme
Qui l'embrasait pour son pays!

Que de leçons, grand Dieu! que d'horribles images
L'histoire d'un seul jour présente aux yeux des rois!
Clio, sans que la plume échappe de ses doigts,
Pourra-t-elle en tracer les pages?

Cachez moi ces soldats sous le nombre accablés,
Domptés par la fatigue, écrasés par la foudre,
Ces membres palpitans dispersés sur la poudre,

Ces cadavres amoncelés !
Éloignez de mes yeux ce monument funeste
De la fureur des nations :
O mort! épargne ce qui reste !
Varus ! rends-nous nos légions !

Les coursiers frappés d'épouvante,
Les chefs et les soldats épars,
Nos aigles et nos étendards
Souillés d'une fange sanglante,
Insultés par les léopards,
Les blessés mourant sur les chars,
Tout se presse sans ordre, et la foule incertaine,
Qui se tourmente en vains efforts,
S'agite, se heurte, se traîne,
Et laisse après soi dans la plaine,
Du sang, des débris et des morts.

Parmi des tourbillons de flamme et de fumée,
O douleur! quel spectacle à mes yeux vient s'offrir ?
Le bataillon sacré, seul devant une armée,
S'arrête pour mourir.

C'est en vain que, surpris d'une vertu si rare,
Les vainqueurs dans leurs mains retiennent le trépas;
Fier de le conquérir, il court, il s'en empare :
LA GARDE, avait-il dit, MEURT ET NE SE REND PAS.

On dit qu'en les voyant couchés sur la poussière,
D'un respect douloureux frappé par tant d'exploits,
L'ennemi, l'œil fixé sur leur face guerrière,
Les regarda sans peur pour la première fois.

Les voilà ces héros si long-temps invincibles!
Ils menacent encor les vainqueurs étonnés!
Glacés par le trépas, que leurs yeux sont terribles!
Que de hauts faits écrits sur leurs fronts sillonnés!
Ils ont bravé les feux du soleil d'Italie,
De la Castille ils ont franchi les monts;
Et le Nord les a vus marcher sur les glaçons
Dont l'éternel rempart protége la Russie.
Ils avaient tout dompté.... Le destin des combats
Leur devait, après tant de gloire,
Ce qu'aux Français naguère il ne refusait pas :
Le bonheur de mourir dans un jour de victoire.

Ah ! ne les pleurons pas ! sur leurs fronts triomphants
La palme de l'honneur n'a pas été flétrie ;
Pleurons sur nous, Français, pleurons sur la patrie :
L'orgueil et l'intérêt divisent ses enfants.
Quel siècle en trahisons fut jamais plus fertile ?
L'amour du bien commun de tous les cœurs s'exile :
La timide amitié n'a plus d'épanchements ;
On s'évite, on se craint ; la foi n'a plus d'asile,
Et s'enfuit d'épouvante au bruit de nos serments.

O vertige fatal ! déplorables querelles
Qui livrent nos foyers au fer de l'étranger !
Le glaive étincelant dans nos mains infidèles,
Ensanglante le sein qu'il devrait protéger.

L'ennemi cependant renverse les murailles
De nos forts et de nos cités ;
La foudre tonne encore, au mépris des traités.
L'incendie et les funérailles
Épouvantent encor nos hameaux dévastés ;
D'avides proconsuls dévorent nos provinces ;
Et, sous l'écharpe blanche, ou sous les trois couleurs,

Les Français, disputant pour le choix de leurs princes,
Détrônent des drapeaux et proscrivent des fleurs.

Des soldats de la Germanie
J'ai vu les coursiers vagabonds
Dans nos jardins pompeux errer sur les gazons,
Parmi ces demi-dieux qu'enfanta le génie.
J'ai vu des bataillons, des tentes et des chars,
Et l'appareil d'un camp dans le temple des arts.
Faut-il, muets témoins, dévorer tant d'outrages?
Faut-il que le Français, l'olivier dans la main,
Reste insensible et froid comme ces dieux d'airain
Dont ils insultent les images?

Nous devons tous nos maux à ces divisions
Que nourrit notre intolérance.
Il est temps d'immoler au bonheur de la France
Cet orgueil ombrageux de nos opinions.
Étouffons le flambeau des guerres intestines.
Soldats, le ciel prononce, il relève les lis :
Adoptez les couleurs du héros de Bovines,
En donnant une larme aux drapeaux d'Austerlitz.

France, réveille-toi ! qu'un courroux unanime
Enfante des guerriers autour du souverain !
Divisés, désarmés, le vainqueur nous opprime :
Présentons-lui la paix, les armes à la main.

Et vous, peuples si fiers du trépas de nos braves,
Vous, les témoins de notre deuil,
Ne croyez pas, dans votre orgueil,
Que, pour être vaincus, les Français soient esclaves.
Gardez-vous d'irriter nos vengeurs à venir ;
Peut-être que le Ciel, lassé de nous punir,
Seconderait notre courage ;
Et qu'un autre Germanicus
Irait demander compte aux Germains d'un autre âge
De la défaite de Varus.

SECONDE

MESSÉNIENNE.

SECONDE

MESSÉNIENNE.

LA DÉVASTATION DU MUSÉE ET DES MONUMENTS.

La sainte vérité qui m'échauffe et m'inspire,
Écarte et foule aux pieds les voiles imposteurs :
Ma muse de nos maux flétrira les auteurs,
Dussé-je voir briser ma lyre
Par le glaive insolent de nos libérateurs.
Où vont ces chars pesants conduits par leurs cohortes?
Sous les voûtes du Louvre ils marchent à pas lents :

Ils s'arrêtent devant ses portes;
Viennent-ils lui ravir ses sacrés ornements?

Muses, penchez vos têtes abattues :
Du siècle de Léon les chefs-d'œuvre divins
Sous un ciel sans clarté suivront les froids Germains;
Les vaisseaux d'Albion attendent nos statues.
Des profanateurs inhumains
Vont-ils anéantir tant de veilles savantes?
Porteront-ils le fer sur les toiles vivantes,
Que Raphaël anima de ses mains?

Dieu du jour, Dieu des vers, ils brisent ton image.
C'en est fait : la victoire et la divinité
Ne couronnent plus ton visage
D'une double immortalité.
C'en est fait : loin de toi jette un arc inutile.
Non, tu n'inspiras point le vieux chantre d'Achille;
Non tu n'es pas le dieu qui vengea les neuf sœurs
Des fureurs d'un monstre sauvage,
Toi qui n'as pas un trait pour venger ton outrage
Et terrasser tes ravisseurs.

Le deuil est aux bosquets de Gnide,
Muet, pâle et le front baissé,
L'amour, que la guerre intimide,
Éteint son flambeau renversé.

Des graces la troupe légère
L'interroge sur ses douleurs :
Il leur dit, en versant des pleurs :
« J'ai vu Mars outrager ma mère[1]. »

Je crois entendre encor les clameurs des soldats
Entraînant la jeune immortelle :
Le fer a mutilé ses membres délicats ;
Hélas! elle semblait, et plus chaste et plus belle,
Cacher sa honte entre leurs bras.
Dans un fort pris d'assaut telle une vierge en larmes,
Aux yeux des forcenés dont l'insolente ardeur
Déchira les tissus qui dérobaient ses charmes,
Se voile encor de sa pudeur.

Adieu, débris fameux de Grèce et d'Ausonie,
Et vous, tableaux errants de climats en climats ;

[1] La Vénus de Médicis.

Adieu, Corrége, Albane, immortel Phidias;
Adieu, les arts et le génie!

Noble France, pardonne! A tes pompeux travaux,
Aux Pujet, aux Lebrun, ma douleur fait injure.
David a ramené son siècle à la Nature:
Parmi ses nourrissons il compte des rivaux....
Laissons-la s'élever cette école nouvelle!
Le laurier de David de lauriers entouré,
Fier de ses rejetons, enfante un bois sacré
Qui protége les arts de son ombre éternelle.

Le marbre animé parle aux yeux:
Une autre Vénus plus féconde,
Près d'Hercule victorieux
Étend son flambeau sur le monde.
Ajax, de son pied furieux,
Insulte au flot qui se retire;
L'œil superbe, un bras dans les cieux,
Il s'élance, et je l'entends dire:
« J'échapperai malgré les dieux. »

Mais quels monceaux de morts! que de spectres livides!

Ils tombent dans Jaffa ces vieux soldats français
Qui réveillaient naguère, au bruit de leurs succès,
Les siècles entassés au fond des Pyramides.
Ah! fuyons ces bords meurtriers!
D'où te vient, Austerlitz, l'éclat qui t'environne?
Qui dois-je couronner du peintre ou des guerriers?
Les guerriers et le peintre ont droit à la couronne.

Des chefs-d'œuvre français naissent de toutes parts;
Ils surprennent mon cœur à d'invincibles charmes:
Au déluge, en tremblant, j'applaudis par mes larmes;
Didon enchante mes regards;
Versant sur un beau corps sa clarté caressante,
A travers le feuillage un faible et doux rayon
Porte les baisers d'une amante
Sur les lèvres d'Endymion;
De son flambeau vengeur Némésis m'épouvante!
Je frémis avec Phèdre, et n'ose interroger
L'accusé dédaigneux qui semble la juger.
Je vois Léonidas. O courage! ô patrie!
Trois cents héros sont morts dans ce détroit fameux;
Trois cents! quel souvenir!.. Je pleure... et je m'écrie:
Dix-huit mille Français ont expiré comme eux!

Oui : j'en suis fier encor : ma patrie est l'asile,
Elle est le temple des beaux-arts :
A l'ombre de nos étendards,
Ils reviendront ces Dieux que la fortune exile.

L'étranger qui nous trompe, écrase impunément
La justice et la foi sous le glaive étouffées :
Il ternit pour jamais sa splendeur d'un moment.
Il triomphe en barbare et brise nos trophées :
Que cet orgueil est misérable et vain !
Croit-il anéantir tous nos titres de gloire ?
On peut les effacer sur le marbre ou l'airain ;
Qui les effacera du livre de l'histoire ?

Ah ! tant que le soleil luira sur vos états,
Il en doit éclairer d'impérissables marques.
Comment disparaîtront, ô superbes monarques,
Ces champs où les lauriers croissaient pour nos soldats ?
Allez, détruisez donc tant de cités royales,
Dont les clefs d'or suivaient nos pompes triomphales ;
Comblez ces fleuves écumants
Qui nous ont opposé d'impuissantes barrières ;
Applanissez ces monts dont les rochers fumants

Tremblaient sous nos foudres guerrières.
Voilà nos monuments : c'est là que nos exploits
Redoutent peu l'orgueil d'une injuste victoire :
Le fer, le feu, le temps plus puissant que les rois
Ne peut rien contre leur mémoire.

TROISIÈME

MESSÉNIENNE.

TROISIÈME

MESSÉNIENNE.

DU BESOIN DE S'UNIR APRÈS LE DÉPART DES ÉTRANGERS.

O toi que l'univers adore,
O toi que maudit l'univers,
Fortune, dont la main, du couchant à l'aurore,
Dispense les lauriers, les sceptres et les fers,
Ton aveugle courroux nous garde-t-il encore
Des triomphes et des revers?
Nos malheurs trop fameux proclament ta puissance :
Tes jeux furent sanglants dans notre belle France :

Le peuple mieux instruit, mais trop fier de ses droits,
Sur les débris du trône établit son empire,
Poussa la liberté jusqu'au mépris des lois,
Et la raison jusqu'au délire.

Bientôt au premier rang porté par ses exploits,
Un roi nouveau brisa d'un sceptre despotique
Les faisceaux de la République,
Tout dégouttants du sang des rois.

Pour affermir son trône, il lassa la victoire,
D'un peuple généreux prodigua la valeur;
L'Europe qu'il bravait a fléchi sous sa gloire :
Elle insulte à notre malheur.
C'est qu'ils ne vivent plus que dans notre mémoire
Ces guerriers dont le Nord a moissonné la fleur
O désastre! ô pitié! jour à jamais célèbre,
Où ce cri s'éleva dans la patrie en deuil :
Ils sont morts, et Moscow fut le flambeau funèbre
Qui prêta ses clartés à leur vaste cercueil.

Ces règnes passagers, et les chûtes soudaines
De ces trônes d'un jour l'un sur l'autre croulants,

Ont laissé des levains de discorde et de haines
Dans nos esprits plus turbulents.

Cessant de comprimer la fièvre qui l'agite,
Le fier républicain, sourd aux leçons du temps,
Appelle avec fureur, dans ses rêves ardents,
Une liberté sans limite;
Mais cette liberté fut féconde en forfaits :
Cet océan trompeur qui n'a point de rivages,
N'est connu jusqu'à nous que par de grands naufrages
Dans les annales des Français.

« Que nos maux, direz-vous, nous soient du moins utiles :
» Opposons une digue aux tempêtes civiles;
» Que deux pouvoirs rivaux, l'un émané des rois,
» L'autre sorti du peuple et garant de ses droits,
» Libres et dépendants, offrent au rang suprême
» Un rempart contre nous, un frein contre lui-même. »

Vainement la raison vous dicte ces discours;
L'égoïsme et l'orgueil sont aveugles et sourds :
Cet amant du passé, que le présent irrite,

Jaloux de voir ses rois d'entraves dégagés,
Le front baissé, se précipite
Sous la verge des préjugés.
Quoi ! toujours des partis proclamés légitimes,
Tant qu'ils règnent sur nos débris,
L'un par l'autre abattus, proscrivant ou proscrits,
Tour-à-tour tyrans ou victimes !

Empire malheureux, voilà donc ton destin !...
Français, ne dites plus : « La France nous est chère » ;
Elle désavouerait votre amour inhumain.
Cessez, enfants ingrats, d'embrasser votre mère,
Pour vous étouffer dans son sein.
Contre ses ennemis tournez votre courage ;
Au conseil des vainqueurs son sort est agité :
Ces rois qui l'encensaient fiers de leur esclavage,
Vont lui vendre la liberté.

Non, ce n'est pas en vain que sa voix nous appelle ;
Et, s'ils ont prétendu, par d'infâmes traités,
Imprimer sur nos fronts une tache éternelle ;
Si de leur doigt superbe ils marquent les cités,
Que veut se partager une ligue infidèle ;

Si la foi des serments n'est qu'un garant trompeur ;
Si le glaive à la main l'iniquité l'emporte ;
Si la France n'est plus, si la patrie est morte,
Mourons tous avec elle, ou rendons-lui l'honneur.

Qu'entends-je, et d'où vient cette ivresse
Qui semble croître dans son cours?
Quels chants, quels transports d'allégresse!
Quel bruyant et nombreux concours!
De nos soldats la foule au loin se presse,
D'une nouvelle ardeur leurs yeux sont embrasés;
Plus d'Anglais parmi nous! Plus de joug! Plus d'entraves!
Levez plus fièrement vos fronts cicatrisés....
Oui, l'étranger s'éloigne; oui, vos fers sont brisés.
Soldats, vous n'êtes plus esclaves!

Reprends ton orgueil,
Ma noble patrie;
Quitte enfin ton deuil,
Liberté chérie;
Liberté, patrie,
Sortez du cercueil !....

D'un vainqueur insolent méprisons les injures;
Riches des étendards conquis sur nos rivaux,
Nous pouvons à leurs yeux dérober nos blessures,
En les cachant sous leurs drapeaux.

Voulons-nous enchaîner leurs fureurs impuissantes?
Soyons unis, Français; nous ne les verrons plus
Nous dicter d'Albion les décrets absolus,
Arborer sur nos tours ses couleurs menaçantes.
Nous ne les verrons plus, le front ceint de lauriers,
Troublant de leur aspect les fêtes du génie,
Chez Melpomène et Polymnie
Usurper une place où siégeaient nos guerriers.
Nous ne les verrons plus nous accorder par grace
Une part des trésors flottants sur nos sillons.
Soyons unis, jamais leurs bataillons
De nos champs envahis ne couvriront la face:
La France dans son sein ne les peut endurer,
Et ne les recevrait que pour les dévorer.

Ah! ne l'oublions pas; naguère dans ces plaines,
Où le sort nous abandonna,
Nous n'avions pas porté des ames moins romaines,

Qu'aux champs de Rivoli, de Fleurus, d'Iéna ;
Mais nos divisions nous y forgeaient des chaînes.
Effrayante leçon qui doit unir nos cœurs
Par des liens indestructibles !
Le courage fait des vainqueurs,
La concorde, des invincibles.

Henri, divin Henri, toi qui fus grand et bon,
Qui chassas l'Espagnol et finis nos misères,
Les partis sont d'accord en prononçant ton nom ;
Henri, de tes enfants fais un peuple de frères.
Ton image déjà semble nous protéger ;
Tu renais ; avec toi renaît l'indépendance :
O roi le plus Français dont s'honore la France,
Il est dans ton destin de voir fuir l'étranger !

Et toi, son digne fils, après vingt ans d'orage,
Règne sur des sujets par toi-même ennoblis.
Leurs droits sont consacrés dans ton plus bel ouvrage.
Oui, ce grand monument, affermi d'âge en âge,
Doit couvrir de son ombre et le peuple et les lis.
Il est des opprimés l'asyle impérissable,
La terreur du tyran, du ministre coupable,

Le temple de nos libertés.
Que la France prospère en tes mains magnanimes;
Que tes jours soient sereins, tes décrets respectés,
Toi, qui proclames ces maximes :
O rois, pour commander, obéissez aux lois;
Peuple, en obéissant, sois libre sous tes rois!

QUATRIÈME

MESSÉNIENNE.

QUATRIÈME

MESSÉNIENNE.

LA VIE DE JEANNE D'ARC.

Un jour que l'Océan gonflé par la tempête,
Réunissant les eaux de ses fleuves divers,
Fier de tout envahir, marchait à la conquête
De ce vaste univers;
Une voix s'éleva du milieu des orages,
Et Dieu, de tant d'audace invisible témoin,
Dit aux flots étonnés : « Mourez sur ces rivages,
« Vous n'irez pas plus loin. »

Ainsi, quand tourmentés d'une impuissante rage,
Les soldats de Bedford, grossis par leurs succès,
Menaçaient d'un prochain naufrage
Le royaume et le nom français;
Une femme, arrêtant ces bandes formidables,
Se montra dans nos champs de leur foule inondés;
Et ce torrent vainqueur expira dans les sables
Que naguère il couvrait de ses flots débordés.

Une femme paraît; une vierge, un héros.
Elle arrache son maître aux langueurs du repos.
La France qui gémit se réveille avec peine,
Voit son trône abattu, voit ses champs dévastés,
Se lève en secouant sa chaîne,
Et rassemble à ce bruit ses enfants irrités.

Qui t'inspira, jeune et faible bergère,
D'abandonner la houlette légère
Et les tissus commencés par ta main?
Ta sainte ardeur n'a pas été trompée;
Mais quel pouvoir brise sous ton épée
Les cimiers d'or et les casques d'airain?

L'aube du jour voit briller ton armure,
L'acier pesant couvre ta chevelure,
Et des combats tu cours braver le sort;
Qui t'inspira de quitter ton vieux père,
De préférer aux baisers de ta mère,
L'horreur des camps, le carnage et la mort?

C'est Dieu qui l'a voulu, c'est le dieu des armées,
Qui regarde en pitié les pleurs des malheureux;
C'est lui qui délivra nos tribus opprimées
Sous le poids d'un joug rigoureux;
C'est lui, c'est l'Éternel, c'est le dieu des armées!

L'ange exterminateur bénit ton étendard;
Il mit dans tes accents un son mâle et terrible,
La force dans ton bras, la mort dans ton regard;
Et dit à la brebis paisible :
Va déchirer le léopard.

Richemont, la Hire, Xaintrailles,
Dunois, et vous, preux chevaliers,
Suivez ses pas dans les batailles;
Couvrez-la de vos boucliers,

Couvrez-la de votre vaillance ;
Soldats, c'est l'espoir de la France
Que votre roi vous a commis.
Marchez quand sa voix vous appelle,
Car la victoire est avec elle ;
La fuite, avec ses ennemis.

Apprenez d'une femme à forcer des murailles,
A gravir leurs débris sous des feux dévorants,
A terrasser l'Anglais, à porter dans ses rangs
Un bras fécond en funérailles !

Honneur à ses hauts faits ! guerriers, honneur à vous !
Chante, heureuse Orléans, les vengeurs de la France,
Chante ta délivrance :
Les assaillants nombreux, sont tombés sous leurs coups.
Que sont-ils devenus ces conquérants sauvages
Devant le fer vainqueur qui combattait pour nous ?...
Ce que deviennent des nuages
D'insectes dévorants dans les airs rassemblés,
Quand un noir tourbillon élancé des montagnes
Disperse en tournoyant ces bataillons ailés,
Et fait pleuvoir sur nos campagnes

Leurs cadavres amoncelés.

Aux yeux d'un ennemi superbe
Le lis a repris ses couleurs;
Ses longs rameaux courbés sous l'herbe
Se relèvent couverts de fleurs.
Jeanne au front de son maître a posé la couronne.
A l'attrait des plaisirs qui retiennent ses pas
La noble fille l'abandonne :
Délices de la cour, vous n'enchaînerez pas
L'ardeur d'une vertu si pure;
Des armes, voilà sa parure,
Et ses plaisirs sont les combats.

Ainsi tout prospérait à son jeune courage.
Dieu conduisit deux ans ce merveilleux ouvrage.
Il se plut à récompenser
Pour la France et ses rois son amour idolâtre.
Deux ans il la soutint sur ce brillant théâtre,
Pour apprendre aux Anglais, qu'il voulait abaisser,
Que la France jamais ne périt tout entière;
Que, son dernier vengeur fût-il dans la poussière,
Les femmes, au besoin, pourraient les en chasser.

CINQUIÈME

MESSÉNIENNE.

CINQUIÈME

MESSÉNIENNE.

LA MORT DE JEANNE D'ARC.

Silence au camp! la vierge est prisonnière;
Par un injuste arrêt Bedford croit la flétrir :
Jeune encore, elle touche à son heure dernière....
Silence au camp! la vierge va périr.

Des pontifes divins, vendus à la puissance,
Sous les subtilités des dogmes ténébreux
Ont accablé son innocence.
Les Anglais commandaient ce sacrifice affreux :

Un prêtre en cheveux blancs ordonna le supplice;
Et c'est au nom d'un dieu par lui calomnié,
D'un dieu de vérité, d'amour et de justice,
Qu'un prêtre fut perfide, injuste et sans pitié.

Dieu, quand ton jour viendra, quel sera le partage
Des pontifes persécuteurs?
Oseront-ils prétendre au céleste héritage
De l'innocent dont ils ont bu les pleurs?
Ils seront rejetés, ces pieux imposteurs,
Qui font servir ton nom de complice à leur rage,
Et t'offrent pour encens la vapeur du carnage.

A qui réserve-t-on ces apprêts meurtriers?
Pour qui ces torches qu'on excite?
L'airain sacré tremble et s'agite...
D'où vient ce bruit lugubre? où courent ces guerriers
Dont la foule à longs flots roule et se précipite?

La joie éclate sur leurs traits,
Sans doute l'honneur les enflamme;
Ils vont pour un assaut former leurs rangs épais :
Non, ces guerriers sont des Anglais

Qui vont voir mourir une femme.

Qu'ils sont nobles dans leurs courroux!
Qu'il est beau d'insulter un bras chargé d'entraves!
La voyant sans défense, ils s'écriaient, ces braves :
Qu'elle meure; elle a contre nous
Des esprits infernaux suscité la magie...
Lâches! que lui reprochez-vous?
D'un courage inspiré la brûlante énergie,
L'amour du nom français, le mépris du danger,
Voilà sa magie et ses charmes;
En faut-il d'autres que des armes
Pour combattre, pour vaincre et punir l'étranger?

Du Christ avec ardeur Jeanne baisait l'image;
Ses longs cheveux épars flottaient au gré des vents :
Au pied de l'échafaud, sans changer de visage,
Elle s'avançait à pas lents.
Tranquille elle y monta; quand debout sur le faîte,
Elle vit ce bûcher qui l'allait dévorer,
Les bourreaux en suspens, la flamme déjà prête,
Sentant son cœur faillir, elle baissa la tête,
Et se prit à pleurer.

Ah! pleure, fille infortunée!
Ta jeunesse va se flétrir
Dans sa fleur trop tôt moissonnée!
Adieu, beau ciel, il faut mourir.

Ainsi qu'une source affaiblie,
Près du lieu même où naît son cours,
Meurt en prodiguant ses secours
Au berger qui passe et l'oublie;

Ainsi, dans l'âge des amours,
Finit ta chaste destinée,
Et tu péris abandonnée
Par ceux dont tu sauvas les jours.

Tu ne reverras plus tes riantes montagnes,
Le temple, le hameau, les champs de Vaucouleurs,
Et ta chaumière et tes compagnes,
Et ton père expirant sous le poids des douleurs.
Chevaliers, parmi vous qui combattra pour elle?
N'osez-vous entreprendre une cause si belle?
Quoi! vous restez muets! aucun ne sort des rangs!
Aucun pour la sauver ne descend dans la lice!

Puisqu'un forfait si noir les trouve indifférents,
Tonnez, confondez l'injustice,
Cieux, obscurcissez-vous de nuages épais;
Éteignez sous leurs flots les feux du sacrifice,
Ou guidez au lieu du supplice,
A défaut du tonnerre, un chevalier français.

Après quelques instants d'un horrible silence,
Tout à coup le feu brille, il s'irrite, il s'élance....
Le cœur de la guerrière alors s'est ranimé;
A travers les vapeurs d'une fumée ardente,
Jeanne, encore menaçante,
Montre aux Anglais son bras à demi consumé.
Pourquoi reculer d'épouvante,
Anglais? son bras est désarmé.
La flamme l'environne, et sa voix expirante
Murmure encore : ô France! ô mon roi bien-aimé!
Que faisait-il ce roi? Plongé dans la mollesse,
Tandis que le malheur réclamait son appui,
L'ingrat, il oubliait, aux pieds d'une maîtresse,
La vierge qui mourait pour lui!

Ah! qu'une page si funeste

De ce règne victorieux,
Pour n'en pas obscurcir le reste,
S'efface sous les pleurs qui tombent de nos yeux!
Qu'un monument s'élève aux lieux de ta naissance,
O toi, qui des vainqueurs renversas les projets!
La France y portera son deuil et ses regrets,
Sa tardive reconnaissance;
Elle y viendra gémir sous de jeunes cyprès :
Puissent croître avec eux ta gloire et ta puissance!

Que sur l'airain funèbre on grave des combats,
Des étendards anglais fuyant devant tes pas,
Dieu vengeant par tes mains la plus juste des causes.
Venez, jeunes beautés; venez, braves soldats;
Semez sur son tombeau les lauriers et les roses!
Qu'un jour le voyageur, en parcourant ces bois,
Cueille un rameau sacré, l'y dépose et s'écrie :
« A celle qui sauva le trône et la patrie,
Et n'obtint qu'un tombeau pour prix de ses exploits! »

Notre armée au cercueil eut mon premier hommage;
Mon luth chante aujourd'hui les vertus d'un autre âge :
Ai-je trop présumé de ses faibles accents?

Pour célébrer tant de vaillance,
Sans doute il n'a rendu que des sons impuissants;
Mais, poète et Français, j'aime à vanter la France.
Qu'elle accepte en tribut de périssables fleurs.
Malheureux de ses maux, et fier de ses victoires,
Je dépose à ses pieds ma joie ou mes douleurs :
J'ai des chants pour toutes ses gloires,
Des larmes pour tous ses malheurs.

SIXIÈME

MESSÉNIENNE.

SIXIÈME

MESSÉNIENNE.

LE JEUNE DIACRE,

OU

LA GRÈCE CHRÉTIENNE.

A M. POUQUEVILLE[1].

De Messène au cercueil fille auguste et plaintive,
Muse des grands revers et des nobles douleurs,

[1] Ce récit, dont le fonds est véritable, appartient au Voyage de M. Pouqueville. Il est simple et touchant dans sa prose, et le lecteur y trouvera peut-être quelque charme, s'il n'a pas trop perdu dans mes vers.

Désertant ton berceau, tu pleuras nos malheurs;
Comme la Grèce alors la France était captive....
De Messène au cercueil fille auguste et plaintive,
Reviens sur ton berceau, reviens verser des pleurs.

Entre le mont Évan et le cap de Ténare,
La mer baigne les murs de la triste Coron;
Coron, nom malheureux, nom moderne et barbare,
Et qui de Colonis détrôna le beau nom.
Les Grecs ont tout perdu : la langue de Platon,
La palme des combats, les arts et leurs merveilles,
Tout, jusqu'aux noms divins qui charmaient nos oreilles.

Ces murs, battus des eaux, à demi renversés
Par le choc des boulets que Venise a lancés,
C'est Coron. Le croissant en dépeupla l'enceinte;
Le Turc y règne en paix au milieu des tombeaux.
Voyez-vous ces turbans errer sur les créneaux?
Du profane étendard, qui chassa la croix sainte,
Voyez-vous, sur les tours, flotter les crins mouvants?
Entendez-vous, de loin, la voix de l'infidèle,
Qui se mêle au bruit sourd de la mer et des vents?
Il veille, et le mousquet dans ses mains étincelle.

Au bord de l'horizon le soleil suspendu,
Regarde cette plâge, autrefois florissante,
Comme un amant en deuil, qui pleurant son amante
Cherche encor dans ses traits l'éclat qu'ils ont perdu,
Et trouve, après la mort, sa beauté plus touchante.
Que cet astre, à regret, s'arrache à ses amours!
Que la brise du soir est douce et parfumée!
Que des feux d'un beau jour la mer brille enflammée!....
Mais pour un peuple esclave il n'est plus de beaux jours.

Qu'entends-je? C'est le bruit de deux rames pareilles,
Ensemble s'élevant, tombant d'un même effort,
Qui de leur chute égale ont frappé mes oreilles.
Assis dans un esquif, l'œil tourné vers le bord,
Un jeune homme, un chrétien, glisse sur l'onde amère.
Il remplit dans le temple un humble ministère:
Ses soins parent l'autel; debout sur les degrés,
Il fait fumer l'encens, répond aux mots sacrés,
Et présente le vin durant le saint mystère.

Les rames de sa main s'échappent à la fois;
Un luth, qui les remplace, a frémi sous ses doigts.
Il chante.... Ainsi chantaient David et les prophètes,

Ainsi, troublant le cœur des pâles matelots,
Un cri sinistre et doux retentit sur les flots,
Quand l'Alcyon gémit, au milieu des tempêtes :

« Beaux lieux, où je n'ose m'asseoir,
» Pour vous chanter dans ma nacelle
» Au bruit des vagues, chaque soir,
» J'accorde ma lyre fidèle ;
» Et je pleure sur nos revers,
» Comme les Hébreux dans les fers,
» Quand Sion descendit du trône,
» Pleuraient aux pieds des saules verts,
» Près les fleuves de Babylone.

» Mais dans les fers, seigneur, ils pouvaient t'adorer ;
» Du tombeau de leur père ils parlaient sans alarmes ;
» Souffrant ensemble, ensemble ils pouvaient espérer :
» Il leur était permis de confondre leurs larmes :
» Et je m'exile pour pleurer.

» Le ministre de ta colère
» Prive la veuve et l'orphelin
» Du dernier vêtement de lin

» Qui sert de voile à leur misère.
» De leurs mains il reprend encor,
» Comme un vol fait à son trésor,
» Un épi glané dans nos plaines;
» Et nous ne buvons qu'à prix d'or
» L'eau qui coule de nos fontaines.

» De l'or! ils l'ont ravi sur nos autels en deuil;
» Ils ont brisé des morts la pierre sépulcrale,
» Et de la jeune épouse écartant le linceuil,
» Arraché de son doigt la bague nuptiale
» Qu'elle emporta dans le cercueil.

» O nature, ta voix si chère
» S'éteint dans l'horreur du danger;
» Sans accourir pour le venger,
» Le frère voit frapper son frère;
» Aux tyrans, qu'il n'attendait pas,
» Le vieillard livre le repas
» Qu'il a dressé pour sa famille;
» Et la mère, au bruit de leurs pas,
» Maudit la beauté de sa fille.

» Le lévite est en proie à leur férocité;
» Ils flétrissent la fleur de son adolescence,
» Ou, si d'un saint courroux son cœur s'est révolté,
» Chaste victime, il tombe avec son innocence
» Sous son bâton ensanglanté.

» Les rois, quand il faut nous défendre,
» Sont avares de leurs soldats
» Ils se disputent des états,
» Des peuples, des cités en cendre;
» Et tandis que, sous les couteaux,
» Le sang chrétien, à longs ruisseaux,
» Inonde la terre où nous sommes :
» Comme on partage des troupeaux,
» Les rois se partagent des hommes.

» Un récit qui s'efface, ou quelques vains discours,
» A des indifférents parlent de nos misères,
» Amusent de nos pleurs l'oisiveté des cours :
» Et nous sommes Chrétiens, et nous avons des frères,
» Et nous expirons sans secours!

» L'oiseau des champs trouve un asile

» Dans le nid qui fut son berceau,
» Le chevreuil sous un arbrisseau,
» Dans un sillon le lièvre agile
» Effrayé par un léger bruit;
» Le ver, qui serpente et s'enfuit
» Sous l'herbe ou la feuille qui tombe,
» Échappe au pied qui le poursuit....
» Notre asile à nous c'est la tombe!

» Heureux qui meurt chrétien! Grand Dieu, leur cruauté
» Veut convertir les cœurs par le glaive et les flammes,
» Dans le temple où tes saints prêchaient la vérité,
» Où de leur bouche d'or descendaient dans nos ames
» L'espérance et la charité.

» Sur ce rivage, où des idoles
» S'éleva l'autel réprouvé,
» Ton culte pur s'est élevé
» Des semences de leurs paroles.
» Mais cet arbre, enfant des déserts,
» Qui doit ombrager l'univers,
» Fleurit pour nous sur des ruines,
» Ne produit que des fruits amers,

» Et meurt tranché dans ses racines.

» O Dieu, la Grèce, libre en ses jours glorieux,
» N'adorait pas encor ta parole éternelle;
» Chrétienne, elle est aux fers, elle invoque les cieux :
» Dieu vivant, seul vrai Dieu, feras-tu moins pour elle
» Que Jupiter et ses faux dieux? »

Il chantait, il pleurait, quand d'une tour voisine
Un Musulman se lève, il court, il est armé.
Le turban du soldat sur son mousquet s'incline,
L'étincelle jaillit, le salpètre a fumé,
L'air siffle, un cri s'entend..... l'hymne pieux expire.
Ce cri, qui l'a poussé? vient-il de ton esquif?
Est-ce toi qui gémis, Lévite? est-ce ta lyre
Qui roule de tes mains avec ce bruit plaintif?
Mais de la nuit déjà tombait le voile sombre;
La barque, se perdait sous un épais brouillard,
Et sans rame, et sans guide, errait comme au hasard;
Elle resta muette et disparut dans l'ombre.

La nuit fut orageuse. Aux premiers feux du jour,
Du golfe avec terreur mesurant l'étendue,

Un vieillard attendait, seul, au pied de la tour.
Sous des flocons d'écume un luth frappe sa vue,
Un luth qu'un plomb mortel semble avoir traversé,
Qui n'a plus qu'une corde, à demi détendue,
Humide, et rouge encor d'un sang presque effacé.
Il court vers ce débris, il se baisse, il le touche....
D'un frisson douloureux soudain son corps frémit;
Sur les tours de Coron il jette un œil farouche,
Veut crier.... la menace expire dans sa bouche;
Il tremble à leur aspect, se détourne et gémit.
Mais du poids qui l'oppresse enfin son cœur se lasse;
Il fuit les yeux cruels qui gênent ses douleurs;
Et regardant les cieux, seuls témoins de ses pleurs,
Le long des flots bruyants il murmure à voix basse :
« Je t'attendais hier, je t'attendis long-temps;
» Tu ne reviendras plus, et c'est toi qui m'attends ! »

SEPTIÈME

MESSÉNIENNE.

SEPTIÈME

MESSÉNIENNE.

PARTHÉNOPE ET L'ÉTRANGÈRE.

O femme, que veux-tu ? – Parthénope, un asile.
– Quel est ton crime ? – Aucun. – Qu'as-tu fait ? – Des ingrats.
– Quels sont tes ennemis ? – Ceux qu'affranchit mon bras ;
Hier on m'adorait, aujourd'hui l'on m'exile.
– Comment dois-tu payer mon hospitalité ?
– Par des périls d'un jour et des lois éternelles.
– Qui t'osera poursuivre au sein de ma cité ?
– Des rois. – Quand viendront-ils ? – Demain. – De quel côté ?
– De tous... Eh bien ! pour moi tes portes s'ouvrent-elles ?

– Entre, quel est ton nom? – Je suis la Liberté.

Recevez-la, remparts antiques,
Par elle autrefois habités;
Au rang de vos divinités
Recevez-la, sacrés portiques;
Levez-vous, ombres héroïques,
Faites cortége à ses côtés.
Beau ciel Napolitain, rayonne d'allégresse,
O terre, enfante des soldats,
Et vous peuples, chantez; peuples, c'est la déesse
Pour qui mourut Léonidas.

Sa tête a dédaigné les ornements futiles,
Les siens sont quelques fleurs qui semblent s'entr'ouvrir;
Le sang les fit éclore au pied des Thermopyles,
Deux mille ans n'ont pu les flétrir.

Sa couronne immortelle exhale sur sa trace
Je ne sais quel parfum dont s'enivre l'audace;
Sa voix terrible et douce a des accents vainqueurs,
Qui ne trouvent point de rebelle.

Ses yeux d'un saint amour font palpiter les cœurs,
Et la vertu seule est plus belle.

Le peuple se demande, autour d'elle arrêté,
Comment elle a des rois encouru la colère.
« Hélas! répond cette noble étrangère,
» Je leur ai dit la vérité.
» Si jamais sous mon nom l'imprudence ou la haine
» Ébranla leur pouvoir, que je veux contenir,
» Est-ce à moi d'en porter la peine?
» Est-ce aux Germains à m'en punir?

» Ont-ils donc oublié, ces vaincus de la veille,
» Ces esclaves d'hier, aujourd'hui vos tyrans,
» Que leurs cris de détresse ont frappé mon oreille,
» Qu'auprès d'Arminius j'ai marché dans leurs rangs.
» Seule, j'ai rallié leurs peuplades tremblantes,
» Et de la Germanie armant les défenseurs,
» J'ai creusé de mes mains, dans ses neiges sanglantes,
» Un lit de mort aux oppresseurs.

» Vengez-moi, justes Dieux qui voyez mes outrages!

» Puisse le souvenir de mes bienfaits passés
» Poursuivre ces ingrats, par l'effroi dispersés !
» Puissent les fils d'Odin errants sur les nuages,
» Le front chargé d'orages,
» La nuit leur apparaître à la lueur des feux,
» Et puissent les débris des légions romaines,
» Dont j'ai blanchi leurs plaines,
» Se lever devant eux !

» Que dis-je? Rome entière est-elle ensevelie
» Dans la poudre de leurs sillons?
» Mon pied, frappant le sein de l'antique Italie,
» En fait jaillir des bataillons.
» Rome, ne sens-tu pas, au fond de tes entrailles,
» S'agiter les froids ossements
» Des guerriers citoyens, que tant de funérailles
» Ont couchés sous tes monuments?

» Génois, brisez vos fers; la mer impatiente
» De vous voir secouer un indigne repos,
» Se gonfle avec orgueil sous la forêt flottante,
» Où vous arborez mes drapeaux.

» Veuve des Médicis, renais noble Florence!
» Ouvre-moi tes bras triomphants,
» Préfère à l'esclavage, où dorment tes enfants,
» Ton orageuse indépendance.

» O fille de Neptune, ô Venise, ô cité
» Belle comme Vénus, et qui sortis comme elle
» De l'écume des flots, surpris de ta beauté!
» Épouvante Albion d'une splendeur nouvelle.
» Doge, règne en mon nom; sénat, reconnais-moi;
» Réveille-toi, Zéno; Pisani, lève-toi :
» C'est la liberté qui t'appelle. »

– Elle dit : à sa voix s'agite un peuple entier.
Dans la fournaise ardente
Je vois blanchir l'acier;
J'entends le fer crier
Sous la lime mordante;
L'enclume au loin gémit, l'airain sonne; un guerrier
Prépare à ce signal sa lance menaçante,
Un autre son coursier.

Le père chargé d'ans, mais jeune encor d'audace,

Arme son dernier fils, le devance et prend place
Au milieu des soldats.
Arrêté par sa sœur, qui rit de sa colère,
L'enfant dit à sa mère :
Je veux mourir dans les combats.

Que n'auraient-ils pas fait ceux, en qui la vaillance
Avait la force pour appui?
Quel homme dans la fuite eût mis son espérance,
Et quel homme aurait craint pour lui
Cette mort, que cherchaient la vieillesse et l'enfance?

Ils s'écrièrent tous d'une commune voix :
« Assis sous ton laurier que nous courons défendre,
» Virgile, prends ta lyre et chante nos exploits;
» Jamais un oppresseur ne foulera ta cendre. »
Ils partirent alors ces peuples belliqueux,
Et trente jours plus tard, oppresseur et tranquille,
Le Germain triomphant s'enivrait avec eux
Au pied du laurier de Virgile.

La liberté fuyait en détournant les yeux,
Quand Parthénope la rappelle.

La déesse un moment s'arrête au haut des cieux;
« Tu m'as trahie; adieu, dit-elle,
Je pars. – Quoi! pour toujours? – On m'attend. – Dans quel lieu
– En Grèce. – On y suivra tes traces fugitives.
– J'aurai des défenseurs. – Là, comme sur mes rives,
On peut céder au nombre. – Oui, mais on meurt; adieu! »

HUITIÈME

MESSÉNIENNE.

HUITIÈME

MESSÉNIENNE.

AUX RUINES DE LA GRÈCE PAYENNE.

O sommets de Taygète, ô rives du Pénée,
De la sombre Tempé vallons silencieux,
O campagnes d'Athène, ô Grèce infortunée,
Où sont pour t'affranchir tes guerriers et tes dieux!

Doux pays, que de fois ma muse en espérance
Se plut à voyager sous ton ciel toujours pur!
De ta paisible mer, où Vénus prit naissance,
Tantôt du haut des monts je contemplais l'azur;

Tantôt, cachant au jour ma tête ensevelie
Sous tes bosquets hospitaliers,
J'arrêtais vers le soir dans un bois d'oliviers
Un vieux pâtre de Thessalie.
« Des dieux de ce vallon contez-moi les secrets,
» Berger, quelle déesse habite ces fontaines?
» Voyez-vous quelquefois les nymphes des forêts
» Entr'ouvrir l'écorce des chênes?
» Bacchus vient-il encor féconder vos coteaux?
» Ce gazon, que rougit le sang du sacrifice,
» Est-ce un autel aux dieux des champs et des troupeaux,
» Est-ce le tombeau d'Eurydice? »
Mais le pâtre répond par ses gémissemens :
C'est sa fille au cercueil qui dort sous ces bruyères;
Ce sang, qui fume encor, c'est celui de ses frères
Égorgés par les musulmans.

O sommets de Taygète, ô rives du Pénée,
De la sombre Tempé vallons silencieux,
O campagnes d'Athène, ô Grèce infortunée,
Où sont pour t'affranchir tes guerriers et tes dieux!

« Quelle cité jadis a couvert ces collines?

« Sparte, répond mon guide... Eh quoi! ces murs déserts,
Quelques pierres sans nom, des tombeaux, des ruines,
Voilà Sparte, et sa gloire a rempli l'univers!
Le soldat d'Ismaël, assis sur ces décombres,
Insulte aux grandes ombres
Des enfans d'Hercule en courroux.
N'entends-je pas gémir sous ces portiques sombres?
Mânes des trois cents, est-ce vous?...
Eurotas, Eurotas, que font ces lauriers-roses
Sur ton rivage en deuil, par la mort habité?
Est-ce pour faire outrage à ta captivité
Que ces nobles fleurs sont écloses?
Non, ta gloire n'est plus; non, d'un peuple puissant
Tu ne reverras plus la jeunesse héroïque
Laver parmi tes lis ses bras couverts de sang,
Et dans ton cristal pur sous ses pas jaillissant
Secouer la poudre olympique.
C'en est fait, et ces jours que sont-ils devenus,
Où le cygne argenté, tout fier de sa parure,
Des vierges dans ses jeux caressait les pieds nus,
Où tes roseaux divins rendaient un doux murmure,
Où réchauffant Léda, pâle de volupté,
Froide et tremblante encore au sortir de tes ondes,
Dans le sein qu'il couvrait de ses ailes fécondes,

Un dieu versait la vie et l'immortalité?
C'en est fait; et le cygne, exilé d'une terre
Où l'on enchaîne la beauté,
Devant l'éclat du cimeterre
A fui comme la liberté.

O sommets de Taygète, ô rives du Pénée,
De la sombre Tempé vallons silencieux,
O campagnes d'Athène, ô Grèce infortunée,
Où sont pour t'affranchir tes guerriers et tes dieux!

Ils sont sur tes débris! Aux armes! voici l'heure
Où le fer te rendra les beaux jours que je pleure!
Voici la liberté, tu renais à son nom;
Vierge comme Minerve, elle aura pour demeure
Ce qui reste du Parthénon.
Des champs de Sunium, des bois du Cythéron
Descends, peuple chéri de Mars et de Neptune!
Vous, relevez les murs, vous, préparez les dards!
Femmes, offrez vos vœux sur ces marbres épars :
Là fut l'autel de la fortune.
Autour de ce rocher rassemblez-vous, vieillards :
Ce rocher portait la tribune;

Sa base encor debout, parle encore aux héros
Qui peuplent la nouvelle Athènes.
Prêtez l'oreille.... il a retenu quelques mots
Des harangues de Démosthènes.
Guerre, guerre aux tyrans! Nochers, fendez les flots!
Du haut de son tombeau Thémistocle domine
Sur ce port qui l'a vu si grand;
Et la mer à vos pieds s'y brise en murmurant
Le nom sacré de Salamine.

Guerre aux tyrans! soldats, le voilà ce clairon
Qui des Perses jadis a glacé le courage!
Sortez par ce portique, il est d'heureux présage :
Pour revenir vainqueur par là sortit Cimon,
C'est là que de son père on suspendit l'image!
Partez, marchez, courez, vous courez au carnage,
C'est le chemin de Marathon!

O sommets de Taygète, ô débris du Pyrée,
O Sparte, entendez-vous leurs cris victorieux?
La Grèce a des vengeurs, la Grèce est délivrée,
La Grèce a retrouvé ses héros et ses dieux!

NEUVIÈME

MESSÉNIENNE.

NEUVIÈME

MESSÉNIENNE.

TYRTÉE AUX GRECS.

« Le soleil a paru : sa clarté menaçante
Du fer des boucliers jaillit en longs reflets.
Les guerriers sont debout, immobiles, muets ;
Ils pressent de leurs dents leur lèvre frémissante :
Tous, pleins d'un vague effroi qu'ils ont peine à cacher,
Attendent le péril sans pouvoir le chercher...
Moment d'un siècle! horrible attente!
Ah! quand donnera-t-on le signal de marcher?

Vieillard, garde ton rang... mais il court, il s'écrie :
« Le signal est donné de vaincre ou de mourir;
» Ma vie est mon seul bien, je l'offre à la patrie :
« Liberté, je cours te l'offrir. »

Opprobre à tout guerrier dans la vigueur de l'âge,
Qui s'enfuit comme un lâche en spectacle au vainqueur,
Tandis que ce vieillard prodigue avec courage
Un reste de vieux sang qui réchauffait son cœur !
Sous les pieds des coursiers il se dresse, il présente
Sa barbe blanchissante,
L'intrépide pâleur de son front irrité,
Tombe, expire, et le fer, qu'il voit sans épouvante,
De sa bouche expirante
Arrache avec son âme un cri de liberté.

Liberté ! Liberté ! viens, reçois sa grande âme !
Devance nos coursiers sur tes ailes de flamme;
Viens, Liberté, marchons. Aux vautours dévorans
Que nos corps, si tu veux, soient jetés en pâture :
Il est cent fois plus doux de rester dans tes rangs,
Vaincu, mort et sans sépulture,
Que de vaincre pour les tyrans.

Gloire à nous! gloire au courage!
Gloire à nos vaillans efforts!
A nous le champ du carnage!
À nous les restes des morts!
Rapportons dans nos murailles
Ceux qu'au glaive des batailles
Le dieu Mars avait promis :
Citoyens, voilà vos frères!
Ils ont pour lits funéraires
Les drapeaux des ennemis.

Survivre à sa victoire, ô douce et noble vie!
Mourir victorieux, ô mort digne d'envie!
Il rentre sans blessure, et non pas sans lauriers,
L'heureux vengeur de nos dieux domestiques.
Quels bras reconnaissans ont dressé ces portiques?
Que de fleurs sur ses pas! que d'emblèmes guerriers!
Le peuple, aux jeux publics où ce héros préside,
Se lève devant son appui;
Le vieillard lui fait place, et la vierge timide
Le montre à sa compagne en murmurant : c'est lui!

Il rentre le vainqueur, mais porté sur ses armes.

Est-il pour son bûcher d'appareil assez beau?
Pour le pleurer est-il assez de larmes?
Est-il marbre assez pur pour orner son tombeau?
Ses exploits sont chantés, sa mémoire est chérie;
Il monte au rang des dieux qu'adore la patrie.
Elle comble d'honneurs ses mânes triomphans,
Et son père, et ses fils, et sa famille entière,
Et les enfans de ses enfans
Dans leur postérité dernière. »

Debout, la lyre en main, à l'aspect des deux camps,
Ainsi chantait le vieux Tyrtée.
Pour la Grèce ressuscitée,
Que ne puis-je aujourd'hui ressusciter ses chants!
Je vous dirais, ô Grecs, ressemblez à vos pères :
Soyez libres comme eux, ou mourez en héros.
Jadis vous combattiez vos frères,
Et vous combattez vos bourreaux.

Ils viennent! Aux clartés dont la mer se colore
J'ai reconnu leurs pavillons.
Quel volcan a lancé ces épais tourbillons?
Dans l'ombre de la nuit quelle effroyable aurore!...

La dernière pour toi, que la flamme dévore,
Chio[1], tu vois tomber tes pieux monumens.
Ils tombent ces palais que l'art en vain décore ;
Et de ces bois en fleurs, où de tendres sermens
Hier retentissaient encore,
Sortent de longs gémissemens.

Ouvrez les yeux, ô Grecs ! ô Grecs, prêtez l'oreille ;
Vous verrez le tombeau, vous entendrez les cris
De tout un peuple qui s'éveille,
Poursuivi par le fer, la foudre et les débris.
Vous verrez une plage horrible, inhabitée,
Où, chassé par les feux vainqueurs de ses efforts
Le flot qui se recule en roulant sur des morts,
Laisse une écume ensanglantée.

Vengez vos frères massacrés,
Vengez vos femmes expirantes ;
Les loups se sont désaltérés
Dans leurs entrailles palpitantes.

[1] La catastrophe de Chio eut lieu en 1822 ; l'incendie et le massacre se prolongèrent pendant les mois de mai et de juin.

Vengez-les, vengez-vous!... Ténédos! Ténédos!
Deux esquifs à ta voix ont sillonné les flots :
Tels, vomis par ton sein sur la plaine azurée,
S'avançaient ces serpens hideux,
Se dressant, perçant l'air de leur langue acérée,
De leurs anneaux mouvans fouettant l'onde autour d'eux,
Quand la triste Ilion les vit sous ses murailles,
A leur triple victime attachés tous les deux,
La saisir, l'enlacer de leurs flexibles nœuds,
L'emprisonner dans leurs écailles.

Tels et plus terribles encor,
Ces deux esquifs de front fendent les mers profondes.
De vos rames battez les ondes;
Allez, vers ce vaisseau cinglez d'un même essor.
L'incendie a glissé sous la carène ardente;
Il se dresse à la poupe, il siffle autour des flancs;
De cordage en cordage il s'élance, il serpente,
Enveloppe les mâts de ses replis brûlans,
De sa langue de feu, qui s'allonge à leur cime,
Saisit leurs pavillons consumés dans les airs,
Et, pour la dévorer, embrassant la victime,
Avec ses mâts rompus, ses ponts, ses flancs ouverts,

Ses foudres, ses nochers engloutis par les mers,
S'enfonce en grondant dans l'abîme [1].

Ah! puisses-tu toujours triompher et punir!
Ce sont mes vœux, ô Grèce, et, devançant l'histoire,
Jadis l'heureux Tyrtée eût prédit ta victoire.
Alors c'était le tems cher à ton souvenir,
Où les amans des filles de mémoire,
Comme dans le passé lisaient dans l'avenir.

Mais du jour qu'infidèle à ces vierges célestes,
Leur hommage adultère a cherché les tyrans;
Du jour qu'ils ont changé leurs parures modestes
Contre quelques lambeaux de la pourpre des grands,
Qu'ils ont d'un art divin profané les miracles,

[1] Constantin Canaris, commandant des deux brûlots, rend ainsi compte de son expédition de Ténédos : J'arrivai en rade sous pavillon ottoman; obligé de passer entre la terre et les vaisseaux turcs, je ne pus jeter mes grapins aux bossoirs de l'amiral; alors je profitai du mouvement de la vague pour faire entrer mon beaupré dans un de ses sabords; et dès qu'il fut ainsi engagé, j'y mis le feu en criant aux Turcs : *Vous voilà brûlés comme à Chio!* La terreur se répandit aussitôt parmi eux; je descendis dans mon canot avec mes matelots, sans aucun danger, car l'ennemi ne tira pas même un coup de fusil.

Pouqueville, *Histoire inédite de la restauration de la Grece*, liv. viii.

En illustrant le vice, en consacrant l'erreur,
A leur bouche vénale Apollon en fureur
A ravi le don des oracles.

Condamne-toi, ma muse, à de stériles vœux :
Mais refuse tes chants aux oppresseurs heureux.
Que de la vérité tes vers soient les esclaves ;
De ses chastes faveurs faisons nos seuls amours,
Sans orgueil préférons toujours
Une pauvreté libre à de riches entraves ;
Et si quelque mortel justement respecté,
Entend frémir pour lui les cordes de ma lyre,
O ma muse, qu'il puisse dire :
« S'il ne m'admirait pas, il ne m'eût pas chanté ! »

DIXIÈME

MESSÉNIENNE.

DIXIÈME

MESSÉNIENNE.

LE VOYAGEUR.

« Tu nous rends nos derniers signaux ;
» Le long du bord le câble crie ;
» L'ancre s'élève et sort des eaux ;
» La voile s'ouvre ; adieu, patrie !

» Des flots l'un par l'autre heurtés
» Je vois fuir les cîmes mouvantes,
» Comme les flocons argentés
» Des toisons sur nos monts errantes.

» Je vois se dérouler les nœuds
» Qui mesurent l'humide plaine,
» Et je vogue, averti par eux
» Que loin de toi le vent m'entraîne.

» Doux pays, bois sacrés, beaux lieux,
» Je pars, et pour toujours peut-être, »
Disait un Grec dans ses adieux
A Cypre qui l'avait vu naître;

« Sur vos rives la Liberté,
» Ainsi que la gloire est proscrite;
» Je pars, je les suis et je quitte
» Le beau ciel qu'elles ont quitté. »

Il chercha la Liberté sainte
D'Agrigente aux vallons d'Enna;
Sa flamme antique y semble éteinte,
Comme les flammes de l'Etna.

A Naple, il trouva son idole
Qui tremblait un glaive à la main;

Il vit Rome, et pas un Romain
Sur les débris du Capitole!

O Venise, il vit tes guerriers;
Mais ils ont perdu leur audace
Plus vîte que tes gondoliers
N'ont oublié les vers du Tasse.

Il chercha sous le ciel du Nord
Pour les Grecs un autre Alexandre.....
Ah! dit-il, le Phénix est mort,
Et ne renaît plus de sa cendre!

A Vienne, il apprit dans les rangs
Des oppresseurs de l'Ausonie,
Que le succès change en tyrans
Les vainqueurs de la tyrannie.

Il trouva les Anglais trop fiers;
Albion se dit magnanime;
Des noirs elle a brisé les fers,
Et ce sont les blancs qu'elle opprime.

Il parcourt Londre, en y cherchant
Cet homme, l'effroi de la terre,
Dont la splendeur à son couchant
Pour tombeau choisit l'Angleterre.

Mais elle a craint ce prisonnier,
Et, reculant devant sa gloire,
A mis l'Océan tout entier
Entre un seul homme et la victoire.

Sur toi, Cadix, il vient pleurer :
Nos soldats couvraient ton rivage :
Il vient, maudissant leur courage;
Il part, de peur de l'admirer.

Paris l'appelle; au seuil d'un temple
Le Grec, dans nos murs arrêté,
Sur l'autel voit la Liberté...
Mais c'est un marbre qu'il contemple,

Semblable à ces dieux inconnus,
A ces images immortelles

Dont les formes sont encor belles,
Dont la divinité n'est plus.

Pour revoir son île chérie,
Il franchit les flots écumans,
Mais le courroux des Musulmans
Avait passé sur sa patrie.

Des débris en couvraient les bords,
Et de leur cendre amoncelée
Les vautours, prenant leur volée,
Emportaient les lambeaux des morts.[1]

Il dit, s'élançant dans l'abîme :
« Les peuples sont nés pour souffrir ;
» Noir Océan, prends ta victime,
» S'il faut être esclave ou mourir ! »

Ainsi l'Alcyon moins timide
Part et se croit libre en quittant

[1] Cypre fut désolée par les Turcs au mois d'août 1822. Soixante bourgs ou villages avaient entièrement disparu au mois de septembre de la même année.

POUQUEVILLE, *Hist. inédite de la régénération de la Grèce*, liv. IX.

La rive où sa mère l'attend
Dans le nid qu'il a laissé vide.

Il voltige autour des palais,
Orgueil de la cité prochaine,
Et voit ses frères, qu'on enchaîne,
Se débattre dans des filets.

Il voit le rossignol, qui chante
Les amours et la liberté,
Puni par la captivité
Des doux sons de sa voix touchante.

De l'Olympe il voit l'aigle altier
Briser, pour sortir d'esclavage,
Son front royal et prisonnier
Contre les barreaux de sa cage.

Vers sa mère il revient tremblant,
Et l'appelle en vain sur la rive,
Où flotte le duvet sanglant
De quelque plume fugitive.

L'oiseau reconnaît ces débris;
Il suit le flot qui les emporte,
Rase l'onde en poussant des cris;
Plonge et meurt... où sa mère est morte.

ONZIÈME

MESSÉNIENNE.

ONZIÈME

MESSÉNIENNE.

A NAPOLÉON.

De lumière et d'obscurité,
De néant et de gloire étonnant assemblage,
Astre fatal aux rois comme à la liberté;
Au plus haut de ton cours porté par un orage,
Et par un orage emporté,
Toi, qui n'as rien connu dans ton sanglant passage
D'égal à ton bonheur que ton adversité;

Dieu mortel, sous tes pieds les monts courbant leurs têtes

T'ouvraient un chemin triomphal,
Les élémens soumis attendaient ton signal :
D'une nuit pluvieuse écartant les tempêtes
Pour éclairer tes fêtes,
Le soleil t'annonçait sur son char radieux ;
L'Europe t'admirait dans une horreur profonde,
Et le son de ta voix, un signe de tes yeux
Donnait une secousse au monde.

Ton souffle du chaos faisait sortir les lois ;
Ton image insultait aux dépouilles des rois,
Et, debout sur l'airain de leurs foudres guerrières,
Entretenait le ciel du bruit de tes exploits.
Les cultes renaissans, étonnés d'être frères,
Sur leurs autels rivaux, qui fumaient à la fois,
Pour toi confondaient leurs prières.
« Conservez, disaient-ils, le vainqueur du Tabor,
» Conservez le vainqueur du Tibre ; »
Que n'ont-ils pour ta gloire ajouté plus encore :
« Dieu juste, conservez le roi d'un peuple libre! »

Tu règnerais encor si tu l'avais voulu.
Fils de la Liberté, tu détrônas ta mère.

Armé contre ses droits d'un pouvoir éphémère,
Tu croyais l'accabler, tu l'avais résolu ;
Mais le tombeau creusé pour elle
Dévore tôt ou tard le monarque absolu :
Un tyran tombe ou meurt ; seule elle est immortelle.

Justice, droits, sermens, peux-tu rien respecter ?
D'un antique lien périsse la mémoire !
L'Espagne est notre sœur de dangers et de gloire ;
Tu la veux pour esclave, et n'osant ajouter
A ta double couronne un nouveau diadème,
Sur son trône conquis ton orgueil veut jeter
Un simulacre de toi-même.

Mais non, tu l'espérais en vain.
Ses prélats, ses guerriers l'un l'autre s'excitèrent,
Les croyances du peuple à leur voix s'exaltèrent.
Quels signes précurseurs d'un désastre prochain !
Le béfroi, qu'ébranlait une invisible main,
S'éveillait de lui-même et sonnait les alarmes ;
Les images des preux s'agitaient sous leurs armes ;
On avait vu des pleurs mouiller leurs yeux d'airain :
On avait vu le sang du Sauveur de la terre

Des flancs du marbre ému sortir à longs ruisseaux ;
Les morts erraient dans l'ombre, et ces cris : guerre! guerre
S'élevaient du fond des tombeaux.

Une nuit, c'était l'heure où les songes funèbres
Apportent aux vivans les leçons du cercueil ;
Où le second Brutus vit son génie en deuil
Se dresser devant lui dans l'horreur des ténèbres ;
Où Richard, tourmenté d'un sommeil sans repos,
Vit les mânes vengeurs de sa famille entière,
Rangés autour de ses drapeaux,
Le maudire et crier : voilà ta nuit dernière!

Napoléon veillait, seul et silencieux :
La fatigue inclinait cette tête puissante
Sur la carte immobile où s'attachaient ses yeux ;
Trois guerrières, trois sœurs parurent sous sa tente.

Pauvre et sans ornemens, belle de ses hauts faits,
La première semblait une vierge romaine
Dont le ciel a bruni les traits.
Le front ceint d'un rameau de chêne,

Elle appuyait son bras sur un drapeau français.
Il rappelait un jour d'éternelle mémoire ;
Trois couleurs rayonnaient sur ses lambeaux sacrés
Par la foudre noircis, poudreux et déchirés,
Mais déchirés par la victoire.

« Je t'ai connu soldat ; salut : te voilà roi.
» De Marengo la terrible journée
» Dans tes fastes, dit-elle, a pris place après moi ;
» Salut ; je suis sa sœur aînée.

» Je te guidais au premier rang ;
» Je protégeai ta course et dictai la parole
» Qui ranima des tiens le courage expirant,
» Lorsque la Mort te vit si grand,
» Qu'elle te respecta sous les foudres d'Arcole.

» Tu changeas mon drapeau contre un sceptre d'airain
» Tremble, je vois pâlir ton étoile éclipsée.
» La force est sans appui, du jour qu'elle est sans frein.
» Adieu, ton règne expire et sa gloire est passée. »

La seconde unissait aux palmes des déserts

Les dépouilles d'Alexandrie.
Les feux dont le soleil inonde sa patrie,
De ses brûlans regards allumaient les éclairs.
Sa main, par la conquête armée,
Dégoûtante du sang des descendans d'Omar,
Tenait le glaive de César
Et le compas de Ptolémée.

« Je t'ai connu banni, salut, te voilà roi.
» Du mont Tabor la brillante journée,
» Dans tes fastes, dit-elle, a pris place après moi;
» Salut! je suis sa sœur aînée.

» Je te dois l'éclat immortel
» Du nom que je reçus au pied des Pyramides.
» J'ai vu les turbans d'Ismaël
» Foulés au bord du Nil par tes coursiers rapides.
» Les arts sous ton égide avaient placé leurs fils,
» Quand des restes muets de Thèbe et de Memphis
» Ils interrogeaient la poussière,
» Et, si tu t'égarais dans ton vol glorieux,
» C'était comme l'aiglon qui se perd dans les cieux,
» C'était pour chercher la lumière.

» Tu voulus l'étouffer sous ton sceptre d'airain :
» Tremble ; je vois pâlir ton étoile éclipsée.
» La force est sans appui, du jour qu'elle est sans frein.
» Adieu ! ton règne expire et ta gloire est passée. »

La dernière... ô pitié, des fers chargeaient ses bras !
L'œil baissé vers la terre où chacun de ses pas
Laissait une empreinte sanglante,
Elle s'avançait chancelante
En murmurant ces mots : MEURT ET NE SE REND PAS.
Loin d'elle les trésors qui parent la conquête,
Et l'appareil des drapeaux prisonniers !
Mais des cyprès, beaux comme des lauriers,
De leur sombre couronne environnaient sa tête.

« Tu ne me connaîtras qu'en cessant d'être roi.
» Écoute et tremble : aucune autre journée
» Dans tes fastes jamais n'aura place après moi,
» Et je n'eus point de sœur aînée.

» De vaillance et de deuil souvenir désastreux,
» J'affranchirai les rois que ton bras tient en laisse ;
» Et je transporterai la chaîne qui les blesse

» Aux peuples qui vaincront pour eux.
» Les siècles douteront, en lisant ton histoire,
» Si tes vieux compagnons de gloire,
» Si ces débris vivans de tant d'exploits divers,
» Se sont plus illustrés par trente ans de victoire
» Que par un seul jour de revers.

» Je chasserai du ciel ton étoile éclipsée;
» Je briserai ton glaive et ton sceptre d'airain :
» La force est sans appui, du jour qu'elle est sans frein.
» Adieu! ton règne expire et ta gloire est passée. »

Toutes trois vers le ciel avaient repris l'essor,
Et le guerrier surpris les écoutait encor :
Leur souvenir pesait sur son ame oppressée;
Mais aux roulemens du tambour,
Cette image bientôt sortit de sa pensée,
Comme l'ombre des nuits se dissipe effacée
Par les premiers rayons du jour.

Il crut avoir dompté les enfans de Pélage.
Entraîné de nouveau par ce char vagabond
Qui portait en tous lieux la guerre et l'esclavage,

Passant sur son empire, il le franchit d'un bond;
Et tout fumans encor, ses coursiers hors d'haleine,
Que les feux du midi naguère avaient lassés,
De la Bérésina, qui coulait sous sa chaîne,
Buvaient déjà les flots glacés.

Il dormait sur la foi de son astre infidèle,
Trompé par ces flatteurs dont la voix criminelle
L'avait mal conseillé.
Il rêvait, en tombant, l'empire de la terre,
Et ne rouvrit les yeux qu'aux éclats du tonnerre;
Où s'est-il réveillé?

Seul et sur un rocher d'où sa vie importune
Troublait encor les rois d'une terreur commune,
Du fond de son exil encor présent partout,
Grand comme son malheur, détrôné, mais debout
Sur les débris de sa fortune.

Laissant l'Europe vide et la victoire en deuil,
Ainsi, de faute en faute et d'orage en orage,
Il est venu mourir sur un dernier écueil,

Où sa grandeur a fait naufrage.
La vaste mer murmure autour de son cercueil.

Une île t'a reçu sans couronne et sans vie,
Toi, qu'un empire immense eut peine à contenir,
Sous la tombe, où s'éteint ton royal avenir,
Descend avec toi seul toute une dynastie.
Et le pêcheur le soir s'y repose en chemin;
Reprenant ses filets qu'avec peine il soulève,
Il s'éloigne à pas lents, foule ta cendre, et rêve...
A ses travaux du lendemain.

ÉPILOGUE.

ÉPILOGUE.

A vous, puissants du monde, à vous, rois de la terre,
Qui tenez dans vos mains et la paix et la guerre,
A vous de décider, si, lassés de souffrir,
Les Grecs ont pris le fer pour vaincre ou pour mourir;
Si du Tage au Volga, de la Tamise au Tibre,
L'Europe désormais doit être esclave ou libre.
Libre, elle bénira votre auguste équité;
Non qu'elle offre ses vœux à cette liberté,
Qui des plus saintes lois s'affranchit par le glaive,
Marche sans but, sans frein, sur des débris s'élève,
Triomphe dans le trouble, et, vantant ses bienfaits,
Pour un abus détruit enfante cent forfaits.
La sage liberté, qu'elle attend, qu'elle implore,
Qui préside à mes chants, que tout grand peuple adore,
Par le bonheur public affermit les états;
Créant des citoyens, elle fait des soldats,

Enchaîne la licence, abat la tyrannie
Des pouvoirs balancés entretient l'harmonie,
Réunit les sujets sous le sceptre des rois,
Rapproche tous les rangs, garantit tous les droits,
Et, favorable à tous, de son ombre éternelle
Couvre jusqu'aux ingrats qui conspirent contre elle!
Ainsi le chêne épais reçoit sous ses rameaux,
Défend des feux du jour ces immondes troupeaux
Qui, cherchant à ses pieds leur sauvage pâture,
Des gazons soulevés flétrissent la verdure,
Insultent vainement dans ses profonds appuis
Ce tronc qui leur prodigue et son ombre et ses fruits,
Et les écraserait de ses vastes ruines
S'ils pouvaient de la terre arracher ses racines.

LIVRE SECOND.

POÉSIES DIVERSES.

DANAÉ.

.... Εὗδε βρέφος, εὑδέτω δὲ πόντος,
Εὑδέτω ἄμετρον κακόν.
SIMONIDE.

Les ministres fougueux du tyran d'Éolie,
Troublaient au loin les airs de leurs longs sifflements;
Et des rochers émus jusqu'en leurs fondements
Amphitrite insultait la cime ensevelie
Sous ses monts écumants.
Un torrent pluvieux s'échappait des nuages,
Et les pâles clartés que vomissaient leurs flancs
Sillonnaient les flots turbulents
De cet océan sans rivages.

Le front déjà voilé des ombres du trépas,

Seule sur un esquif, Danaë gémissante
Levait au ciel ses yeux éteints par l'épouvante,
Ses yeux.... Son jeune fils reposait dans ses bras.
Enfin, avec transport, sur son cœur elle presse
Ce fils, l'unique objet de ses mornes douleurs,
Puis de ses froides mains doucement le caresse,
Et lui dit, le couvrant de baisers et de pleurs :

« Si jeune tu ne peux connaître
» Toute l'horreur de notre sort,
» Pauvre enfant, tu souris peut-être
» Au flot qui t'apporte la mort.

» Phébé, que ton céleste frère
» Abaisse ses regards sur moi;
» Fils de Latone, souviens-toi
» Des infortunes de ta mère.

» Hélas! rallumant son flambeau,
» Que l'Aurore tarde à paraître;
» Dieu! quelle nuit et quel berceau
» Pour un enfant qui vient de naître!

» O mon fils ! il n'est plus d'espoir !
» Déjà l'abyme nous dévore :
» Sur mon sein je te presse encore,
» Mais je ne dois plus te revoir. »

Cependant Jupiter a tressailli de crainte :
Pâle, il s'est élancé, le courroux dans les yeux
C'est un père, un amant, c'est le maître des dieux ;
Il porte sur son front cette majesté sainte,
Qui consterne la terre et fait trembler les cieux.
La foudre à son aspect se tait épouvantée ;
A ses pieds les autans déposent leur fureur ;
De la voûte du ciel qu'elle avait insultée,
La mer précipitée
Dans ses gouffres sans fond retombe de terreur.
Il parle ; Danaë tremble à sa voix chérie,
Se courbe sous sa gloire, et frissonne, et s'écrie :

« Grace, dieu redouté ne nous consume pas
» De l'éclat dévorant dont ta gloire est armée.
» Et toi, lève, ô mon fils, ta tête inanimée ;
» C'est ton père, tends-lui les bras !

» Il m'exauce, aucun bruit ne frappe mes oreilles;
» La nuit a rallumé ses astres radieux;
» Tu souris, tes beaux yeux se ferment, tu sommeilles;
» Dors, mon fils, sur la foi des dieux. »

Elle dit, et l'esquif sous un ciel sans nuage,
Poussé par les zéphirs, glisse jusqu'au rivage.
Danaë, sur des fleurs, dépose son trésor,
Cet enfant qu'à regret les flots semblent lui rendre,
L'écoute respirer, l'entend, l'écoute encor,
Ne peut se lasser de l'entendre,
Et le cœur agité d'un doux frémissement,
Sentant son sein pressé par la bouche vermeille
De l'enfant qui s'éveille
Rend un pieux hommage à son céleste amant.

ANTIGONE ET ISMÈNE.

PLEURANT SUR LEURS FRÈRES.

Ἴτω δάκρυα
ἴτω γόος.

ESCHYLE.

ANTIGONE.

Éclatez, mes sanglots !

ISMÈNE.

Coulez, coulez, mes pleurs !

ANTIGONE.

Tu frappes et péris.

ISMÈNE.

En immolant tu meurs.

ANTIGONE.

Son glaive te renverse.

ISMÈNE.

Et sous ton glaive il tombe.

ANTIGONE.

Même âge:

ISMÈNE.

Même sang.

ANTIGONE.

Et bientôt même tombe.

O frères malheureux !

ISMÈNE.

Plus misérables sœurs !

ANTIGONE.

Éclatez, mes sanglots !

ISMÈNE.

Coulez, coulez, mes pleurs !

ANTIGONE.

Mes yeux se couvrent de ténèbres;
Mon cœur succombe à ses tourments.

ISMÈNE.

Ma voix lasse de cris funèbres,
S'éteint en sourds gémissements.

ANTIGONE.

Quoi! périr d'une main si chère!

ISMÈNE.

Quoi! percer le cœur de son frère!

ANTIGONE.

Tous deux vainqueurs!

ISMÈNE.

Vaincus tous deux!

ANTIGONE.

O récit qui me désespère!

ISMÈNE.

O, spectacle encor plus affreux!

ANTIGONE.

Où les ensevelir?

ISMÈNE.

A côté de leur père:
Il fut infortuné comme eux.

ANTIGONE.

O! mon cher Polynice!

ISMÈNE.

Étéocle! ô mon frère!

ENSEMBLE.

Et nous plus misérables sœurs!

ANTIGONE.

Éclatez, mes sanglots!

ISMÈNE.

Coulez, coulez, mes pleurs!

HYMNE A VÉNUS.

. . . . Hominum divumque voluptas,
Alma Venus !

LUCRÈCE.

Vénus, ô volupté des mortels et des dieux !
Ame de tout ce qui respire ;
Tu gouvernes la terre, et les mers, et les cieux,
Tout l'univers reconnaît ton empire !
Des êtres différents les germes précieux,
Qui dorment dispersés sous la terre ou dans l'onde,
Rassemblés à ta voix féconde,
Courent former les corps que tu veux enfanter.
Les mondes lumineux roulent d'un cours paisible,
L'un vers l'autre attirés, unis sans se heurter,
Par ton influence invisible !

Tu parais, ton aspect embellit l'univers :
Je vois fuir devant toi les vents et les tempêtes;
L'azur éclate sur nos têtes;
Un jour pur et divin se répand dans les airs.

L'onde avec volupté caresse le rivage;
Les oiseaux palpitants sous leur toît de feuillage,
Célèbrent leurs plaisirs par de tendres concerts.
Des gouffres de Thétis tous les monstres informes
Font bouillonner les flots amers
Des élans amoureux de leurs masses énormes.
Les papillons légers se cherchent sur les fleurs,
Et par un doux hymen confondent leurs couleurs.
L'aigle suit dans les cieux sa compagne superbe :
Les serpents en sifflant s'entrelacent sous l'herbe :
Le tigre dévoré d'une indomptable ardeur,
Terrible, l'œil sanglant et la gueule écumante,
Contemple, en rugissant d'amour et de fureur,
La sauvage beauté de son horrible amante.

Tout ressent de Vénus la puissante chaleur;
Tout produit : les vallons, les fleuves, les montagnes.
La rose se parfume et le chêne verdit;

Au fond de l'océan la perle s'arrondit,
Et les palmiers en fleurs fécondent leurs compagnes.

Cependant les Sylvains, brûlés des mêmes feux,
Pressent la nymphe palpitante
Qui tremble dans leurs bras nerveux,
Et de désir et d'épouvante !

La déesse sourit aux mortels enchantés :
Elle entend s'élever du milieu des cités,
De l'épaisseur des bois, du sein des mers profondes,
Un murmure confus de cent bruits amoureux ;
Et ce concert voluptueux,
Est l'hommage éternel des êtres et des mondes.

ODE.

. . . . Neque harum, quas colis, arborum
Te, præter invisas cupressos,
Ulla brevem dominum sequetur.

Horace.

Déja l'aurore aux mains vermeilles,
Sème les roses du matin;
Va, jeune esclave, sous ces treilles
Porter les coupes du festin.
Que ces flacons dont la vieillesse
Promet à la soif qui nous presse,
Un nectar long-temps respecté,
Rafraîchis par des eaux limpides,
M'apportent dans leurs flancs humides
Le délire et la volupté.

C'est ainsi qu'une aimable ivresse;

Loin de moi chasse la douleur :
De mes jours la mort est maîtresse !
Je suis maître de mon bonheur.
Quand l'aveugle destin l'outrage,
Amis, le véritable sage
S'enveloppe de sa vertu.
Dédaignant la plainte importune,
Il rit, et boit à la Fortune,
Qui pensait l'avoir abattu.

Des beaux arbres qui m'ont vu naître,
Les cyprès doivent seuls un jour,
Derniers compagnons de leur maître,
Le suivre à son dernier séjour.
Mais que parfois la vigne encore,
Sur nos fronts que son jus colore,
Courbe ses fortunés berceaux,
Avant que le cyprès fidèle,
Balance son ombre éternelle
Sur le marbre de nos tombeaux.

O Naïs ! par la mort cruelle,
Quand mon arrêt sera porté,

Approche la douleur t'appelle,
Où t'appelait la volupté.
Réponds à ma voix défaillante,
Soulève ma tète tremblante,
De ton souffle viens m'embraser :
Ah! que sur tes lèvres de flamme
Je puisse déposer mon ame,
Que j'expire dans un baiser.

Alors que ma froide paupière
Pressera mes yeux à jamais,
O Naïs! pour faveur dernière,
Couronne-moi de myrtes frais.
Paré comme en un jour de fète,
Sur un bras inclinant ma tête,
Une coupe vide à la main;
J'offrirai la riante image
De ce convive heureux et sage,
Qui sommeille après un festin.

Toi-mème à la clarté ravie,
Tu dois fermer tes yeux si beaux;
Mais un jour l'éternelle vie,

Sortira du sein des tombeaux.
Comme deux époux de la veille,
Qu'un tendre souvenir éveille
Aux premiers rayons du matin;
Surpris et charmés de renaître,
Ensemble nous verrons paraître
L'aurore d'un jour sans déclin.

A MES AMIS.

Fugaces. . . . .
Labuntur anni.
HORACE.

O mes amis, que ce banquet m'enchante!
J'aime ces jeux, ce désordre et ces cris,
Des vins fumants la pourpre étincelante,
Ces fruits épars et ces joyeux débris.

Dans soixante ans, quand l'âge impitoyable
Fera trembler les flacons dans ma main,
Puisse Bacchus nous rassembler à table,
Et nul de nous ne manquer au festin!

Nous chanterons d'une voix moins sonore;
Mais que Bacchus dicte nos derniers vers :

Buvons à lui, qu'un jus brûlant colore
Nos fronts pâlis par quatre-vingts hivers !

Plongeons nos sens dans une heureuse ivresse :
Le lierre, amis, sied bien aux cheveux blancs;
Ses rameaux verts couvrent de leur jeunesse
Les vieux ormeaux dépouillés par les ans.

L'ATTENTE.

Tutto con te mi piace,
Sia colle, o selva, o prato.

MÉTASTASE.

L'aurore a chassé les orages :
D'un voile de pourpre et d'azur,
Elle pare un ciel sans nuage ;
L'onde roule un cristal plus pur.

Sur un gazon humide encore,
Aux premiers regards du soleil,
La rose, se hâtant d'éclore,
Ouvre un calice plus vermeil.

Un zéphir plus doux la caresse ;
Les oiseaux sont plus amoureux;

La vigne, avec plus de tendresse,
Embrasse l'ormeau de ses nœuds.

Dans ces retraites solitaires,
Tout s'embellit de mon espoir :
Frais gazons, beau ciel, onde claire,
Sauriez-vous qu'elle vient ce soir ?

AU VALLON D'ARGENTOL.

> Quàm juvat immîtes ventos audire cubantem
> . . . .
> Aut gelidas hibernus aquas quùm fuderit Auster,
> Securum somnos imbre juvante sequi.
> Hoc mihi contingat !
>
> Tibulle.

Retraite d'Argentol, vallon tranquille et sombre,
Qu'habitaient le travail, la paix et le bonheur,
Que j'aime à respirer ce reste de fraîcheur,
A l'ardeur des étés échappé sous ton ombre !
Le zéphire se plaît dans tes longs peupliers;
Ces monts, où deux forêts balancent leur verdure,
Environnent ton sein d'une double ceinture.
Courbez-vous sur mon front, rameaux hospitaliers,
Source fraîche où ma main recueille une onde pure,
Reviens par cent détours aux bords que tu chéris ;
Poursuis, que ton murmure en charmant mes oreilles

Se mêle au bruit léger de cet essaim d'abeilles
Qui vole en bourdonnant sur les buissons fleuris.
Des chênes ébranlés mutilant les racines,
Puissent les noirs torrents, dont le cours inégal
Dans un lit de gravier gronde au pied des collines,
Ne jamais obscurcir ton paisible cristal!
Puissent le dieu des champs et ses nymphes divines,
Écarter loin de toi le chasseur inhumain,
Quand l'oreille aux aguets, sortant du bois voisin,
La biche au pied léger, ou le chevreuil timide,
Vient se désaltérer à ta source limpide.
Ah! si jamais le ciel, soigneux de mes plaisirs,
Fixe ma vie errante au milieu de ces plaines,
Je veux que leur enceinte enferme mes désirs,
Que mon travail soit libre ainsi que mes loisirs :
J'y veux couler en paix des jours exempts de peines.
Quand l'ardent Sirius blanchit l'azur des cieux,
Quel bonheur de fouler des herbes verdoyantes,
Ou dans les nuits d'hiver quand un vent pluvieux
Vient battre à coups pressés les vitres frémissantes,
De rêver à ce bruit qui vous ferme les yeux!
Si je meurs entouré de riantes images,
Je ne veux pour tombeau que ces gazons épais.
Les passants fatigués de quelques longs voyages,

Pourront s'y reposer sous des peupliers frais;
Mon ombre écartera de leur couche tranquille
L'insecte malfaisant, le reptile odieux :
Un regret, un soupir, en quittant ces beaux lieux,
Me paîront au-delà mes soins et mon asyle.
Voilà mes seuls désirs : puissent-ils plaire aux dieux!
O vallon fortuné, paisibles promenades,
Tout ce faste imposant que Paris va m'offrir,
Ces palais, ces jardins et leurs tristes naïades,
Du besoin de vous voir ne me sauraient guérir;
Entre vos monts altiers, au bruit de vos cascades,
Que ne m'est-il donné de vivre et de mourir!

A MON AMI***

EN LUI DEMANDANT, POUR UNE VIEILLE FEMME, UNE PLACE DANS UN HOSPICE.

Au secours d'une infortunée
La pitié m'appelle aujourd'hui,
Et je réclame ton appui
Pour adoucir sa destinée.

La faiblesse enchaîne ses pas;
Sur son front tremblant qui s'incline
L'âge accumule ses frimas :
Elle est bien vieille comme Alcine,
Pour sorcière, elle ne l'est pas.

Ami, sois donc sa providence :

Elle compte plus d'un rival;
Hélas! dans ce siècle fatal,
On trouve encor la concurrence
A la porte de l'Hôpital.

Mon astre, dit-on, me menace
D'y mourir aux dépens du Roi;
Pour elle accorde-moi la place,
Et la survivance, pour moi.

STANCES.

Θανεῖν μὲ δεῖ, κἂν μὴ θελῶ.

Anacréon.

Vivons heureux, la mort est sur nos pas,
Que du néant tout ici nous instruise,
Et la liqueur que notre soif épuise,
Et le cristal brisé dans nos ébats!
De ce flambeau la lueur passagère
Nous dit encor qu'il faut chasser l'ennui :
Buvons, amis, tandis qu'il nous éclaire;
Chacun de nous peut mourir avant lui.

Que poursuivant des trésors incertains,
Le voyageur traîne une vie errante,
Dispute aux flots la perle transparente,
Et les parfums aux sables africains!

L'encens lointain caché dans la Libye
Vaut-il les fleurs dont se couvrent nos vins,
Et l'ambre épars aux rives de l'Asie
L'ambre doré qui rit sur les raisins?

Les descendants d'un comte ou d'un baron,
En char pompeux font voler la poussière.
Le médaillon qui brille à la portière,
Promène aux yeux l'éclat de leur blason;
Mais les coursiers gênés par mille entraves,
Étincelants d'une impuissante ardeur,
Du frein doré sont cent fois moins esclaves
Que nos barons de leur triste grandeur.

Qu'on porte envie au pontife romain,
Son corps glacé dans la pourpre frissonne,
Son front fléchit sous la triple couronne,
Les saintes clefs lassent sa faible main;
L'ennui l'assiége, et la goutte assassine,
Rongeant les nœuds de ses doigts inégaux,
Va se cacher sous la bague divine,
Dont la vertu guérit de tous les maux.

Quand l'urne d'or enfermait ses héros,
Rome honorait leurs ombres consulaires.
Pour leur bâtir des palais funéraires,
Elle épuisa les marbres de Paros.
Vaine grandeur! les ans dans leur naufrage
Ont entraîné ces pompeux monuments :
Anacréon n'a laissé qu'une page,
Qui flotte encor sur l'abyme des temps.

Lisons ses vers, imitons ses plaisirs.
Gais sans transports, délicats sans mollesse,
Sur nos besoins réglons notre sagesse;
En vains projets n'usons point nos désirs.
N'immolons pas notre belle jeunesse
Au fol espoir d'en prolonger le cours :
Enfin, rendons au néant, qui nous presse,
Des jours remplis plutôt que de longs jours.

LA DÉCOUVERTE

DE LA VACCINE.

POËME.

LA DÉCOUVERTE

DE LA VACCINE.

POÈME.

Quels titres n'ont-ils pas à l'amour des humains
Ces mortels inspirés, dont les savantes mains
Pour nous de la nature ont percé les mystères,
Dans des cercles connus ont fait rouler les sphères,
Et, sondant l'infini, peuplé ses profondeurs
D'immobiles clartés et de feux voyageurs ?
Leur sublime génie, à travers les nuages,
Osa ravir aux cieux le secret des orages ;
A l'aide du cristal en prisme façonné,
Divisa les rayons du soleil étonné ;
Expliqua des couleurs les brillants phénomènes,

Et de notre pensée agrandit les domaines.
Mais reculer l'instant qui nous plonge au tombeau,
Des misères de l'homme alléger le fardeau,
Détruire sans retour ce mal héréditaire,
Que l'Arabe a transmis au reste de la terre [1],
Qui trop souvent mortel, toujours contagieux,
D'une lèpre inconnue a frappé nos aïeux,
Qui n'épargne le rang, ni le sexe, ni l'âge,
C'est le plus beau laurier dont se couronne un sage.
Quelquefois le hasard nous prête son flambeau,
Pour éclairer nos pas dans un sentier nouveau.

Au fond du Glocester, dont les vertes campagnes
Nourrissent des taureaux les utiles compagnes,
Jenner opposait l'art à ce fléau cruel,
Tribut que la naissance impose à tout mortel.
Ses bienfaisantes mains prévenaient la nature,
Et, déposant au sein d'une heureuse blessure
Du poison éprouvé le germe moins fatal,
Transmettaient à la fois le remède et le mal [2].

[1] On sait que les soldats d'Omar apportèrent la petite vérole en Égypte, d'où elle se répandit dans le reste du monde.

[2] Jenner inoculait à Berkley lorsqu'il découvrit la vaccine.

C'est ainsi qu'avant nous les peuples de l'Asie
Préservaient ces beautés, trésors de Circassie,
Qu'un avide intérêt, par ce triste secours,
Aux ennuis du sérail condamnait pour toujours.

Mais c'est peu d'arrêter le torrent dans sa course,
Et Jenner plus heureux en doit tarir la source.
Le bien dans tous les arts n'est qu'un pas vers le mieux.
Tandis que dans Berkley ses loisirs studieux
Contemplent les troupeaux des fécondes génisses;
D'un mal, qui le surprend, les fraîches cicatrices
Ont fixé tout à coup ses yeux observateurs.
« Quelquefois, lui dit-on, de malignes humeurs,
» S'arrêtent sous les chairs de la mamelle ardente.
» Le trayon douloureux que la fièvre tourmente,
» Hérissé de tumeurs, couvert d'un pâle azur,
» Prodigue moins les flots de son lait encor pur [1],
» Et pressé par les doigts du berger trop avide,
» Distille goutte à goutte une liqueur limpide [2].
» Ces venins pénétrants empoisonnent la main

[1] Le lait moins abondant n'éprouve aucune altération.

[2] La limpidité est un des caractères principaux qui distinguent le bon vaccin. (Husson.)

» Qui brise leur prison et leur ouvre un chemin ;
» Mais sitôt qu'un pasteur en a senti l'atteinte,
» Il n'est plus tourmenté par la commune crainte :
» Le fléau dont vos soins viennent purger ces lieux,
» Émousse contre lui ses traits contagieux. »

Jenner entend ces mots et sa route est tracée.
Il marche, il touche au but que poursuit sa pensée.
Par le fer délicat dont il arme ses doigts,
Le bras d'un jeune enfant est effleuré trois fois.
Des utiles poisons d'une mamelle impure,
Il infecte avec art cette triple piqûre.
Autour d'elle s'allume un cercle fugitif.
Le remède nouveau dort long-temps inactif.
Le quatrième jour a commencé d'éclore,
Et la chair par degrés se gonfle et se colore.
La tumeur en croissant de pourpre se revêt,
S'arrondit à la base et se creuse au sommet.
Un cercle plus vermeil de ses feux l'environne;
D'une écaille d'argent l'épaisseur la couronne;
Plus mûre, elle est dorée, elle s'ouvre et soudain
Délivre la liqueur captive dans son sein.
Puisez le germe heureux dans sa fraîcheur première,

Quand le soleil cinq fois a fourni sa carrière.
Si la douzième nuit a commencé son cours,
Souvent il offrira d'infidèles secours.
A peine les accès d'une fièvre légère
Accompagnent les pas de ce mal volontaire,
Et l'ennemi secret par lui seul combattu,
Chassé de veine en veine, expire sans vertu.

O triomphe immortel dans les fastes du monde!
Beauté, fille des cieux, toi, dont la main féconde
Se plaît à varier ses trésors enchanteurs,
Joint la forme élégante à l'éclat des couleurs,
Imprime au front de l'homme une mâle noblesse,
Et d'un sexe adoré fait régner la faiblesse;
Premier lien des cœurs et volupté des yeux,
Beauté, toi dont l'éclat, sur des traits gracieux,
Détruit avant le temps, passait comme un sourire,
Nous pourrons désormais prolonger ton empire.

Mais le bruit du prodige à Londres se répand.
Recueilli dans la plaie, un philtre bienfaisant,
Fixé sur des tissus, prisonnier sous le verre,
Sans perdre son pouvoir traverse l'Angleterre.

Pour Jenner chaque épreuve est un succès nouveau.
Vainqueur, devant ses pas il chasse le fléau.
En vain dans ses fureurs une ignorance altière,
Un bandeau sur les yeux, insulte à la lumière;
Le fanatisme, en vain contre lui déclaré,
Environne l'erreur de son rempart sacré;
Où règne la raison, l'erreur est sans défense,
L'Angleterre examine, approuve et récompense.
L'Anglais, né libre et fier, aime la vérité;
Il la cherche, il la trouve, il marche à sa clarté.
Estimé des Français, il leur doit son estime;
Mais avare en tout temps d'un tribut légitime,
Sans accorder l'éloge, il le veut obtenir.
Rivaux, si l'intérêt a pu nous désunir,
La justice en nos cœurs ne dut jamais s'éteindre :
Deux grandes nations s'admirent sans se craindre!

Voyez loin d'Albion ces Anglais courageux,
A travers les écueils, sur les flots orageux,
Du secret de Jenner propageant les merveilles,
Semer sur d'autres bords l'heureux fruit de ses veilles.
Fendez le sein des mers, hardis navigateurs!
Les Autans enchaînés suspendent leurs fureurs;

Un Dieu veille sur vous, un Dieu doit vous conduire.
Abandonnez la voile au souffle du zéphire,
Le ciel est pur, la nuit prodigue ses flambeaux,
Et les sœurs de Thétis entraînent vos vaisseaux !
Déjà vous atteignez, par delà le tropique,
Le vaste continent que baigne l'Atlantique.
Le vaccin voyageur parcourt ces bords lointains,
Où le moka doré mûrit pour nos festins,
Et ces vallons peuplés de jeunes bayadères,
Dont Madras a tissu les parures légères.
Il pénètre à Bagdad, aux murs de Bassora
Que le myrthe enrichit des larmes de Myrrha,
Dans ces champs, où de loin le voyageur admire
Quelques débris épars des grandeurs de Palmire,
Aux lieux où Constantin a fondé ses remparts,
Et sous le ciel glacé de l'empire des Czars.

Mais volons sur ses pas aux rives de la France.
Le bruit de ses bienfaits vainement le devance;
La folle confiance, aux regards effarés,
Adopte les récits par l'effroi consacrés.
Des crimes de Jenner quelle absurde chronique !
L'un croit trouver la mort dans ce philtre magique;

L'autre croit voir sa fille, errante aux pieds des monts,
Fouler, nouvelle Io, le thym et les gazons [1];
Et chacun s'obstinant dans l'erreur qui l'obsède,
Veut expirer du mal, par la peur du remède;
Un plus hardi paraît, et seul mieux inspiré,
Hasarde un premier pas trop long-temps différé.
Son audace est heureuse, un autre se rassure;
Un troisième après lui veut tenter l'aventure.
Chaque jour est marqué par de nombreux essais :
Paris donne l'exemple au reste des Français;
Aux leçons de Paris la province est docile,
Et bientôt le village ose imiter la ville.

Loin du toît fastueux par le riche habité,
J'ai vu dans les hameaux la sainte humanité,
A des travaux pieux consacrant ses lumières,
De la contagion affranchir les chaumières :

Quand sous l'humble clocher du temple villageois,
L'airain qui frappe l'heure avait frémi deux fois;

[1] Quelques habitans de la campagne, même dans les environs de Paris, ont poussé la folie jusqu'à croire que le vaccin pouvait leur faire prendre la forme de l'animal qui le fournit.

Vêtu, comme aux beaux jours, de sa blanche tunique,
Le chantre précédé d'un tambour pacifique,
Du docteur redouté proclamait le retour,
Femmes, enfants, vieillards se pressent à l'entour.
Ce mortel si terrible à leurs yeux se présente.
Ses regards paternels dissipent l'épouvante ;
Il rassure la mère, il sourit aux enfans,
Il prédit au vieillard qu'il doit vivre cent ans.
Sous le chaume bientôt la foule se rassemble,
On entre, on est assis, de nouveau chacun tremble.
Ils répondent par ordre à l'appel du pasteur ;
Une bourse à la main, de loin le bon docteur
Montre au plus intrépide un prix de sa vaillance ;
Le magister sourit d'un air de défiance,
Et les traces d'un mal, qu'il a trop mérité,
Ont gravé sur son front son incrédulité.
L'instant fatal approche ; il faut qu'on se décide...
Des assistants nombreux quel est le moins timide?
Qu'il se signale !... Il vient ; tous au fer menaçant
Vont offrir tour à tour un bras obéissant.
Debout au milieu d'eux le Nestor du village,
Tout bas par ses discours affermit leur courage.
Une mère l'écoute, et les pleurs dans les yeux,
Inquiète, à son fils adresse ses adieux,

Le présente au docteur et soudain le retire,
Puis le présente encor, se détourne et soupire.
L'un affecte un grand cœur que son trouble dément;
L'autre rougit, pâlit et pleure franchement;
Leur voisin en héros affronte la piqûre,
Après ce bel exploit, plus fier de sa blessure,
Qu'un vieux soldat français mourant pour son pays
Dans les champs de Rocroi, de Lens ou d'Austerlitz.

Cependant à regret leur bienfaiteur les quitte.
Quelques jours écoulés, un soir il les visite.
Ce n'est plus la terreur qu'il fait naître aujourd'hui :
Ses malades charmés sautent autour de lui;
Le plus jeune d'entre eux l'embrasse et le caresse;
Leurs visages vermeils respirent l'allégresse;
Ils devancent ses pas d'un air leste et dispos.
Leurs compliments naïfs, leurs aimables propos,
La verdeur des vieillards, la fraîcheur de leurs filles,
La joie et la santé de toutes les familles,
Attestent le pouvoir d'un art libérateur,
Et tous, sans le connaître, en bénissent l'auteur.

Adopte ce bienfait, ô France! ô ma patrie!

Après tant de revers qui ne t'ont pas flétrie,
En dépit des vainqueurs, forcés de t'admirer,
Quel beau siècle pour toi semble se préparer !
Je vois de toutes parts une race nouvelle
S'élever dans ton sein plus nombreuse et plus belle,
La nature vaincue en respecte la fleur.
Plus tard étincelants de grace et de vigueur,
Ces jeunes nourrissons peuplent tes champs fertiles ;
Laboureurs au village, artisans dans les villes,
Par l'équité sévère armés du fer des lois,
Admis à la tribune à discuter nos droits,
Ardents, prêts à donner tous les trésors de l'Inde,
Pour les lauriers de Mars ou les palmes du Pinde !
Croissez, nobles enfants, l'espoir du nom français,
Par la guerre illustrés, soyez grands dans la paix.
Si quelque roi jaloux insulte à votre gloire,
Couronnez votre front d'une double victoire :
Régnez par les beaux arts sur ses peuples soumis,
Et restez sans rivaux comme sans ennemis.

ÉPITRE.

....Et proposui in animo meo quærere et investigare sapienter de omnibus quæ fiunt sub sole. Hanc occupationem pessimam dedit Deus filiis hominum, ut occuparentur in eâ. (Ecclesiastes, cap. 1.)

ÉPITRE

A MESSIEURS

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

SUR CETTE QUESTION:

L'ÉTUDE FAIT-ELLE LE BONHEUR DANS TOUTES LES SITUATIONS DE LA VIE?

Illustres héritiers du sceptre académique,
Tous égaux en pouvoir, vous dont la république
Offre aux regards, surpris de cet accord heureux,
Quarante souverains qui sont unis entre eux;
Souffrez que la Sorbonne, armée à la légère,
Hasarde contre vous un combat littéraire.

Le bonnet de docteur couvre mes cheveux blancs,
Et pour argumenter je monte sur les bancs.

Des neuf Vierges du Pinde éloquents interprètes,
Le ciel vous a dotés de ses faveurs secrètes;
Vous avez vu les fruits de vos nobles travaux
D'un public idolâtre emporter les bravos:
Soit que les yeux en pleurs sur la scène il contemple
Benjamin, Clytemnestre et les héros du Temple;
Que deux amis rivaux, pour corriger Paris,
Reproduisent Térence, et Plaute en leurs écrits;
Soit que vous décriviez, sur le mont d'Aonie,
Les doux travaux des champs et les lois d'Uranie;
Que la grave Clio vous prête son burin,
Ou qu'Apollon vous guide, un Homère à la main.
Je le sais, une étude et constante et profonde
Des triomphes pour vous fut la source féconde.
L'étude, à vous entendre, est un divin secours;
De l'existence entière elle embellit le cours....
Rebelle sur ce point, pardonnez si ma plume,
Prouve que ces plaisirs sont mêlés d'amertume;
Que semblable à ce mets du bossu Phrygien,
L'étude est un grand mal comme un souverain bien.

Le besoin de parler m'entraîne à contredire;
Je suis vieux et docteur, passez-moi mon délire.

Heureux, heureux le temps où les premiers humains
Du temple de mémoire ignoraient les chemins!
Non pas qu'au siècle d'or ma muse les couronne
Des éternelles fleurs d'un printemps monotone;
Non que je prise fort l'innocence des mœurs,
Qui dans un lourd repos assoupit nos humeurs,
Éteint des passions les flammes immortelles;
Il n'est point de grandeur, point de bonheur sans elles.
Humains, j'aime à vous voir en ce siècle vanté
Jouir avec excès de votre liberté.
Dans de vieux préjugés votre esprit à la gène
N'était pas en naissant accablé sous sa chaîne;
Vous n'aviez point payé, par d'arides travaux,
Les tristes visions qui troublent nos cerveaux;
De la nature encor vous respectiez les voiles;
Qui de vous disputait sur le cours des étoiles?
Le fanatisme ardent, qui parle au nom du ciel,
Ne gonflait point vos cœurs d'arrogance et de fiel;
Des sectes et des lois dédaignant l'esclavage,
Vous réfléchissiez moins, vous sentiez davantage.

Votre amour est farouche et tient de la fureur;
Votre prompte justice imprime la terreur;
Mais dans l'aspérité de vos vertus naïves,
Brillent du naturel les traces primitives.
J'admire plus cent fois ce lion furieux,
Qui, la gueule béante et le sang dans les yeux,
Les ongles tressaillant d'une effroyable joie,
Suit son instinct féroce et déchire sa proie,
Que ces ours baladins, sous le bâton dressés,
Étalant aux regards leurs ongles émoussés,
Leur gueule sans honneur, que le fer a flétrie,
Attributs impuissants d'une race avilie.

Las d'un libre destin, las de sa dignité,
L'homme sur ses autels plaça la vanité.
Le front chargé d'ennuis l'étude prit naissance,
Et l'erreur à sa voix détrôna l'ignorance.
L'homme a dit [1] : « Je sais tout et j'ai tout défini;

[1] Locutus sum in corde meo, dicens : Ecce magnus effectus sum, et præcessi omnes sapientiâ qui fuerunt antè me in Jerusalem : et mens mea contemplata est multa sapienter, et didici.

Dedique cor meum ut scirem prudentiam atque doctrinam, errores et stultitiam; et agnovi quod in his quoque esset labor et afflictio spiritûs. (Ecclesiastes, cap. i.)

» J'ai pour loi la raison, pour borne l'infini.
» L'étude me ravit à des hauteurs sublimes :
» De ce globe étonné j'ai sondé les abymes :
» Cet élément subtil dont il roule entouré;
» Ce feu, de tous les corps le principe sacré;
» L'onde qui les nourrit de ses flots salutaires,
» N'ont pu contre mes yeux défendre leurs mystères.
» Est-il quelques secrets, cachés au fond des cieux,
» Que n'ait point pénétré mon regard curieux?... »
Moins fier de sa raison, il eût mieux dit peut-être :
« J'ai su tout expliquer, ne pouvant tout connaître. »
L'insensé! quels combats il s'épuise à livrer,
Pour détruire un mensonge ou pour le consacrer!
Que d'efforts malheureux, que de veilles stériles!
Qu'il érige à grands frais de systèmes fragiles!
Ptolémée, illustré par cent travaux divers [1],
Dans un ciel de cristal fait tourner l'univers.
D'autres, soumettant tout aux lois de Polymnie [2],
Des cercles étoilés ont noté l'harmonie.

[1] Ptolémée, surnommé le Très-Sage et le Divin, supposa l'existence d'un dernier ciel de cristal qui imprimait le mouvement à tous les autres.

[2] On connaît les idées des anciens sur l'harmonie des corps célestes. Pythagore et ses disciples avaient représenté par les sept notes de la musique les sept planètes alors connues.

Si le temps nous éclaire et les a réfutés,
Le temps de mille erreurs a fait des vérités.
Tout le savoir humain n'est qu'un grand labyrinthe.
L'étude nous conduit dans cette obscure enceinte;
De son fil embrouillé, qui s'allonge toujours,
On suit péniblement les tortueux détours;
Le voyageur perdu marche de doute en doute,
Et sans se retrouver expire sur la route.

A peine un faible enfant, échappé du berceau,
A brisé ces liens qui révoltaient Rousseau,
Les Quatre Facultés, dont la voix l'endoctrine,
Épouvantent ses yeux de leur manteau d'hermine.
Certes, quand la frayeur hâte ses premiers pas,
Le chemin qu'il parcourt a pour lui peu d'appas.
Ne maudissiez-vous point Sophocle et Stésichore,
Quand, leurs vers à la main, vous ignoriez encore
Que vous deviez un jour chez nos derniers neveux
Leur disputer l'honneur d'être maudits comme eux.

Mais du collége enfin foulez aux pieds les chaînes.
O liberté ! sans toi les plaisirs sont des peines !
Quel destin vous attend, si de la vérité

Le flambeau redoutable est par vous présenté !
Que de petits esprits, jaloux de noms célèbres,
Prendront contre le jour parti pour les ténèbres !
Leur nombre dangereux fait leur autorité :
Les sots depuis Adam sont en majorité.

La divinité même inspire Anaxagore [1] ;
D'un exil flétrissant l'arrêt le déshonore.
Les rêves d'Aristote abusaient nos aïeux :
Galilée indigné change l'ordre des cieux.
Sans pitié loin du centre il rejette la terre,
Du soleil par sa marche il la rend tributaire....
N'a-t-il pas expié par trois ans de prison
L'inexcusable tort d'avoir trop tôt raison ?

Répondez : que servit aux maîtres de la lyre
De suivre les écarts d'un immortel délire ?
Faut-il d'un seul exemple attrister vos regards ?
Le siècle de Louis, le siècle des beaux-arts,

[1] Anaxagore soutint le premier qu'une intelligence divine avait présidé à l'arrangement de l'univers. Les prières de Périclès, son élève et son ami, ne purent lui épargner la honte d'être chassé d'Athènes, comme un impie.

N'accorda qu'à regret, vaincu par la prière,
Du pain au grand Corneille, une tombe à Molière.
Nourrissez donc le feu de vos nobles désirs;
Immolez à l'étude, état, repos, plaisirs;
Veillez, jeunes auteurs, pour qu'un jour d'injustice
De dix ans de travail renverse l'édifice.
Je veux qu'un beau succès couronne votre orgueil;
Un peuple d'ennemis vous suit jusqu'au cercueil.
Triste sort des talents! La noire calomnie
Flétrit de ses poisons le laurier du génie;
Mille insectes impurs en rongent les rameaux,
Et, comme le cyprès, c'est l'arbre des tombeaux.

Vous qu'Apollon choisit pour siéger dans son temple,
Oserai-je en passant vous citer votre exemple?
Que de fois la critique a de son trait cruel
Effleuré jusqu'au vif votre cœur paternel!
Que de fois l'indigence au fond de votre asile,
Sans feu, durant l'hiver, fixa son domicile,
Quand vous n'osiez encore, humbles dans votre orgueil,
Aspirer aux honneurs de l'immortel fauteuil.

Mais sortez, direz-vous, du temple de mémoire;

Cessez d'unir l'étude à l'amour de la gloire....
Vous m'avez prévenu; c'est dans l'obscurité
Que l'étude est un pas vers la félicité.
La vérité m'attire, et, soigneux de me taire,
Je la cherche, la trouve, et la cache au vulgaire...
La cacher! à ce mot vous répondez soudain,
Comme l'eût fait Caton dans le sénat romain.
« La cacher! il le faut, si sa clarté peut nuire;
» Mais au pied du bûcher dût-elle te conduire,
» Si tu conçois l'espoir d'être utile aux humains,
» Parle, aux fers des tyrans cours présenter tes mains.
» Parle, c'est ton devoir; philosophe, à quel titre
» Du bonheur des mortels te rendrais-tu l'arbitre?
» Tu pâlis.... de quel droit priver des malheureux
» De ce dépôt sacré qui t'est commis pour eux?
» La gloire n'est, dis-tu, qu'une illustre fumée?
» Il s'agit d'une dette, et non de renommée.
» Parle au prix de tes jours; le sacrifice est grand,
» Mais tu te l'imposais toi-même en t'éclairant.
» Ton honneur, ton pays, le monde le réclame,
» Meurs donc infortuné pour ne pas vivre infâme. »

L'alternative est grave, et, parmi vous, je crois

Qu'on eût vu Fontenelle hésiter sur le choix.
Un auteur fut souvent brûlé pour un bon livre;
Il est beau d'être lu, mais il est doux de vivre.
Je suis sexagénaire et crains de m'exposer;
Que j'arrive à cent ans, et je veux tout oser.
Voilà mon sentiment, Messieurs, ne vous déplaise.
Je le redis encor, retranché dans ma thèse :
Comme ce roi Janus qu'adora l'univers,
L'étude offre à mes yeux deux visages divers.
L'un est bouffi d'orgueil, mais pâle de tristesse;
L'autre, calme et riant, ressemble à la Sagesse.
Le sage qui la suit, prompt à se modérer,
Sait boire dans sa coupe et ne pas s'enivrer.
Quel que soit de nos jours ou l'éclat ou le nombre,
L'existence de l'homme est le rêve d'une ombre [1] :
Veux-tu donc l'embellir ce rêve passager ?
Pourquoi chercher au loin un bonheur mensonger ?
Livre-toi tout entier à la douceur secrète
D'ensevelir ta vie au fond d'une retraite.
Sans t'épuiser en soins, sans te perdre en projets,
Laisse errer ton esprit sur la fleur des objets;
Repoussant loin du mien l'aliment qui l'accable,

[1] Σκιᾶς ὄναρ ἄνθρωποι. (PINDARE.)

Je cherche à le nourrir d'une science aimable.
J'exerce ma raison avec timidité ;
J'adore sans orgueil la sainte vérité.
Virgile ou Cicéron m'enflamme à son génie;
Ils me font tour-à-tour fidèle compagnie.
Que j'aime Cicéron lassé du consulat,
Préférant Tusculum aux pompes du sénat !
Entouré de faisceaux, je l'admirais dans Rome;
Là, je vois l'homme heureux qui vaut bien le grand homme.

Le sort m'a-t-il repris ses présens incertains,
L'étude moins trompeuse adoucit mes chagrins;
De mes sens agités calme l'inquiétude,
Dissipe mes ennuis, peuple ma solitude.

O Champs de la Neustrie, ô fertiles vallons!
Quand la fraîcheur du soir descend du haut des monts,
Sous des pommiers en fleurs, à l'ombre des vieux chênes,
Laissez-moi m'égarer aux bords de vos fontaines !
L'aspect de l'univers m'élève à son auteur ;
Il me révèle un dieu, mais un dieu bienfaiteur.
J'apprends à mépriser cette horreur fantastique
Qu'au chevet des mourans plaça la politique.

Doit-on dans ses décrets prévenir l'Éternel?
Mortel, songe à toi-même en jugeant un mortel;
Et, faible comme lui, ne sois pas plus sévère,
Que ce Dieu qui pardonne ou qui punit en père.
Avons-nous à pleurer la perte d'un ami?
Notre esprit est plus fort par l'étude affermi.
Que c'est bien à mon sens la volupté suprême
D'oublier les humains, de descendre en soi-même,
De fixer dans son cœur, trop long-temps combattu,
L'inaltérable paix que donne la vertu.
Fais-toi donc de te vaincre une douce habitude;
Oui, consacre ta force à cette noble étude;
Elle est digne de l'homme, elle mène au bonheur :
Apprends, pour être heureux, à devenir meilleur.

Mais je vous vois sourire, auguste Aréopage;
« Docteur, me dites-vous, c'est raisonner en sage :
» Pour vous l'étude obscure a seule des douceurs;
» Vous rimez cependant en blâmant les Neuf Sœurs.... »
J'entends, brûlez mes vers. Dans l'ardeur d'un beau zèle,
Je condamnais la gloire et l'étude avec elle.
Ingrat, je blasphémais; leurs rêves séduisants
D'un orgueilleux espoir caressaient mes vieux ans,

Me promettaient déjà cette palme éclatante,
Digne prix qu'Apollon par vos mains nous présente ;
Dans mon cœur épuisé réveillaient des désirs,
Et réfutaient mes vers en charmant mes loisirs;
J'étais heureux enfin. Dans cette triste vie,
Où de revers si prompts la victoire est suivie;
Où nos plus doux plaisirs deviennent nos bourreaux,
L'étude, après l'amour, est le meilleur des maux.

DISCOURS

D'OUVERTURE

DU SECOND THÉATRE FRANÇAIS.

DISCOURS

D'OUVERTURE

DU SECOND THÉATRE FRANÇAIS.

De ce triple salut ne prenez nul ombrage;
Je ne viens point, porteur d'un sinistre message,
Annoncer en tremblant qu'un Grec ou qu'un Romain
Ce soir donne à l'affiche un démenti soudain;
Qu'Oreste, moins zélé pour une amante ingrate,
Renonce à conspirer par ordre d'Hippocrate;
Ou que le roi des rois, désertant ses états,
S'est enfui pour Bordeaux sans réveiller Arcas :
Nous avons su trouver, loin des sentiers vulgaires,
Des rois à résidence et des dieux sédentaires,

Nourris dès le berceau dans de vieux préjugés,
La crainte du parterre et l'horreur des congés.

Modeste ambassadeur d'un empire comique,
Je viens du compliment suivre l'usage antique;
Je viens ressusciter, dès nos premiers essais,
Un des statuts sacrés du Théâtre Français.
Quand de Pâque expirant la fatale quinzaine,
Par la poste, au public, ramenait Melpomène,
Au lever du rideau, les nombreux spectateurs,
Réunis pour fêter ses talens voyageurs,
Accueillaient le discours d'un héros ou d'un prince
Encor tout parfumé des lauriers de province.
Ainsi nous reviendrons complimenter Paris.
Moins chargés de lauriers, nos rivaux ont tout pris;
Trop heureux si, glanant où leur foule moissonne,
Nous ramassons les brins tombés de leur couronne;
Plus heureux si, par zèle, artistes casaniers,
Nous pouvons, sous vos yeux, cueillir tous nos lauriers.
Vous, cependant, vous tous, qu'un amour idolâtre
Enflamme noblement pour les jeux du théâtre,
Dirigez sans rigueur nos efforts incertains;
Soyez nos protecteurs, traitez-nous en voisins,

Vous, disciples d'un dieu que plaisanta Molière,
Et songez qu'Apollon d'Esculape est le père.
Vous aussi, de Thémis généreux nourrissons,
Reposez-vous ici de ses doctes leçons.
Puisse une ample récolte ombrager sur ces rives
Le front de nos caissiers de palmes lucratives
Puissiez-vous chaque hiver braver les aquilons
Contre un sexe craintif déchaînés sur les ponts !
Puissent les doux bravos caresser notre oreille!
Puissions-nous voir l'auteur représenté la veille,
Saluant son ouvrage, à la porte annoncé,
Sortir tout radieux de n'être point placé!
Comblez ce temple heureux de dépouilles opimes;
Mais allez dans quelqu'autre immoler vos victimes.
Hélas! j'ai vu nos dieux abandonnés, proscrits,
Et ce vide effrayant frappe encor mes esprits.
Alors, de l'Odéon le long pèlerinage,
Étonnait un fidèle et troublait son courage.
Si quelques voyageurs, nés au quartier d'Antin,
Découvraient l'Odéon dans ce désert lointain,
Ils l'admiraient, frappés de respect et de crainte,
Comme un vieux monument d'Athène ou de Corinthe
Et rentraient dans Paris sans risquer un écu
Pour voir les naturels de ce pays perdu.

Voilà, voilà, Messieurs, l'effrayante chronique,
Qu'on tourne à nos dépens en récit prophétique,
Éternel entretien de l'amateur glacé
Qui lit notre avenir écrit dans le passé.
Voilà les souvenirs dont s'armait la censure
Durant les longs travaux de notre architecture.
Pourquoi sont-ils passés ces temps, ces heureux temps,
Où les murs s'élevaient au son des instrumens,
Où les rochers émus cédaient à l'harmonie
Des Lafond, des Duport de la Mythologie?
Thalie eût emprunté, pour bâtir son palais,
Notre orchestre.... ou celui du Théâtre Français,
Et nous eût épargné les sinistres augures
Qu'ont rendus contre nous les cent voix des brochures.

Deux théâtres! dit-on; mais le seul existant,
Faute d'appuis nouveaux, ne marche qu'en boitant.
Eh! Messieurs, partagez le champ le plus stérile,
Un seul les négligeait, deux le rendront fertile.
Les talens sont les fruits de la rivalité :
Souvent un fils unique est un enfant gâté.

Que n'a-t-il pas produit ce siècle de miracles,
Où le Pinde français a rendu ses oracles?

Mais illustrés par lui, deux théâtres rivaux
Luttaient dans la carrière ouverte à ses travaux.
De Racine au combat l'un suivait la bannière,
L'autre avait arboré l'étendard de Molière;
Et l'auteur immortel du Cid et du Menteur
Versait sur les deux camps son éclat créateur.
Du zèle et des succès le public tributaire
Portait de l'un à l'autre un appui volontaire;
Et, fidèle au talent qui charmait son loisir,
N'embrassait de parti que celui du plaisir.

Quand l'astre de Ferney n'éclaira plus la scène,
Il laissa dans la nuit Thalie et Melpomène;
Mais la rivalité, divisant leurs sujets,
Du jour qui n'était plus nous rendit les reflets.
Fabre prêtait alors, à la muse comique,
La mordante âpreté de sa verve caustique.
Sur les pas de Chénier, Legouvé prit l'essor;
Cet aimable Colin que Paris pleure encor,
Par l'abandon naïf de sa facile veine,
Mérita le surnom qu'ennoblit La Fontaine;
Ducis nous attendrit pour d'illustres malheurs!
Ducis, dont l'art sublime éveillait nos terreurs,

Inspiré par Shakspear qu'il imitait en maître,
Égala Crébillon, le surpassa peut-être.
Caïn, aux spectateurs, retraçait sur ces bords
L'horreur du premier crime et des premiers remords;
Tout près du Luxembourg, le Vieux Célibataire
Sous les traits de Molé captivait le parterre,
De Marius aux fers la sombre majesté
Désarmait d'un regard le Cimbre épouvanté;
Cependant qu'Othello, Polynice et son père,
Fénélon et Boulen, et Macbeth et Fougère,
Du bruit, toujours croissant, de leurs brillans destins
Fatiguaient les échos des bords ultrapontains.

Quelque splendeur alors couronna nos poètes;
Mais n'ont-ils pas trouvé de dignes interprètes?
Contat, Caumont, Raucourt, Sainval et Dugazon
Laissaient-ils au besoin les enfans d'Apollon?
Fleury, dont ce théâtre a gardé la mémoire,
Survit à nos plaisirs sans survivre à sa gloire.
Saint-Prix, digne héritier du sceptre de Brizard,
A des collatéraux vient de léguer son art;
Mais Paris se console en écoutant Oreste,
Et rit de deux jours l'un : Célimène lui reste.

Si la rivalité fut féconde en succès,
Pourquoi désespérer de ses nouveaux essais ?
Un moment chaque soir ce combat dramatique
Ne peut-il dérider la sombre politique ?
Animant de la voix deux empires jumeaux,
La grave Déité qui préside aux journaux
Ne peut-elle au budget dérober une page,
Pour peser les destins de Rome et de Carthage?
Plus d'un guerrier captif, et long-tems sans espoir,
S'apprête à secouer la poudre d'un tiroir ;
Plus d'un prince, indécis entre les deux frontières,
N'attend que nos succès pour franchir nos barrières.
Venez, tristes héros, nos bras vous sont ouverts ;
Affrontez parmi nous des flots souvent amers.
Le Permesse à la fin est pour vous navigable,
Et vous n'attendrez plus, comme une ombre insolvable,
Qui, suppliant Caron de la prendre au rabais,
Errait au bord du Styx sans le passer jamais !
Notre esquif lève l'ancre et va braver l'orage ;
Mais c'est peu d'un esquif, il faut un équipage.
Que le nôtre à former nous a coûté d'efforts !
Nous avons parcouru la province et ses ports,
Dépeuplé la Belgique, et du Conservatoire
Appelé dans nos rangs et l'élite et la gloire.

Si nous vous présentons quelques heureux talens,
Pardonnez des écarts à leurs nobles élans.
Faut-il rejeter l'or pour un peu d'alliage?
Que son éclat plus pur devienne votre ouvrage.
Songez qu'avec le temps le bien se change en mieux;
Que le plus beau talent ne prend que sous vos yeux
Ce goût, cette nature élégante et fidèle,
Ce bon ton dont Moncade emporta le modèle;
Que le Garrick français s'éleva par degré
Aux célestes transports de Joad inspiré;
Qu'enfin d'un geste vrai la muette éloquence
Est fille d'Apollon... et de la Patience.

Ce propos me rappelle un conte d'autrefois:
Veuillez l'entendre : Ésope en faisait même aux rois.
Les rois, vous le savez, sont des dieux sur la terre,
Et ce qu'on dit aux dieux peut se dire au parterre.

« Dans un pays que je ne nomme point,
Pays des arts, du goût, de l'élégance,
(Il est, je crois, de votre connaissance,)
Était un parc admirable en tout point.
Chose bizarre : une seule avenue
Le traversait dans sa vaste étendue.

Là s'assemblaient gens de cour et bourgeois;
Juge, avocat, militaire, coquette,
S'y délassaient du soin de leurs emplois;
Ou des travaux d'une longue toilette.
Les orangers parfumaient ces beaux lieux;
On y rêvait au doux bruit des fontaines.
Quels gazons frais! quels sons mélodieux!
Les rossignols y chantaient par centaines
Toute l'année.... hormis deux ou trois mois,
Où ces messieurs prenaient tous leur volée,
Couraient les champs, et laissaient dans l'allée
D'autres oiseaux, lesquels étaient sans voix.
A leur retour la foule consolée
Dans l'avenue oubliait ses ennuis.
On s'y portait : c'était la mode; et puis....
C'était la seule. Un bon vieillard, un sage,
Dit : Mais pourquoi ne pas en avoir deux ?
Soudain on plante, on se hâte, et l'ouvrage
Va lentement; alors c'était l'usage.
La promenade ouverte aux curieux,
Tout le monde entre, et d'abord la Critique.
Sur les défauts chaque passant s'explique.
Qui n'a les siens? C'est bien, s'écriait-on;
Mais peu de fleurs! mais des arbres sans ombre!

Les rossignols n'y sont pas en grand nombre!
Des fruits, pas un! à peine du gazon.
Oh! l'autre allée aura la préférence.
Elle a la mienne, et j'y cours.... Patience,
Dit le vieillard qui parlait de bon sens;
Juger trop vite à l'erreur nous entraîne.
Est-ce en deux jours que le gland devient chêne?
Laissez grandir ces arbustes naissans,
Ils donneront du frais et de l'ombrage.
Prodiguez l'onde aux gazons délicats,
Et leur duvet s'étendra sous vos pas.
Encouragez les chantres du bocage,
Les rossignols épars sur les rameaux
Verront près d'eux s'élever des rivaux;
Leur foule un jour couvrira ce feuillage,
Vous charmera de chants toujours nouveaux.
Toute l'année ils vous seront fidèles....
On prendra soin de leur couper les ailes.
Laissez aux fleurs le temps de s'entr'ouvrir,
Et leurs couleurs n'en seront que plus belles.
Vienne l'automne, et les fruits vont mûrir.
Achetez donc par un peu d'indulgence
Double avenue et double jouissance. »

Suivit-on ce conseil? ce conseil fut-il vain?
Le mot de cette énigme au compliment prochain.

DISCOURS

D'INAUGURATION

POUR LE THÉATRE DU HAVRE.

DISCOURS

D'INAUGURATION

POUR LE THÉATRE DU HAVRE [1].

Consacré par vos soins aux neuf Sœurs de la Fable,
Enfin il est debout ce Temple interminable,
Qui, de ses fondemens sortant avec lenteur,
Long-tems d'un vain espoir flatta le spectateur,
Comme un chêne, encor nain, promet, à fleur de terre,
D'ombrager les neveux de son propriétaire.

Pour nous il s'est levé ce jour terrible et doux,
Ce jour qui tant de fois recula devant nous;

[1] Ce théâtre a été ouvert le 25 août 1823. L'auteur est né au Hâvre.

Aux torrens du public enfin la porte s'ouvre,
Et sur vos bords aussi le génie a son Louvre.
Le Parterre l'admire, étonné de s'asseoir
Sous un soleil nouveau qui s'allume le soir;
Il en peut contempler la colonnade ovale,
De celle de PERRAULT très-modeste rivale,
Les degrés somptueux et les foyers ouverts
Sur vos bassins chargés de pavillons divers.

L'armateur satisfait, pour prix de ses largesses,
Peut du sein des plaisirs calculer ses richesses,
Et dans ces lacs profonds, creusés pour son comptoir,
Voit d'un gain assuré se balancer l'espoir.
Tourne-t-il ses regards vers la scène mobile,
Une forêt qui fuit lui découvre une ville;
C'est là que CICÉRI, dont les heureux pinceaux,
Font frémir le feuillage, et couler les ruisseaux,
A suspendu pour vous les tentes de l'Aulide,
Vous égare avec lui dans les jardins d'Armide,
Vous offre tour à tour le Caire et ses bazars,
La prison de Warwick, le palais des Césars,
Le temple de Vesta, le bosquet de Joconde,
Et vous donne en peinture un abrégé du monde.

Pour enchanter vos sens tous les arts sont d'accord;
Mais au goût qui les juge ils devaient cet effort.
Où pouvaient-ils porter d'aussi justes hommages?
Quel plaisir délicat n'a droit à vos suffrages?

C'est peu que la Neustrie étale à tous les yeux,
Les opulens tributs d'un sol industrieux;
Ces pressoirs ruisselans qu'un jus doré colore,
Ces basins de Déville, et ces prés où l'aurore,
Qui n'a jamais quitté son époux d'un œil sec,
Vient mouiller de ses pleurs les madras de Bolbec;
C'est peu que d'Yvetot, le royaume historique
Habille un peuple heureux des tissus qu'il fabrique,
Et, d'un chorus de joie ébranlant les échos,
Célèbre le lundi sous les pommiers de Caux;
Votre gloire est plus belle, et l'antique Neustrie
N'est pas moins chère aux arts que chère à l'industrie.
Là, CORNEILLE naquit, et cet esprit puissant,
Qui créait à lui seul le théâtre naissant,
A devancé RACINE, et QUINAUT et MOLIÈRE,
Et son laurier normand couvre la France entière;
Là, naquit FONTENELLE, astronome mondain,
Que les Grâces suivaient un compas à la main;

Là, ce peintre éloquent, POUSSIN, dont le génie
D'un RAPHAEL français étonna l'Italie.

Sol fécond, dans tes champs le voyageur séduit
Rencontre un souvenir en savourant un fruit :
Arques, Falaise même eut ses jours de vaillance,
Et Rouen, plus fameux, où, morte pour la France,
JEANNE, qui succombait sous le joug étranger,
Léguait aux cœurs Normands son malheur à venger;
Et ce clocher d'Harfleur, debout pour vous apprendre
Que l'Anglais l'a bâti, mais ne l'a pu défendre;
Enfin votre cité, cette reine des eaux,
Par un commerce actif rivale de Bordeaux,
Rivale de Toulon par plus d'une victoire,
Qui s'illustra soi-même et suffit à sa gloire.

Oui, vous deviez un temple aux filles d'Apollon:
Elles ont eu des sœurs dans ce riant vallon.
C'est toi que j'en atteste, aimable LAFAYETTE,
De CLÈVE et de NEMOURS muse tendre et discrète,
Qui dérobas ta vie à la célébrité,
En illustrant le nom que SEGRAIS t'a prêté;
Toi, docte SCUDÉRI, muse plus téméraire,

Lauréat féminin d'un concours littéraire.

Mais le Hâvre a vu naître un talent créateur,
Celui qui transporta sur ce bord enchanteur
Les fables et les dieux de l'Arcadie antique [1].
Tout prend sous ses pinceaux un charme poétique :
La Seine est une vierge et fuit un jeune amant;
A croire les récits de ce conteur charmant,
La pomme de discorde, offerte à trois rivales,
Se brisa dans vos champs en deux moitiés égales;
Et si des noirs pepins le germe trop fécond
A semé les procès qu'on récolte à Domfront,
La blancheur de la pomme, où l'incarnat se joue,
Embellit la Cauchoise et brille sur sa joue.
Eh! qui de vous, Messieurs, quand propice aux vaisseaux,
La Hève, au sein des nuits, allume ses fanaux,
Quand la mer vient heurter de ses vagues plaintives
Les rivages de Leure et les pointes de Dives,
Quand le signal d'alarme annonce à vos nochers
Qu'une nef en débris se perd sur les rochers,
Qui de vous, plus sensible aux traits d'un beau génie,
Ne voit sur le tillac s'abîmer VIRGINIE ?

1 Bernardin de St.-Pierre.

De cet amour si pur qui n'a plaint les malheurs?
Gloire au talent divin consacré par vos pleurs!
Honneur à sa patrie! hélas, plus d'un orage
Retraça sous vos yeux cet immortel naufrage;
Plus d'une fois aussi le Hâvrais généreux,
Élancé dans les flots et repoussé par eux,
Pour l'humanité seule affronta la tourmente
Que PAUL au désespoir bravait pour une amante;
Il affronta la mort, quand l'obus en passant
Creusait sous ses éclats le galet jaillissant,
Et qu'aux cris des vainqueurs, aux clameurs de la ville,
Aux bravos répétés des coteaux d'Ingouville,
L'amiral ennemi foudroyé par nos forts [1],
Voyait tomber ses mâts croulants sur ses sabords.

Mais la paix vous désarme et vous rend l'opulence;
Recueillez ses présens; que sa douce influence
Règne aussi sur les mers que vous devez franchir;
Que le brick voyageur armé pour s'enrichir
Des parfums du Niger, de l'Indus et du Phase,
S'élance des chantiers qu'en glissant il embrase;
Que du fruit cotonneux des champs américains

[1] Sir Sidney Smith.

La poulie en criant charge vos magasins;
Sortant à grains dorés du boucaut qui se vide
Que le Moka pour vous s'élève en pyramide,
Et que de vos trésors quelques faibles ruisseaux,
Détournés de leurs cours, tombent dans nos bureaux.

Venez sur notre scène, à vos frais embellie,
Courtiser chaque soir Melpomène et Thalie...
Melpomène!..., à ce nom ne vous alarmez pas;
La muse de GRÉTRY sur elle aura le pas.
De tragiques douleurs pourraient mettre à la gêne
Les Colins obligés de la troupe indigène;
Nous ferons succéder à leurs tendres accens
Non pas d'un dieu proscrit les bandits innocens,
Mais l'heureux Vaudeville, enfant de la satyre,
Dont le luth Bas-Normand naquit au Val-de-Vire.

Enfin nous tenterons de plus nobles efforts,
Quand MARS et quand TALMA, passagers sur nos bords,
Offriront aux bravos ce talent admirable,
Qui n'imita personne et reste inimitable.

Heureux de nos autels les humbles desservans,

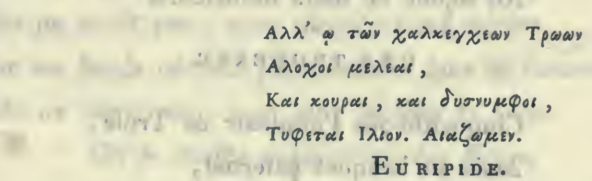
Si le dieu trop connu qui déchaîne les vents,
Nous épargnant au port ses sifflemens sinistres,
A nos dépens jamais ne vous prend pour ministres,
Et plus heureux l'auteur qui composa ces vers,
S'il n'a point profané des noms qui vous sont chers,
Et s'il fait partager à votre ame attendrie
Le plaisir qu'il époruve en chantant sa patrie.

LES TROYENNES,

CANTATE.

LES TROYENNES,

CANTATE.



Αλλ' ῳ τῶν χαλκεγχεων Τρωων
Αλοχοι μελεαι,
Και κουραι, και δυσνυμφοι,
Τυφεται Ιλιον. Αιαζωμεν.

EURIPIDE.

Aux bords du Simoïs, les Troyennes captives
Ensemble rappelaient, par des hymnes pieux,
De leurs félicités les heures fugitives,
Et le deuil sur le front, les larmes dans les yeux,
Adressaient de leurs voix plaintives
Aux restes d'Ilion ces éternels adieux :

CHŒUR.

D'un peuple d'exilés déplorable patrie,
Ton empire n'est plus, et ta gloire est flétrie.

UNE TROYENNE.

Des rois voisins puissant recours,
Que de fois Ilion s'arma pour leur défense !
D'un peuple heureux l'innombrable concours
S'agitait dans les murs de cette ville immense :
Ses tours bravaient des ans les progrès destructeurs,
Et, fondés par les dieux, ses temples magnifiques
Touchaient de leurs voûtes antiques
Au séjour de leurs fondateurs.

UNE TROYENNE.

Cinquante fils l'honneur de Troie,
Assis au banquet paternel,
Environnaient Priam de splendeur et de joie;
Heureux père, il croyait son bonheur éternel !

UNE AUTRE.

Royal espoir de la famille,
Hector, tu prends le bouclier,
Sur ton sein la cuirasse brille,
Le fer couvre ton front guerrier.
Aux yeux d'Hécube, qui frissonne,
Dans les jeux obtiens la couronne,
Pour en couvrir ses cheveux blancs;

Du ciel allumant la colère,
Déjà le crime de ton frère
T'apprête des jeux plus sanglans.

UNE JEUNE FILLE.

Polyxène disait à ses jeunes compagnes :
Dépouillez ce vallon favorisé des cieux;
C'est pour nous que les fleurs naissent dans ces campagnes;
Le printems sourit à nos jeux.
Elle ne disait pas : vous plaindrez ma misère
Sur ces bords où mes jours coulent dans les honneurs;
Elle ne disait pas : mon sang teindra la terre
Où je cueille aujourd'hui des fleurs.

CHOEUR.

D'un peuple d'exilés déplorable patrie,
Ton empire n'est plus et ta gloire est flétrie.

UNE TROYENNE.

Sous l'azur d'un beau ciel, qui promet d'heureux jours,
Quel est ce passager dont la nef couronnée
Dans un calme profond s'avance abandonnée
Au souffle des amours.

UNE AUTRE.

Il apporte dans nos murailles

Le carnage et les funérailles!
Neptune, au fond des mers que ton trident vengeur
Ouvre une tombe à l'adultère,
Et vous, dieux de l'Olympe, ordonnez au tonnerre
De dévorer le ravisseur.

UNE TROYENNE.

Mais non, le clairon sonne et le fer étincelle;
Je vois tomber les rocs, j'entends siffler les dards,
Dans les champs dévastés le sang au loin ruisselle,
Les chars sont heurtés par les chars,
Achille s'élance,
Il vole, tout fuit,
L'horreur le devance,
Le trépas le suit,
La crainte et la honte
Sont dans tous les yeux,
Hector seul affronte
Achille et les Dieux.

UNE AUTRE.

Sur les restes d'Hector qu'on épanche une eau pure,
Apportez des parfums, faites fumer l'encens.
Autour de son bûcher vos sourds gémissemens,

Forment un douloureux murmure;
Ah! gémissez, Troyens! soldats, baignez de pleurs
Une cendre si chère!...
Des fleurs, vierges, semez des fleurs!
Hector dans le tombeau précède son vieux père.

CHOEUR.

Des fleurs, vierges, semez des fleurs!
Hector dans le tombeau précède son vieux père.

UNE TROYENNE.

Ilion, Ilion, tu dors, et dans tes murs
Pyrrhus veille enflammé d'une cruelle joie;
Tels que des loups errans par des sentiers obscurs,
Les Grecs viennent saisir leur proie.

UNE AUTRE.

Hélas! demain à son retour
Le soleil pour Argos ramènera le jour!
Mais il ne luira plus pour Troie.

UNE TROYENNE.

O détestable nuit! ô perfide sommeil!
D'où vient qu'autour de moi brille une clarté sombre!
Quels affreux hurlemens se prolongent dans l'ombre!

Quel épouvantable réveil !

UNE JEUNE TROYENNE.

Sthénélus massacre mon frère.

UNE JEUNE TROYENNE.

Ajax poursuit ma sœur dans les bras de ma mère.

UNE AUTRE.

Ulysse foule aux pieds mon père.

UNE TROYENNE.

Nos palais sont détruits, nos temples ravagés ;
Femmes, enfans, vieillards, sous le fer tout succombe,
Par un même trépas dans une même tombe
Tous les citoyens sont plongés.

UNE AUTRE.

Adieu, champs où fut Troie, adieu, terre chérie,
Et vous, mânes sacrés des héros et des rois,
Doux sommets de l'Ida, beau ciel de la patrie,
Adieu pour la dernière fois !

UNE TROYENNE.

Un jour en parcourant la plage solitaire,
Des forêts le tigre indompté

Souillera de ses pas l'auguste sanctuaire,
Séjour de la divinité.

UNE TROYENNE.

Le pâtre de l'Ida, seul près d'un vieux portique,
Sous les rameaux sanglans du laurier domestique,
Où l'ombre de Priam semble gémir encor,
Cherchera des cités l'antique souveraine,
Tandis que le bélier bondira dans la plaine
Sur le tombeau d'Hector.

UNE AUTRE.

Et nous, tristes débris, battus par les tempêtes,
La mer nous jettera sur quelque bord lointain.

UNE AUTRE.

Des vainqueurs nous verrons les fêtes;
Nous dresserons aux Grecs la table du festin.
Leurs épouses riront de notre obéissance;
Et dans les coupes d'or où buvaient nos aïeux,
Debout, nous verserons aux convives joyeux
Le vin, l'ivresse et l'arrogance.

UNE TROYENNE.

Chantez cette Ilion proscrite par les dieux;

Chantez, nous diront-ils, misérables captives,
Et que l'hymne troyen retentisse en ces lieux.
O fleuves d'Ilion, nous chantions sur vos rives,
Quand des murs de Priam les nombreux citoyens,
Enrichis dans la paix, triomphaient dans la guerre;
Mais les hymnes troyens
Ne retentiront plus sur la rive étrangère!

UNE AUTRE.

Si tu veux entendre nos chants,
Rends-nous, peuple cruel, nos époux et nos pères,
Nos enfans et nos frères!
Fais sortir Ilion de ses débris fumans!
Mais puisque nul effort aujourd'hui ne peut rendre
La splendeur à Pergame en cendre,
La vie aux guerriers Phrygiens,
Sans cesse nous voulons pleurer notre misère,
Et les hymnes troyens
Ne retentiront pas sur la rive étrangère.

CHOEUR.

Adieu, mânes sacrés des héros et des rois!
Adieu, terre chérie!
Doux sommets de l'Ida, beau ciel de la patrie,
Vous entendez nos chants pour la dernière fois!

VERSAILLES,

ÉLÉGIE.

Reviens, ô mon unique amie,
Dissipe un noir chagrin qui trouble ma raison :
Reviens, quitte un moment cette ville embellie
Par les arts, enfans d'Apollon,
Ce palais, ces jardins créés par le génie
De Le Nôtre et de Girardon.

Dans un séjour si fécond en prodiges
Tu ne peux entendre ma voix :
Ces lieux, pour t'arrêter, épuisent leurs prestiges :
Du travail la nature a reconnu les lois
En fertilisant ces campagnes.
Un fleuve obéissant a franchi des montagnes

Pour offrir son tribut au plus fier de nos rois;
Comme dans les jeux du théâtre,
Soigneux de présenter mille aspects différens,
Tantôt, c'est un torrent que presse un lit d'albâtre;
Tantôt pour réfléchir des traits que j'idolâtre,
Il étend le miroir de ses flots transparens.
Son onde te poursuit en ruisseaux divisée;
Elle éblouit tes yeux de ses jets éclatans,
Étincelle dans l'air, et, tombant en rosée,
Brille sur tes cheveux flottans.

Lebrun a peint sur ces portiques
Et les amours des dieux et les horreurs de Mars;
Pour admirer ces lambris magnifiques,
Il a vu s'arrêter Luxembourg et Villars.

O chefs-d'œuvre divins! quel nouveau Praxitèle
Anima dans ces lieux et le marbre et l'airain?
Des muses la troupe immortelle
Semble servir encor son jeune souverain;
Pour arracher sa main du chêne qui la presse,
Sous un monstre en fureur Milon se dresse encor;
Pluton, brûlant d'amour, ravit une déesse;

Mercure va parler : l'Amour a pris l'essor !...
Non, tu ne peux quitter ce palais, ces ombrages;
Je dois te pardonner de m'oublier pour eux.
Renaissez autour d'elle, errez dans les bocages,
Courtisans, magistrats et poètes fameux :
Reviens sous ces ormeaux antiques,
O vénérable Fénélon!
Échos, répétez les cantiques
Où Racine a pleuré les malheurs de Sion!
Benserade, Boileau, Sévigné, La Bruyère,
Écoutez en riant les contes d'Hamilton;
Zéphirs, semez des fleurs sous les pas de Ninon,
Et vous, grands de la cour, applaudissez Molière!

Là, le plus amoureux, le plus beau des mortels
En pompe a célébré ses brillans carrousels.
Mille nobles beautés entouraient la carrière,
Armaient les combattans, couronnaient les vainqueurs.
C'est là que, rayonnant d'une splendeur guerrière,
Louis fit triompher les modestes couleurs
Et le chiffre de la Vallière.
La Vallière! à ce nom quel tendre souvenir
Dans mon triste cœur se ranime!

De sa fidélité fallait-il la punir ?
Le grand cœur de Louis ne fut pas magnanime :
Il brisa sans pitié ce fortuné lien.
Hélas ! elle aimait trop, c'était là tout son crime,
Et ce crime est aussi le mien.

DITHYRAMBE

SUR LA NAISSANCE DU ROI DE ROME.

« Destin, qui m'as promis l'empire de la terre,
» Tu disais : Rome, un jour souveraine des rois,
» Les verra, courbés sous ses lois,
» Devant elle abaisser leur sceptre tributaire;
» Rome au monde asservi dictera ses arrêts.
» Où sont ces rois captifs, ces tributs, ces hommages
» Et ce sceptre vainqueur des peuples et des âges;
» Destin, qu'ont produit tes décrets?
» Ma gloire a disparu comme une ombre légère;
» Autour de moi je vois épars
» Les antiques débris du trône des Césars,
» Ensevelis dans la poussière.
» Où marchaient mes soldats, où flottait leur bannière,

» Je n'aperçois que des tombeaux;
» Et, déchu pour jamais de sa splendeur première,
» Un peuple de vaincus ose fouler la terre
» Où dort un peuple de héros. »

Rome! ne gémis plus sur tes foudres éteintes,
Au séjour du Destin ont pénétré tes plaintes,
Et, de son antre obscur, aussi vieux que le Tems,
La voûte prophétique a redit ces accens :
« Que la cité de Mars à ma voix se console;
» Un nouveau Jupiter, garant de mes décrets,
» Va présider au Capitole;
» O monts du Latium, inclinez vos sommets!
» Napoléon va rendre à l'antique Ausonie
» Ses lauriers, sa splendeur, son trône, son génie.
» Rome, tes destins vont changer;
» La France sur ses pas t'appelle à la victoire;
» Elle ne peut céder sa gloire,
» Mais elle peut la partager.

» Pour soutenir le poids du sacré diadême
» Qui doit à ses grandeurs bientôt t'associer,
» Du héros la bonté suprême

» Te promet un autre lui-même,
» De ses vertus immortel héritier. »

Mais déjà le ciel te le donne :
L'éclair luit, les airs sont troublés,
Et dans les temples ébranlés
L'airain pieux tremble et résonne.
La foudre a retenti cent fois :
« Quel est le dieu que le tonnerre
» En grondant annonce à la terre ?
» C'est le fils du plus grand des rois ! »

Salut, doux espoir de la France !
Gloire au guerrier fils du guerrier !
A peine il vient de naître...., et l'univers entier
A retenti de sa naissance.

Déjà l'aigle romaine, au vol audacieux,
Va prendre son essor et planer dans les cieux ;
Ces fils de Romulus, dont vingt siècles de gloire
Protégent les exploits passés,
Tremblent de les voir éclipsés

Par cet illustre enfant qu'adopte la victoire :
L'astre de Jule en a pâli,
Et sous le marbre solitaire,
De ses restes glacés muet dépositaire,
César a tressailli.

Quel auguste appareil ! quels pompeux sacrifices !
Aux autels de son Dieu, dans les saints édifices,
La France est à genoux !
Quel immense concours assiége ces portiques !
Ministres du Seigneur, redoublez vos cantiques !
O temples, agrandissez-vous.

Sous ces voûtes religieuses
Où flottent de vingt rois les dépouilles fameuses,
Mobiles monumens des exploits d'un héros,
Ce peuple ne vient pas dans sa reconnaissance,
Du Dieu guerrier, protecteur de la France,
Chanter les triomphes nouveaux.
Un besoin plus touchant que celui de la gloire
A guidé les Français ravis;
Et l'hymne de la paix résonne en ces parvis,
Naguère accoutumés aux chants de la victoire.

Le Danube est ému jusqu'au fond de ses eaux,
Et secouant sa chevelure humide,
Il s'élance joyeux de son palais liquide,
Le front ceint de roseaux.
Mais quelle sublime harmonie
Soudain retentit sur ses bords?
Des vierges de la Germanie
Qui dira les divins accords?
Un dieu lui-même les inspire,
Un dieu leur a prêté sa lyre,
Et la corde sonore a frémi sous leurs doigts.
C'est toi que leur voix chante, aimable souveraine,
Toi, dont les jeunes mains ont désarmé la haine,
Toi, la fille, l'épouse et la mère des rois.
Tu parus : aussitôt les peuples de la France
Entourèrent ton char de leurs concerts joyeux;
Devant toi marchait l'espérance,
Et ce jour à jamais heureux
D'un jour plus doux encor nous donne l'assurance.
Jeune immortelle, il naît de ton sein généreux
Ce fils que ta présence annonçait à l'empire;
Un doux transport déjà se mêle à tes douleurs,
Et sur ces traits souffrants où la beauté respire,
Le souris maternel brille au milieu des pleurs.

Telle dans sa course légère,
Dissipant un brouillard obscur,
Du jour l'aimable messagère
Apparaît sur son char d'azur.
A la terre qui se réveille,
La déesse de sa corbeille
Prodiguant les trésors divers,
Par ses pleurs et par son sourire
Annonce le dieu dont l'empire
Va s'étendre sur l'univers.

Reçois, royal enfant, les vœux de la patrie :
Qu'un laurier paternel ombrage ton berceau !
Que la gloire et les arts embellissant ta vie,
Consacrent à jamais le règne le plus beau !
Enfant chéri du ciel, attendu de la terre,
Promis à la postérité,
Puisses-tu sous les yeux de ton auguste père,
Croître pour l'immortalité.
Et vous, peuples heureux de ces heureux rivages;
O vous dont sa naissance a comblé tous les vœux,
Goûtez un bonheur sans nuages
Qui doit s'étendre un jour à nos derniers neveux.

Bannissez la crainte importune ;
Par un vent favorable en son cours entraîné,
Le vaisseau de l'état, de gloire environné,
Porte César et sa fortune.

IMITATION

D'UNE SCÈNE

DE

L'HÉCUBE D'EURIPIDE.

IMITATION

D'UNE SCÈNE

DE

L'HÉCUBE D'EURIPIDE.

HÉCUBE, POLYXÈNE, ULYSSE, GARDES.

ULYSSE.

..... Forcé de remplir un devoir trop sévère,
Je viens porter le deuil dans l'ame d'une mère;
Mais Achille commande, Achille est écouté;
A regret j'accomplis l'arrêt qu'il a dicté.

HÉCUBE.

Achille, ce bourreau de toute ma famille,

Vivant, tua mon fils, mort, égorge ma fille !...
O trop heureux Hector, c'est moi qui te survis
Pour mourir chaque jour dans chacun de mes fils,
Pour rester seule au monde et périr la dernière;
Sans trouver un ami qui ferme ma paupière !

(*A Ulysse qui fait un pas vers Polyxène.*)

J'ai droit à la pitié, l'obtiendrai-je de toi ?
Cruel, arrête, écoute !.... Ulysse, écoutez-moi.

ULYSSE.

Je sais quel saint respect tant de malheur réclame;
Parlez.

HÉCUBE.

Vous souvient-il du jour où, dans Pergame,
Caché sous un faux nom, déguisant vos projets,
Vous veniez des Troyens surprendre les secrets?
Hélène pénétra cet important mystère;
Seule de son secret je fus dépositaire.
Ulysse, quel Troyen ne vous eût condamné?
A mes pieds, sans espoir, vous étiez prosterné,
Et, glacé par la mort à vos regards présente,
Vers moi vous étendiez une main suppliante;
N'étais-je pas alors arbitre de vos jours ?

ULYSSE.

D'un seul mot votre bouche en eût tranché le cours,
Vous pouviez me punir....

HÉCUBE.

Je le devais peut-être,
Ingrat, et ma pitié ne te fit point connaître.
Je t'épargne un trépas honteux et mérité ;
Tu me dois tout, l'honneur, le jour, la liberté,
Et tu veux m'accabler, et, pour reconnaissance,
Tu prends un soin cruel d'irriter ma souffrance ;
Sur l'esprit des soldats, que ton art a séduit,
L'ouvrage de mes pleurs par toi seul est détruit ;
Pour Achille et les Dieux c'est toi qui les décides.
Les Dieux commandent-ils à vos mains parricides
De traîner des captifs sous le couteau mortel,
Comme de vils troupeaux réservés à l'autel ?
Mais je veux que, flatté d'une pareille offrande,
En faveur d'un héros le ciel vous le commande.
Est-ce à moi d'honorer de ce tribut sanglant
Celui dont les exploits ont déchiré mon flanc ?
Faut-il sacrifier ma fille à sa mémoire ?
Doit-elle de ses jours payer votre victoire ?
Pour mourir sous vos coups quels sont ses attentats ?
Elle n'a point causé nos funestes débats,

Et, brûlant sur ces bords d'une flamme adultère,
Appelé dans nos champs la famine et la guerre.
Une autre a divisé les Grecs et les Troyens;
Elle seule a perdu vos guerriers et les miens.
De son crime au tombeau qu'elle emporte la peine :
Justifiez les Dieux en punissant Hélène.
Mais respectez ma fille, épargnez mes vieux ans;
Laissez-moi cet appui de mes pas chancelans.
Près d'elle mes douleurs me semblent moins amères,
En elle je retrouve et son père et ses frères.
C'est me ravir encor tout ce que j'ai perdu
Que m'enlever ce bien par qui tout m'est rendu,
Ce doux et cher trésor qui me reste de Troie,
Mon guide, mon espoir, ma famille et ma joie.
Écoutez ma prière et soyez généreux;
Instruit par vos malheurs, plaignez les malheureux.
Ulysse, par ma voix l'équité vous supplie
De ne point opprimer qui vous sauva la vie.
Qu'un service passé vous parle ici pour nous.
Je vous vis à mes pieds, j'embrasse vos genoux;
Je vis couler vos pleurs, tournez sur moi la vue,
Contemplez l'infortune où je suis descendue.
Moi veuve de Priam, j'implore vos regards,
Et je baise la main qui livra nos remparts :

Oui, vous nous défendrez, vous serez notre asile ;
Sauvez-nous, retournez vers le tombeau d'Achille.
De remords combattu, Pirrhus doit hésiter :
Atride à vos discours ne pourra résister ;
Vous saurez dans les cœurs réveiller la clémence ;
Vous fléchirez les Grecs ; et si votre éloquence
De Calchas et des Dieux désarme le courroux,
Vous ferez plus pour moi que je n'ai fait pour vous.

ULYSSE.

Que ne m'est-il permis de remplir votre attente,
Et de soustraire aux Dieux votre fille innocente !
Si mon intérêt seul m'ordonnait d'obéir,
Je n'hésiterais pas, Hécube, à le trahir ;
Mais le salut des Grecs défend que je balance.

HÉCUBE.

Je ne puis ébranler sa féroce constance.
Ta douce voix, tes pleurs sont mon unique espoir ;
Parle-lui, c'est à toi d'essayer ton pouvoir.

POLYXÈNE.

Vous détournez les yeux, Seigneur, votre courage
D'un regard suppliant redoute le langage ;
Faible contre mes pleurs, il craint de s'attendrir.

Ne vous alarmez pas ; je suis prête à mourir.
Quand j'ai vu de si haut s'écrouler ma fortune,
Puis-je encor regretter une vie importune ?
L'hymen me promettait un illustre avenir ;
Au sang de mes aïeux les rois fiers de s'unir,
Déposaient à mes pieds l'orgueil du diadème.
Priam, semblable aux Dieux dont la bonté suprême
Devait de son empire éterniser le cours,
Eût régné leur égal, s'il eût régné toujours.
Ce monarque n'est plus, et moi, je suis captive.
Vous m'ouvrez une route à l'infernale rive,
Et je balancerais ! et je vivrais encor,
Pour voir ma liberté marchandée à prix d'or !
Et j'irais dans les murs d'une ville ennemie
Traîner de mes destins l'horreur et l'infamie !
Un hymen flétrissant unirait, dans Argos,
La race d'un esclave à celle des héros !
Parlez ; quel est le sort le plus digne d'envie :
La gloire avec la mort, l'opprobre avec la vie ?
Qui choisit son destin est libre dans les fers ;
Je le suis, j'ai choisi, finissez mes revers.
Au trépas, qui m'attend, sans terreur je me livre ;
Console-toi, Priam, ta fille va te suivre,
Et toi, dont le courage a passé dans mon cœur,

Hector, ouvre tes bras pour recevoir ta sœur !

HÉCUBE, *aux soldats.*

Foulez donc sous vos pieds une mère éperdue.
Lâches, par son danger la force m'est rendue...
Qui pourra désunir nos bras entrelacés ?

ULYSSE.

Aux ordres de vos rois, soldats, obéissez.

POLYXÈNE.

Ah ! seigneur, épargnez sa tendresse imprudente.
Ma mère, voulez-vous qu'une foule insolente
Ose, dans ses fureurs, souiller vos cheveux blancs ?
Voulez-vous qu'elle insulte à mes restes sanglans,
Et que, pour vous punir, une dernière injure
Vous condamne à les voir privés de sépulture ?...
Obéissons aux Grecs, il les faut désarmer ;
A la clarté du ciel mes yeux vont se fermer.

HÉCUBE.

Sans moi dans les enfers tu descendras, ma fille !

POLYXÈNE.

Polyxène aux enfers trouvera sa famille.

HÉCUBE.

Et moi, qui vieillirai sous le poids des douleurs,
Aux flots de l'Eurotas j'irai mêler mes pleurs.

POLYXÈNE.

Pour vous aux sombres bords que dirai-je à mon père?

HÉCUBE.

Dis-lui que ton trépas a comblé ma misère.

POLYXÈNE.

Que dire à votre Hector?

HÉCUBE.

Que Pergame n'est plus;
Qu'Andromaque gémit dans les fers de Pyrrhus.

POLYXÈNE.

Adieu, ma mère! adieu, rivages du Scamandre!
Lieux sacrés où demain reposera ma cendre!
Chers débris d'Ilion, tombeaux de mes aïeux,
Champs où régnait Priam, recevez mes adieux.
Vous, malheureuse Hécube, ô vous dont la tendresse,
Pour un plus beau destin éleva ma jeunesse,

Ma mère, embrassez-moi... pressez-moi dans vos bras...
Je vous quitte, il le faut, ne me retenez pas.
De nos derniers tourmens épargnons-nous la vue,
Votre douleur m'accable, et ma douleur vous tue...

THÉATRE.

LES

VÊPRES SICILIENNES,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS;

REPRÉSENTÉE SUR LE SECOND THÉATRE FRANÇAIS,
LE 23 OCTOBRE 1819.

PERSONNAGES.

ROGER DE MONTFORT, gouverneur de la Sicile. . . .	MM.	ÉRIC-BERNARD.
JEAN DE PROCIDA, noble sicilien.		JOANNY.
LORÉDAN, fils de Procida.		VICTOR.
GASTON DE BEAUMONT, chevalier français.		LAFARGUE.
SALVIATI, confident de Procida.		THÉNARD.
PHILIPPE D'AQUILA. .		PAUL.
PALMERIO, BORELLA, LORICELLI, } CONJURÉS, personnnages muets.		
AMÉLIE DE SOUABE. .	Mmes	GUÉRIN.
ELFRIDE, confidente d'Amélie.		CLÉBERT.
CHEVALIERS.		
CONJURÉS.		

La scène se passe à Palerme dans le Palais de Procida.

LES

VÊPRES SICILIENNES,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

(*La rampe est à demi-levée.*)

PROCIDA, SALVIATI.

SALVIATI.

Que vois-je? Procida de retour sur nos bords!
De tous nos conjurés quels seront les transports!
Le règne des tyrans touche donc à son terme!

PROCIDA.

Que je t'embrasse, ami! Salut, murs de Palerme;
J'en jure par ce Dieu qui nous doit protéger,
Vous serez affranchis du joug de l'étranger!

SALVIATI.

Venez, quittons ces lieux.

PROCIDA.

Quelle terreur t'agite ?
Je suis dans mon palais.

SALVIATI.

Notre ennemi l'habite....

PROCIDA.

Eh quoi, Charles d'Anjou? le vainqueur de Mainfroi,
Le bourreau, l'assassin de notre dernier roi?
Charles dans mon palais ? lui, cet indigne frère
De ce pieux Louis que la France révère?.....

SALVIATI.

Non; et le jour neuf fois a fait place à la nuit
Depuis qu'aux bords voisins sa flotte l'a conduit.
On dit qu'il veut revoir, après dix-huit années,
Les murs de Bénévent, les plaines fortunées
Où le sort le fit roi, quand son dernier succès
Soumit Naple et Palerme au pouvoir des Français.
On dit plus, et, trompant l'ennui de l'esclavage,
Mille bruits différens expliquent ce voyage :
On dit que ses vaisseaux, du port napolitain,
Menacent les remparts fondés par Constantin;
Et que, pour enflammer ses phalanges guerrières,
Charles, au Vatican, fait bénir leurs bannières.

PROCIDA.

Eh! qui donc dois-je craindre?

SALVIATI.

Un jeune favori,

Près du trône des lis, dans les grandeurs nourri.

PROCIDA.

Quel est son nom?

SALVIATI.

Montfort! le ministre docile
Des ordres souverains transmis à la Sicile.
En partant pour la cour du pontife romain,
Le monarque a laissé le sceptre dans sa main...
(Le jour augmente par degrés.)
Fuyons, l'ombre s'efface, et l'aube va paraître.

PROCIDA.

Il n'est pas temps encor; qui peut me reconnaître?
Seul, avant mon départ, dans ces lieux renfermé,
Invisible aux tyrans de ce peuple opprimé,
J'ai su, sans irriter leurs fureurs inquiètes,
Ourdir les premiers fils de nos trames secrètes.
En vain, pour s'étayer du nom de mes aïeux,
Par l'éclat des emplois, Charles flattait mes yeux :
J'ai fui de nos vainqueurs le superbe visage;
La cour me croit errant de rivage en rivage :
Mon fils, par un billet instruit de mon retour,
Ici, pour me revoir, doit devancer le jour :
Je veux l'attendre.

SALVIATI.

Au moins, daignez me satisfaire.
Le ciel a-t-il béni votre exil volontaire?

PROCIDA.

Il m'inspirait. Le ciel a sans doute allumé

Ce feu pur et sacré dont je suis consumé.
Oui, c'est avec transport que j'aime la patrie;
Mais d'un amour jaloux j'ai toute la furie :
Je l'aime, et la veux libre; et, pour sa liberté,
En un jour, biens, amis, parens, j'ai tout quitté.
Long-temps j'ai parcouru nos déplorables villes,
Honteux et frémissant, j'ai vu nos champs fertiles,
Aux préteurs étrangers prodiguant leurs trésors,
Se couronner pour eux du fruit de nos efforts.
Quels tourmens j'ai soufferts pendant ces longs voyages!
Combien j'ai dévoré de mépris et d'outrages!
Pour qu'un chemin plus libre à mes pas fût ouvert,
J'ai porté le cilice, et de cendres couvert,
Tantôt durant les nuits, debout sous un portique,
Je réveillais l'ardeur d'un peuple fanatique;
Tantôt, d'un insensé, dans mes accès fougueux,
J'imitais l'œil hagard et le sourire affreux;
Et des ressentimens qui remplissent mon ame,
Dans la foule en secret je répandais la flamme.
Par ces déguisemens j'échappais aux soupçons :
Ma haine sans péril distilla ses poisons.
Si quelque citoyen se plaignait d'une injure,
D'un soin officieux j'irritais sa blessure :
Tu connais le pouvoir de nos transports jaloux,
J'allumais leur fureur dans le sein des époux;
Partout, dans tous les cœurs j'ai fait passer ma rage.
Mais c'est peu qu'indignés d'un honteux esclavage,
Des mécontens obscurs soient pour nous déclarés;
Et nous comptons des rois parmi nos conjurés.

SALVIATI.

Des rois !

PROCIDA.

Depuis deux ans j'ai quitté la Sicile :
Avant que la tempête éclatât dans cette île,
Du pontife de Rome il nous fallait l'appui,
Il craignait nos tyrans, je me présente à lui.
Il apprend mon dessein, l'adopte, l'autorise,
Près du roi d'Aragon m'offre son entremise :
« C'est le sang de Mainfroi qui doit régner sur vous;
» De sa fille, dit-il, je couronne l'époux. »
Au monarque espagnol je l'annonçai moi-même :
Le dangereux présent d'un nouveau diadème
Est un brillant appât pour un front couronné.
Don Pèdre d'Aragon, par l'espoir entraîné,
S'empresse d'obéir à cette voix divine,
Veut rassembler sa flotte et descendre à Messine.
Mais bientôt d'une guerre, utile à nos projets,
Ses trésors épuisés font languir les apprêts.
Je le quitte, et les mers, que je traverse encore,
Me portent de l'Espagne aux rives du Bosphore.
J'apprends que de nos rois le successeur altier
Des Césars d'Orient menace l'héritier.
Ce prince intimidé se trouble au bruit des armes.
Je parais, mes récits redoublent ses alarmes.
J'ai vu tous les vaisseaux, j'ai compté les guerriers :
J'élève jusqu'aux cieux ces nombreux chevaliers,
Nourris dans les combats, ardens, pleins de vaillance,
Que je hais en Sicile et que j'admire en France.

Il tremble, mon projet se montre à découvert;
De l'empire aussitôt le trésor m'est ouvert,
Et don Pèdre reçoit, par un secret message,
Un secours important dont je presse l'usage.
L'Empereur, généreux pour sauver ses états,
Assure aux conjurés l'appui de ses soldats :
Déjà de l'Aragon la flotte est préparée,
Le pontife est armé de la foudre sacrée :
Voilà, Salviati, le fruit de mes efforts.
Contre nos oppresseurs tout s'unit au dehors :
Ici, de nos amis, parle, que dois-je attendre?

SALVIATI.

Vous les verrez, seigneur, prêts à tout entreprendre.
Eberard de Fondi, Philippe d'Aquila,
Oddo, Loricelli, Mario, Borella,
Voulaient fixer sans vous la sanglante journée,
Promise à leur fureur trop long-temps enchaînée.
Des ordres de Montfort complaisans dangereux,
Admis dans ses conseils, plus souvent à ses jeux,
Nous savons, aux plaisirs appliquant son étude,
Tromper de ses esprits l'ardente inquiétude;
Nos coups seront plus sûrs. Dans ces jours solennels
Où les chrétiens en foule approchent des autels,
Le saint asile ouvert aux remords du coupable
Couvre nos entretiens d'une nuit favorable.
Nous levons à demi ce voile ténébreux;
Nous laissons pressentir des changemens heureux;
L'interprète du ciel au fond des consciences
Agite sourdement le levain des vengeances.

Dans l'ombre à nous servir le peuple est disposé.....
Nos conjurés d'un mot auraient tout embrasé,
Craignant que sa fureur par le temps refroidie
N'offrît plus d'aliment à ce vaste incendie.
Vous arrivez enfin.....

PROCIDA.

Mon fils est-il instruit?

SALVIATI.

Par quelques faits brillans ce Montfort l'a séduit.
Tous deux ils sont liés d'une amitié sincère,
Et pour lui nos desseins sont encore un mystère.

PROCIDA.

Mon fils serait l'ami.... ! Quel est donc ce Français?

SALVIATI.

Superbe, impétueux, toujours sûr du succès,
Il éblouit la cour par sa magnificence,
Pousse la loyauté jusques à l'imprudence;
Il pourrait immoler, sans frein dans ses désirs,
Sa vie à son devoir, son devoir aux plaisirs.
Son premier mouvement loin des bornes l'entraîne;
Aisément il s'irrite et pardonne sans peine;
Ne saurait se garder d'un poignard assassin,
Et croirait l'arrêter en présentant son sein.

PROCIDA.

Et voilà ces vertus que Lorédan estime !
Mon fils peut caresser la main qui nous opprime !
Mais il vient, laisse-nous; va dire à nos amis
Que l'espoir du succès leur est enfin permis.

SCÈNE II.

PROCIDA, LORÉDAN.

LORÉDAN.

Vous m'êtes donc rendu ! Je vous revois, mon père !
O bonheur !... Mais pourquoi ce front triste et sévère ?

PROCIDA.

Est-il vrai, Lorédan, qu'un maître impérieux
Commande dans ces murs tout pleins de vos aïeux ?

LORÉDAN.

De ce bruit offensant méprisez l'imposture,
Connaissez mieux Montfort, vous lui faites injure.
Sans honte en ce séjour j'ai pu le recevoir,
Les lois de l'amitié m'imposaient ce devoir.
Épris de l'art divin qui fleurit en Provence,
Poète, il a chanté les succès de la France;
Guerrier, près de Louis son courage naissant
Fit triompher les lis de l'orgueil du Croissant.
Il a sur votre sort partagé mes alarmes,
Il m'a fait chevalier, je suis son frère d'armes.

PROCIDA.

Vous !

LORÉDAN.

Nous devons ensemble affronter les hasards,
Suivre d'un pas égal les mêmes étendards :
Bientôt Paléologue, enfermé dans Byzance,

Verra sous nos efforts expirer sa puissance.
Aux bords de l'Hellespont, où nous allons courir,
De quels nobles lauriers nos fronts vont se couvrir !
Que d'exploits !...

PROCIDA.

De l'empire embrassant la querelle,
Le destin des combats peut vous être infidèle;
Alors de ces hauts faits qu'attendez-vous ?...

LORÉDAN.

L'honneur,
Si fidèle aux Français, même dans le malheur !

PROCIDA.

N'en attendez, mon fils, que regrets et que honte.
Quels que soient les dangers que votre ardeur affronte,
Les Français dans les camps vous seront préférés :
Songez-vous aux chagrins que vous vous préparez?
Croyez-vous que le roi, distinguant votre audace,
Daigne illustrer un sang qu'il accepte par grace?
Quand l'esclave imprudent pour ses maîtres combat,
Tout son sang prodigué se répand sans éclat.
Mais je veux qu'on vous laisse une part dans la gloire,
Que produit pour l'état cette noble victoire?
Que sont dans les succès les peuples conquérans?
Des sujets moins heureux sous des rois plus puissans.
Prévenu pour Montfort, vous me croyez à peine.
Votre cœur amolli se refuse à la haine;
Vous flattez nos tyrans; aux premiers feux du jour,
Un jeune ambitieux vous voit grossir sa cour;

Au sein des voluptés qui charment votre vie,
Jamais vous n'avez dit : Palerme est asservie;
Jamais ses cris plaintifs n'ont passé jusqu'à vous;
Au récit de ses maux vous restez sans courroux.
Est-ce là cette humeur inflexible et sauvage,
Qui fuyait de la cour le brillant esclavage;
Cet orgueil indocile au joug le plus léger,
Cet honneur ombrageux, si prompt à se venger ?
Ou la faveur des grands a changé vos maximes,
Ou de nos ennemis vous oubliez les crimes.
Oubliez-vous aussi ce prince infortuné,
Conradin, sans défense à l'échafaud traîné ?
Ne vous souvient-il plus du serment qui vous lie
A sa sœur orpheline, à la jeune Amélie,
Au pur sang de nos rois ?

LORÉDAN.

J'en atteste les cieux !
Le jour de ses clartés aura privé mes yeux,
La tombe s'ouvrira pour ma cendre glacée,
Avant qu'un tel serment sorte de ma pensée !
Jamais de plus de feux un amant dévoré
N'attendit un hymen plus saintement juré.
Cependant la princesse, aux pleurs abandonnée,
S'obstine à reculer cette heureuse journée.
Un pressentiment vague irrite mes ennuis.
Ces jeunes chevaliers par trop d'orgueil séduits,
Qui, d'une égale ardeur, poursuivant ses suffrages,
Apportent à ses pieds tant d'importuns hommages...
Leur présence me pèse... Apprenez qu'un d'entr'eux,

Le plus vaillant de tous et le plus généreux....
Ah! cet aveu fatal, que je ne puis vous taire,
Jette encor dans mes sens un trouble involontaire!...

PROCIDA.

Enfin ?

LORÉDAN.

Dans l'abandon de sa vive amitié,
Hier à son rival Montfort s'est confié.
S'il n'avait respecté les pleurs de la princesse,
Il aurait dès long-temps déclaré sa tendresse :
« Je sais qu'elle a pour vous le respect d'une sœur;
» Ouvrez-moi, m'a-t-il dit, un accès dans son cœur.
» Puisque la guerre enfin va m'entraîner loin d'elle,
» Il est temps qu'à ses yeux ma flamme se décèle.
» Je veux, je dois parler. » Interdit, confondu,
J'ai voulu m'en défendre et n'ai rien répondu;
Et peut-être Montfort a, dans son espérance,
En faveur de ses vœux expliqué mon silence.
Je crains....

PROCIDA.

Où vous égare un amour soupçonneux?
Pensez-vous qu'Amélie, au mépris de vos nœuds,
De son nom, de son rang....

LORÉDAN.

Ah! ce doute l'offense :
Ma tendresse l'accuse et vole à sa défense;
Mais sa douleur me blesse, et, quel qu'en soit l'objet,

Je suis jaloux des pleurs qu'il lui coûte en secret.
Je veux tout éclaircir; je veux la voir, l'entendre :
Elle-même en ces lieux près de nous doit se rendre.

PROCIDA.

Elle saurait !....

LORÉDAN.

Votre ordre a-t-il dû m'arrêter?
Parmi vos ennemis fallait-il la compter?
Quand il erra trois ans, privé de sa famille,
Un père à son retour craint d'embrasser sa fille !...

PROCIDA.

Qui! moi! je le craindrais ! Non, je te reverrai,
Des rois que j'ai perdus reste cher et sacré!
Aujourd'hui pour leur cause il se peut que je meure,
Mes bras te presseront avant ma dernière heure.
Respectez ses regrets, ils sont justes, mon fils!

LORÉDAN.

Qui peut les mériter?

PROCIDA.

Son frère et son pays.
Son frère est-il vengé?

LORÉDAN.

Dieu! que voulez-vous dire?

PROCIDA.

Las de courber mon front sous un injuste empire,
Si pour le renverser j'osais lever le bras,

Que feriez-vous alors? Vous ne répondez pas!....

LORÉDAN.

Expliquez-vous, seigneur.

PROCIDA.

Je me ferai comprendre.

LORÉDAN.

Parlez...

PROCIDA.

Quand vous serez plus digne de m'entendre.

LORÉDAN.

Achevez, hâtez-vous, profitez des momens....
J'aperçois la princesse, elle approche à pas lents,
Rêveuse et tout entière à sa mélancolie.

SCÈNE III.

PROCIDA, LORÉDAN, AMÉLIE.

PROCIDA.

Mes bras vous sont ouverts; venez, chère Amélie....

AMÉLIE.

Ah! seigneur! ah! mon père!

PROCIDA.

Où suis-je? ces accens
D'un transport douloureux font tressaillir mes sens....
Est-ce toi, Conradin, ou ta vivante image?

Oui, voilà son regard! c'est son touchant langage:
Cette grace éclatait sur ses traits imposans,
Quand je l'ai vu mourir à la fleur de ses ans.

AMÉLIE.

Hélas!

LORÉDAN.

Vous irritez les tourmens qu'elle endure.

PROCIDA.

C'est toi qui m'as forcé de rouvrir sa blessure.
Je le dois pour guérir ton esprit aveuglé
Des soupçons offensans dont l'amour l'a troublé.

AMÉLIE.

Il me soupçonne, ô Dieu!

PROCIDA.

Par un récit fidèle
Puissé-je raffermir ta haine qui chancèle!
Puisse une juste horreur te saisir comme moi,
Au nom du meurtrier que tu nommes ton roi!
Écoutez-moi tous deux. A son heure dernière,
Conradin m'adressa cette courte prière :
« Parmi des inhumains j'abandonne ma sœur ;
» Vivez, qu'à sa jeunesse il reste un défenseur ;
» Qu'elle soit votre fille, et qu'un jour l'hyménée
» Au sort de Lorédan joigne sa destinée. »
Je promis d'obéir ; mais j'enviai la mort
Du jeune Frédéric qui partagea son sort.
Il s'exilait, mon fils, d'un illustre héritage,

Pour combattre à seize ans sous un roi de son âge ;
L'échafaud l'attendait, il y monte, et soudain
Je vois rouler sa tête aux pieds de Conradin.
Votre frère.... Ah ! combien sa douleur fut touchante !
Pressant de son ami la dépouille sanglante,
Il lui parlait encor, l'arrosait de ses pleurs :
Tu n'es plus, criait-il, c'est pour moi que tu meurs !
Nos vainqueurs attendris l'admiraient en silence ;
Mais Charles d'un coup d'œil enchaîna leur clémence.
Cet enfant qui pleurait redevint un héros,
Et son dernier regard fit pâlir les bourreaux.

AMÉLIE.

Ta sœur n'était pas là pour recueillir ta cendre !

LORÉDAN.

Pourquoi trop jeune encor n'ai-je pu te défendre ?

PROCIDA.

Dès que l'âge éclaira votre faible raison,
Je reçus vos sermens sur sa tombe, en son nom ;
Et je crus voir son ombre, un moment consolée,
Pour unir mes enfans sortir du mausolée.
L'avez-vous oublié ?

AMÉLIE.

Comment puis-je jamais
Oublier mes sermens, seigneur, et vos bienfaits ?

PROCIDA.

Oui : de soins paternels j'entourai votre enfance.
Ma sœur les partageait ; sans doute en mon absence

Son amour attentif ne se ralentit pas,
Malgré le poids des ans qui retiennent ses pas.
Si vous fûtes toujours digne de ma tendresse,
Renouvelez ici cette sainte promesse.

AMÉLIE.

Quel langage, seigneur? doutez-vous de ma foi?

LORÉDAN.

Pardonnez, Amélie, à mon injuste effroi,
Aux transports insensés dont mon ame est saisie :
Qui peut avec excès aimer sans jalousie!

PROCIDA.

Rendez, rendez la paix à ce cœur égaré;
Si j'ordonne un hymen trop long-temps différé,
Jurez de l'accomplir sans regret, sans murmure.
Hé bien?

LORÉDAN.

Hésitez-vous?

AMÉLIE, *à Procida.*

Seigneur, je vous le jure.

LORÉDAN.

O vous que j'offensais, je jure à vos genoux
De vivre, et, s'il le faut, de m'immoler pour vous.

PROCIDA.

Ma fille, mes enfans, que ce jour m'est prospère!
Réunis sur mon sein, embrassez votre père.
Et toi! du haut des cieux descendant parmi nous,

Héros infortuné, bénis ces deux époux.
Consacre leur hymen et fais qu'il s'accomplisse ;
Viens, qu'un pieux courroux à ta voix les remplisse :
Viens réveiller en eux l'horreur de l'étranger,
L'amour de leur pays, la soif de le venger.
Triste et dernier débris d'une race abattue,
Amélie, écartez la douleur qui vous tue :
Souvent dans sa grandeur quand le coupable en paix
Semble de crime en crime affermi pour jamais,
Le bras de l'Éternel à le punir s'apprête,
Et se lève sur lui pour foudroyer sa tête....
Adieu....

AMÉLIE.

Qui vous contraint, seigneur, à nous quitter?

PROCIDA.

Un soin impérieux dont je veux m'acquitter.

LORÉDAN.

Quoi ! déjà, quoi, mon père, après trois ans d'absence!

PROCIDA.

De nos maîtres, mon fils, je dois fuir la présence.
Demeurez tous les deux, cachez-leur mon retour.
(*A Lorédan.*)
Adieu, nous nous verrons avant la fin du jour.

SCÈNE IV.

AMÉLIE, LORÉDAN.

LORÉDAN.

Oubliez mon offense, et partagez ma joie...
Quel nuage soudain sur vos traits se déploie !

AMÉLIE.

Dans les austérités d'un asile pieux,
Morte à de faux plaisirs, cachée à tous les yeux,
Que ne puis-je, le front courbé dans la poussière,
Finir mes tristes jours consumés en prière ?

LORÉDAN.

Dieu ! quel vœu formez-vous ? et qui peut mériter
Des pleurs que de mon sang je voudrais racheter ?

AMÉLIE.

Hélas ! vous savez trop si j'ai droit d'en répandre.

LORÉDAN.

J'explique leur langage et crains de vous comprendre.
Oui, malgré nos liens, vos devoirs, vos sermens,
Je doute encor... Plaignez l'horreur de mes tourmens.
Oui, quand de nos guerriers l'essaim vous environne,
A de noires terreurs mon esprit s'abandonne ;
Sans cesse je vous suis, d'un regard curieux,
Au sein de nos tournois, dans ces murs, en tous lieux.
Aux degrés de l'autel arrosés par vos larmes,
Je porte près de vous mes brûlantes alarmes.

Je m'indigne en voyant ce tribunal de Dieu,
Où le pardon du crime est le prix d'un aveu,
Qu'un mortel, quel que soit son sacré caractère,
Reste de vos chagrins le seul dépositaire;
Et qu'à votre frayeur il ait droit d'arracher
Un secret qu'à l'amour votre cœur peut cacher.
Montfort même est l'objet de ce triste délire :
C'est à vous qu'il consacre et son glaive et sa lyre;
S'il vous chante, ses vers ont un charme plus doux;
Qu'il combatte à vos yeux, et tout cède à ses coups.
Je n'en saurais douter, je sais qu'il vous adore;
Je le sais... Est-il vrai? l'ignorez-vous encore?
En proie à la fureur de mes soupçons jaloux,
Je tremblais que Montfort... Madame, qu'avez-vous?

AMÉLIE.

Moi, seigneur!

LORÉDAN.

A ce nom vous changez de visage!

AMÉLIE.

Ah! c'est trop m'abaisser à souffrir un outrage;
J'ai honte du reproche où vous vous emportez,
Je dois me l'épargner, et je veux...

LORÉDAN.

Arrêtez....
Qu'aujourd'hui, qu'à l'instant, si mon malheur vous touche,
L'arrêt de mon rival sorte de votre bouche!
Il le faut; c'est de vous qu'il doit le recevoir,
Vous seule vous pouvez lui ravir tout espoir.

Blessez, pour le guérir, sa fierté trop sensible :
Un amour dédaigné cesse d'être invincible.
Madame, dites-lui qu'il prétendrait en vain
S'armer contre mes droits du pouvoir souverain,
M'arracher votre main à la mienne enchaînée ;
Nommez-lui votre époux, hâtez notre hyménée.

AMÉLIE.

Qu'ordonnez-vous, grand Dieu? Moi lui dire... Ah! seigneur!
Qu'attendez-vous de moi?

LORÉDAN.

Mon repos, mon bonheur.
Vous détournez les yeux, vous gardez le silence...
Et vous voyez Montfort avec indifférence?
Je n'examine plus pourquoi vous hésitez,
Je n'exige plus rien; je vous laisse... Écoutez :
Vous savez quel empire il a pris sur mon ame;
A l'ardente amitié qui tous deux nous enflamme
Je puis tout immoler sans regret, sans effort,
Tout, hors ce bien suprême où j'attache mon sort.
Je le chéris lui seul après vous et mon père ;
C'est l'ami de mon choix, c'est mon hôte et mon frère,
Mais si dans mon ami je dois craindre un rival,
Tremblez qu'à l'un de nous ce jour ne soit fatal.

SCÈNE V.

AMÉLIE.

De son injuste empire il m'accable d'avance;
Il commande en tyran, il m'accuse, il m'offense.
Oh! que de notre hymen le joug sera pesant!
Dans les soins de Montfort quel respect séduisant!
De ta mort, Conradin, il ne fut pas complice...
Qu'ai-je dit? Ne crains pas que ton sang s'avilisse;
La colère des cieux consumera ta sœur,
Plutôt qu'un tel secret s'échappe de son cœur.
Au pied de tes autels, ô mon souverain maître!
Rends la force à ce cœur honteux de se connaître.
J'y cours : que la vertu m'élève à cet effort
De remplir mes sermens, de détromper Montfort!
Le faible doit trouver dans ta bonté suprême
L'appui que sa raison cherche en vain dans soi-même.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

MONTFORT, GASTON, FONDI, SALVIATI, D'AQUILA, CHEVALIERS FRANÇAIS, CONJURÉS.

MONTFORT.

Ne blâmez pas, Gaston, de si nobles loisirs;
Jamais un ciel plus pur n'éclaira nos plaisirs.
Que j'admirais ces bords! à mon ame attendrie
Combien ils rappelaient une terre chérie!
L'éclat et la beauté de ce climat heureux,
Ces forêts d'orangers, ces monumens pompeux,
Et de ce vaste port la vivante opulence,
Tout retrace à mes yeux les champs de la Provence.
(*Aux chevaliers de sa suite.*)
Sully, Soissons, Laval, mes amis, mes rivaux,
Demain, je vous appelle à des combats nouveaux,
Byzance nous promet de plus sanglantes fêtes :
Bientôt les jeux guerriers feront place aux conquêtes.
Vous, Fondi, d'Aquila, que des plaisirs si doux
Soient le lien heureux qui nous enchaîne tous!
Les splendeurs de la cour et sa bruyante ivresse
Signalent de vos soins l'ingénieuse adresse;

Vous verrez votre roi demain avec le jour :
Que la pompe des jeux célèbre son retour !
(*Montfort fait un signe ; ils sortent tous, excepté Gaston.*)

SCÈNE II.

MONTFORT, GASTON.

GASTON.

En vain à mes conseils vous voulez vous soustraire ;
Pour les périls, seigneur, ce mépris téméraire
Vous livre sans défense au fer d'un assassin.
Palerme peut cacher un sinistre dessein ;
Sans gardes vous sortez, et jamais vos cohortes
Sur le seuil du palais n'en protégent les portes !
Ce peuple est dangereux, redoutez ses fureurs.

MONTFORT.

Quoi, toujours des soupçons et de vaines terreurs !

GASTON.

Montfort, d'un vieux guerrier pardonnez la franchise ;
L'intérêt de l'état peut-être l'autorise.....
Pour marcher sans escorte, on doit se faire aimer.

MONTFORT.

Eh bien, suis-je un tyran ? m'oserait-on blâmer ?
Où tendent ces discours ?

GASTON.

Votre longue indulgence

A de nos chevaliers enhardi la licence.
Sous l'abri d'un grand nom sûr de l'impunité,
A d'horribles excès leur orgueil s'est porté.
C'est trop fermer l'oreille aux plaintes des victimes.
On blâme la faveur dont vous couvrez leurs crimes.

MONTFORT.

Des crimes! sous quel jour montrez-vous des erreurs?
Ne pardonnez-vous rien à de jeunes vainqueurs?
Tant de gloire à mes yeux rend l'orgueil excusable;
Je vois trop de héros pour chercher un coupable.

GASTON.

Des exemples pieux, des leçons de Louis,
Les souvenirs pour vous sont-ils évanouis?
Ou, parmi ses vertus, votre ame ardente et fière
Ne sut-elle admirer que la valeur guerrière?
Ah! si vous l'avez vu de ses royales mains
Forcer devant Tunis les rangs des Africains;
Combien plus redoutable à sa jeune noblesse,
De ses sujets contre elle il soutint la faiblesse!
Les plaintes des hameaux s'élevaient jusqu'à lui.
Pour écouter les pleurs du pauvre sans appui,
D'un chêne encor fameux l'ombrage tutélaire
Semblait à sa justice un digne sanctuaire;
Et l'amour de son peuple, heureux de l'entourer,
Le plus sublime encens qu'un roi pût respirer.
Tels étaient ses plaisirs; cependant la naissance
D'un droit presque divin consacrait sa puissance;
Et nous, que la fortune a seule couronnés,

Sur un trône conquis, d'écueils environnés,
Nous croyons la justice une vertu vulgaire;
Il nous semble plus grand, surtout plus téméraire,
Quand un empire entier cherche en nous son recours,
De braver ses douleurs que d'en tarir le cours.

MONTFORT.

Gaston!

GASTON.

Tous ces rivaux dont l'imprudente ivresse,
En partageant vos goûts, les flatte et les caresse,
Aux frivoles amours sans frein abandonnés,
Essayant sur le luth des chants efféminés....

MONTFORT.

Un tel délassement nuit-il à leur courage?
Je plains l'austérité d'une vertu sauvage,
Sans pitié pour les arts, ornemens de la paix,
Et dont l'éclat tranquille ennoblit ses bienfaits.
Ne peut-on aux exploits qui donnent la victoire
Unir le soin plus doux d'en célébrer la gloire?
Cet espoir les excite et plaît à leur fierté,
Il enflamme la mienne; oui, la postérité
Dira que les enfans des bords de la Durance
Ont offert les premiers cette heureuse alliance,
Et saura respecter aux mains de ces guerriers
Un luth que leur vaillance a couvert de lauriers.

GASTON.

Pendant ces jeux trompeurs qu'un vain délire anime,
La Sicile murmure et sent trop qu'on l'opprime.

Des pontifes divins le pouvoir respecté
Plie en se débattant sous notre autorité.
Prompte à nous censurer, leur adroite éloquence
Ressaisit par degrés sa première influence.
D'un fanatisme ardent le peuple est possédé.
Par les grands soutenu, par leurs conseils guidé,
Il s'essaie à braver un sceptre qui lui pèse.
Il s'agite sans but, il s'irrite, il s'apaise :
Cet esprit inquiet, ces vagues mouvemens
Sont les avant-coureurs de grands événemens :
Du nom de Procida souvent il nous menace ;
De ce fier citoyen je redoute l'audace.
Ne peut-il nous tromper par un retour prochain ?
On dit qu'il a juré de venger Conradin ;
On dit.....

MONTFORT.

Dans tous les temps la rumeur populaire
Excita mes mépris bien plus que ma colère.
Irai-je, recueillant ces discours mensongers,
Quand tout semble tranquille inventer des dangers ?
Suivre de mers en mers un sujet qui s'exile,
Pour exhaler sans crainte une haine inutile ?
Lui, qu'il ébranle un joug par le temps affermi !
Vain projet ! Lorédan n'est-il pas mon ami ?
J'aime à me reposer sur sa reconnaissance.
Je le plains, si jamais, trompant ma confiance,
Il tente..... A ce penser puis-je encor m'arrêter ?
Un faux bruit répandu doit peu m'inquiéter ;
Et si nous concevons de plus justes alarmes

Nous sommes tous Français et nous avons des armes !

GASTON.

Eh ! que sert la valeur contre la trahison ?
Comment se garantir du poignard, du poison,
Des complots meurtriers tramés dans le silence ?
Plus docile aux avis de mon expérience.....

MONTFORT, *apercevant la princesse.*

Il suffit, cher Gaston ; de ces grands intérêts,
Par un devoir pressant mes esprits sont distraits.
Sommes-nous descendus à ce point de détresse,
Qu'il faille pour l'état craindre et veiller sans cesse ?
Plus tard libre de soins, demain, dans quelques jours,
Nous pourrons à loisir poursuivre ce discours.

SCÈNE III.

MONTFORT, AMÉLIE, ELFRIDE.

AMÉLIE.

Retournons sur nos pas.... A peine je respire,
Elfride... il n'est plus temps ! ciel ! que vais-je lui dire ?

MONTFORT.

Combien je dois bénir le bonheur qui me suit !
Ah ! madame, vers moi quel dessein vous conduit ?
Mais pourquoi me flatter d'une fausse espérance ?
Sans doute au hasard seul je dois votre présence,
Et c'est trop présumer de croire que vos yeux,
Qui m'évitent partout, me cherchent dans ces lieux.

Que vois-je ? la pâleur couvre votre visage.
Vous pleurez, vous tremblez.....

AMÉLIE.

Soutenez mon courage,
Dieu, soyez mon appui !

MONTFORT.

Vous tremblez près de moi !
Suis-je assez malheureux pour causer votre effroi ?

AMÉLIE.

Je venais.... Lorédan....

MONTFORT.

Il a parlé, madame ?
Aurait-il dévoilé le secret de ma flamme ?
Ah ! que dois-je augurer du trouble où je vous vois ?
Oui, je brûle pour vous et suis fier de mon choix.
Animé d'un espoir peut-être téméraire,
Je veux vous mériter, et j'aspire à vous plaire ;
Remettez-moi le soin de finir vos malheurs,
J'irai dans les combats vaincre sous vos couleurs.
Dans l'Orient troublé plus d'un prince infidèle
Au bruit de nos apprêts s'épouvante et chancèle ;
Leur trône est l'héritage ouvert à nos exploits :
La victoire en courant renouvelle les rois.
Souverain à mon tour, du fruit de ma conquête
Puissé-je de mes mains couronner votre tête,
En m'unissant à vous par un nœud solennel !

AMÉLIE.

Nous unis..... nous ! le sort qui me fut si cruel

Permettrait.... Mais, seigneur, la pitié vous égare....
Un invincible obstacle à jamais nous sépare :
L'ombre de Conradin, sanglant, percé de coups,
Terrible, vous repousse et se place entre nous.

MONTFORT.

Ah ! ne m'opposez pas cette injuste barrière ;
Jeune encor, de la croix je suivais la bannière,
Quand Charles par ce meurtre a souillé ses lauriers.

AMÉLIE.

Vous partagez l'empire avec les meurtriers !

MONTFORT.

Des pontifes sacrés poussent trop loin l'audace ;
De leurs conseils jaloux je reconnais la trace ;
Des ténèbres du cloître ils dirigent vos pas ;
Qu'ils tremblent !...

AMÉLIE.

Arrêtez et ne blasphémez pas !
Celui dont vous bravez la majesté céleste,
Refuse ses autels à cet hymen funeste.
Mon père me transmet sa sainte volonté ;
J'entends, j'entends la voix de Conrad irrité ;
Il maudit les bourreaux de sa triste famille,
Et désigne un époux plus digne de sa fille.

MONTFORT.

Un plus digne !... et quel est ce rival odieux ?

AMÉLIE.

Lorédan doit s'unir au sang de mes aïeux.

MONTFORT.

Lorédan ! se peut-il ?

AMÉLIE.

D'où naît votre surprise ?
Avant qu'il vous connût ma main lui fut promise.

MONTFORT.

A Lorédan ? qu'entends-je ?

AMÉLIE.

Il a reçu ma foi....

MONTFORT.

Vous l'aimez, vous !

AMÉLIE.

Seigneur....

MONTFORT.

Il l'emporte sur moi !
Vous l'aimez !.... il semblait insensible à vos charmes.
Lorédan, mon ami, lui, mon compagnon d'armes,
Mon frère !.... pour me perdre il m'avait obéi....
Il était mon rival.... l'ingrat.... je suis trahi !....

AMÉLIE.

Seigneur, à quel penser votre esprit s'abandonne ?
Quoi ! vous le soupçonnez !...

MONTFORT.

O Dieu ! je le soupçonne !
Sa trahison éclate à mes yeux indignés ;
Je la vois, j'en gémis.... c'est lui que vous plaignez.

Je ne puis soupçonner le traître qui m'outrage!...
Vous l'aimez! le mépris sera donc mon partage;
Le mépris.... ô fureur! ô cœur trop confiant!

AMÉLIE.

Croyez....

MONTFORT.

Vous le perdez en le justifiant,
Madame.

AMÉLIE.

Je frémis, je crains par ma présence
D'irriter contre lui votre injuste vengeance.
Ciel! il vient....

MONTFORT.

Mon courroux sera donc satisfait!

AMÉLIE, *à Lorédan.*

Qu'avez-vous exigé, cruel! et qu'ai-je fait?

SCÈNE IV.

MONTFORT, LORÉDAN.

LORÉDAN.

La princesse vous quitte et s'enfuit éperdue;
Qu'avez-vous? quel transport vous saisit à ma vue?

MONTFORT.

Se jouer à ce point de ma crédulité!

(*A Lorédan.*)

Jamais ressentiment ne fut mieux mérité.
Pouvez-vous feindre encor d'ignorer mon injure ?

LORÉDAN.

Qui vous a fait outrage?...

MONTFORT.

Un perfide, un parjure,
Un infidèle ami, que j'avais mal jugé ;
Qui déchire la main dont il fut protégé,
Qui sous de faux dehors à mes yeux se déguise,
Abuse des secrets surpris à ma franchise,
Qui me perce le sein des plus sensibles coups,
Qui me trahit, me tue ; et cet ami, c'est vous !

LORÉDAN.

Moi !

MONTFORT.

Vous, ingrat, oui, vous; votre audace est extrême:
Vous attaquer à moi ! me ravir ce que j'aime !

LORÉDAN.

Je devrais mépriser cette aveugle fureur ;
Mais je veux bien descendre à vous tirer d'erreur.
Que me reprochez-vous ? un amour légitime,
Que je pouvais nourrir, et vous cacher sans crime.
Avant de déclarer vos projets et vos feux,
Aviez-vous mis, seigneur, un prix à ces aveux ?
Les ai-je provoqués par quelque lâche adresse ?
Cet ami, dont Montfort méconnaît la tendresse,

Profondément blessé, ne se plaint qu'à regret;
Mais vous trahissait-il en gardant son secret?

MONTFORT.

Vous l'osez demander, quand votre tyrannie
N'use de son pouvoir sur la faible Amélie,
Que pour tromper mes vœux, que pour forcer son choix!

LORÉDAN.

En loyal chevalier j'ai réclamé mes droits.

MONTFORT.

Vos droits! et d'où vous vient cette arrogance insigne,
De disputer un cœur dont je me suis cru digne?

LORÉDAN.

D'un discours si hautain justement irrité,
Je vous en dois le prix, seigneur, la vérité.
Ces courtisans nombreux que la France a vus naître,
Encensent dans vos mains le sceptre de leur maître:
Hélas! je me crus libre en l'adorant comme eux....
Mais mon malheur m'apprend qu'il est des malheureux.
Mes yeux s'ouvrent enfin sur le sort de mes frères;
Croyez-moi, redoutez l'excès de leurs misères.
Ne forcez point ce peuple à sortir du devoir,
Et par pitié pour vous craignez son désespoir.

MONTFORT.

Insensés! eh! que peut votre rage inutile?
Cinq chevaliers français ont conquis la Sicile!

LORÉDAN.

Leur vertu les fit rois bien plus que leurs succès:

Ils étaient généreux, humains, vraiment français.
Ces valeureux enfans de l'antique Neustrie
D'une race infidèle ont purgé ma patrie;
Mais vous, quels sont vos droits, vos titres? Nos revers!
Mais vous, qu'avez-vous fait, que nous donner des fers?
Allez, votre amitié ne veut que des esclaves;
Ses dons sont flétrissans, ses nœuds sont des entraves;
Je les brise, et bénis un effort de fierté,
Qui me rend mon estime avec ma liberté.

MONTFORT.

Soyons donc ennemis! oui, je vous abandonne.
Dépouillé de l'éclat que ma faveur vous donne,
Retombez dans la foule où vous étiez plongé;
Je ne vous parle plus qu'en vainqueur outragé,
Qu'en maître tout-puissant, qui veut qu'on obéisse.
Désormais vous pourrez m'accuser d'injustice,
De vos chagrins amers me proclamer l'auteur :
Je deviendrai pour vous tyran, persécuteur.
Perdez, perdez l'espoir d'obtenir Amélie :
Qu'à me céder sa main votre orgueil s'humilie.
Qu'un exil mérité vous dérobe à ses yeux;
Fuyez, je vous bannis, et voilà mes adieux.

SCÈNE V.

LORÉDAN.

L'ai-je bien entendu? C'est à moi qu'il s'adresse!
C'est à moi qu'il défend de revoir la princesse!

Me bannir.... quel abus d'un pouvoir détesté....
Je cède à la fureur dont je suis transporté.
Ciel ! est-il rien d'égal aux affronts que j'endure ?

SCÈNE VI.

LORÉDAN, PROCIDA.

PROCIDA.

L'instant est favorable, il se plaint d'une injure.
Mon fils, pourquoi ce trouble?

LORÉDAN.

Ah! mon père est-ce vous?
Que je suis indigné ! vengez-moi, vengeons-nous.

PROCIDA.

Eh de qui?

LORÉDAN.

De Montfort.

PROCIDA.

De votre ami !

LORÉDAN.

D'un maître,
Qui ne méritait pas, qui doit cesser de l'être.

PROCIDA.

Ce vainqueur généreux !....

LORÉDAN.

Dites ce ravisseur.
Du dernier de nos rois me disputer la sœur !
Montfort, un étranger!

PROCIDA.

Quel excès d'arrogance !

LORÉDAN.

Il prétend m'écraser du poids de sa puissance :
Le superbe! c'est peu de m'avoir menacé....

PROCIDA.

Qu'a-t-il fait ?

LORÉDAN.

De ces murs, mon père, il m'a chassé.
Il faut que par sa mort....

PROCIDA.

Parlons plus bas; je t'aime....
Je suis de tes affronts blessé comme toi-même.
Te chasser du palais fondé par tes aïeux!

LORÉDAN.

Et j'ai pu contenir mes transports furieux!

PROCIDA.

O despotisme horrible!

LORÉDAN.

O joug insupportable!

PROCIDA.

Il te traite en esclave.....

LORÉDAN.

Il me traite en coupable :
Ma honte et mon malheur sont au comble....

PROCIDA.

Mon fils,
Voilà, depuis seize ans, le sort de ton pays ;
D'étrangers, de bannis, une horde insolente,
Nous tient, depuis seize ans, sous sa verge sanglante.
* Quels affronts ou quels maux nous ont-ils épargnés ?
* Où fuir, où reposer nos regards indignés ?
* Est-il une cité sur ce triste rivage,
* Que ne désolent pas le meurtre et le pillage ?
La Sicile a perdu ses plus fermes soutiens.
Chaque jour les honneurs, les dignités, les biens,
S'en vont, tout dégouttans du sang de l'innocence,
Décorer l'injustice, enrichir la licence.
* Contre ces forcenés les lois sont sans vigueur ;
* Le commerce inactif expire de langueur.
* Tout un peuple, au travail attaché par la crainte,
* Ranime en gémissant son industrie éteinte ;
* Il s'épuise à payer leurs plaisirs onéreux ;
* Rien ne les satisfait, rien n'est sacré pour eux.
* Que ne profanent pas leurs mains insatiables ?
* Des temples dépouillés les trésors vénérables,
* Abandonnés en proie à leur cupidité,
* Sont bientôt dévorés par un luxe effronté.
* Saint respect des autels, vertus, talens, génie,

* *Les étoiles indiquent les vers supprimés à la représentation.*

* Tout meurt dans la contrainte et dans l'ignominie!
O Palerme! ô douleur! déplorable cité,
Où sont tes jours de gloire et de prospérité?
Le deuil couvre ton front flétri par l'esclavage;
Je ne reconnais plus tes mœurs ni ton langage;
Les supplices, le rapt et les bannissemens,
Ouvrent par cent chemins la tombe où tu descends;
Et quand tu vas périr, quand ton heure est prochaine,
Quand je te vois tomber, expirant sous ta chaîne,
Nos meilleurs citoyens ignorent tes malheurs,
Et mon fils est l'ami de tes persécuteurs!

LORÉDAN.

Votre fils veut combattre et s'immoler pour elle.
Déclarons aux tyrans une guerre éternelle.

PROCIDA.

Silence!..... Tes projets sont nobles, ils sont grands:
Faisons jusqu'au tombeau la guerre à nos tyrans;
Ne la déclarons pas.

LORÉDAN.

Je n'ose vous comprendre.

PROCIDA.

Bientôt nos oppresseurs du trône vont descendre.

LORÉDAN.

Hâtons-nous, loin de moi ces détours superflus:
Que chassés de Palerme....

PROCIDA.

Ils n'en sortiront plus.

Femmes, enfans, vieillards, tous ceux que l'alliance,
L'amitié, l'intérêt asservit à la France,
Confondus avec eux, frappés des mêmes coups,
Suivront dans le cercueil leurs ombres en courroux.

LORÉDAN.

Dois-je vous croire? ô ciel! quel horrible mystère!
Vous conspirez leur perte! ô forfait! vous, mon père?

PROCIDA.

Tu frémis... homme faible! eh! vaut-il mieux pour nous
Dans des fers éternels vieillir à leurs genoux?
Vaut-il mieux en rampant déshonorer sa vie
Que de la prodiguer pour sauver la patrie,
Pour briser l'instrument de sa captivité,
Lui rendre le bonheur, ses lois, sa dignité,
La venger?

LORÉDAN.

Tout mon cœur s'émeut à ce langage!
Mais les assassiner sans pitié, sans courage!

PROCIDA.

De la pitié pour eux? quoi, pour ces inhumains?
Fatigués de nos cris, nous ont-ils jamais plaints?
D'un pouvoir usurpé leur insolence abuse.
La force est dans leurs mains, triomphons par la ruse.
Ce combat comme à nous peut leur être fatal;
Égaux sont les périls, le courage est égal.
Qu'un simple citoyen, sans appui que lui-même,
Dispute à des vainqueurs l'autorité suprême;

Trompant les ennemis dont il marche entouré,
De chaque malheureux qu'il fasse un conjuré ;
Quand sa perte dépend d'un seul mot, d'un seul geste,
Ferme dans ses desseins, foulant aux pieds le reste,
Qu'il offre aux coups du sort un cœur exempt d'effroi ;
Est-ce un lâche à tes yeux ? prononce, et juge-moi.
Dis-moi si le guerrier, que le glaive moissonne,
Mérite mieux l'honneur dont sa mort le couronne ?
Il s'immole à ses rois, j'expire pour le mien.
Ah ! que mon sacrifice est plus grand que le sien.
La gloire prête un charme aux horreurs qu'il affronte ;
Et peut-être demain je meurs chargé de honte,
Traîné sur l'échafaud, lentement déchiré ;
Et tout ce peuple ingrat pour qui je périrai,
S'enivrant du plaisir de compter mes blessures,
Viendra, la joie au front, sourire à mes tortures.

LORÉDAN.

Ah ! le même tombeau nous recevra tous deux.
Notre sang confondu....

PROCIDA.

Que dis-tu, malheureux ?
A ton cœur généreux j'ai trop parlé peut-être.
Où m'emporte un courroux dont je ne suis plus maître ?
Pourquoi t'exposerais-je aux dangers que je cours ?
Ne me condamne pas à trembler pour tes jours ;
Garde-toi d'embrasser, dans l'ardeur de ton zèle,
Le dangereux projet que ma voix te révèle ;
Qu'il meure dans ton sein, j'en demande ta foi ;

Voilà l'unique effort que j'exige de toi.
Tu dois tout ignorer, tu n'es pas mon complice;
Tu vivras; que le sort me soit ou non propice,
Tu vivras; pour moi seul, à mes derniers momens,
J'ai droit de réclamer l'opprobre et les tourmens;
Seul, au fer des bourreaux j'irai porter ma tête...

LORÉDAN.

Il n'est plus ni pitié, ni respect qui m'arrête;
Vos timides conseils ne me retiendront pas.
Faut-il frapper? parlez, et dirigez mon bras.

PROCIDA.

Non, tu ne démens pas les héros de ta race.
Viens, mon fils, viens, mon sang, que ton père t'embrasse;
Espoir de mes vieux jours, viens recueillir des pleurs,
Que n'ont pu m'arracher dix-huit ans de malheurs...
N'hésite plus... suis-moi...

LORÉDAN.

Sans revoir la princesse,
Sans l'instruire....

PROCIDA.

Suis-moi, te dis-je, le temps presse.

LORÉDAN.

Loin des murs du palais, si l'effroi la conduit,
Errante, sans secours, dans l'ombre de la nuit...
Si quelque meurtrier...

PROCIDA.

Nous veillerons sur elle;

Viens, les instans sont chers, et l'honneur nous appelle.

LORÉDAN.

Eh bien! c'en est donc fait! le sort en est jeté,
Partons... Adieu, séjour par le crime habité!
Et vous, de mes aïeux vénérables images,
J'en fais serment par vous, témoins de mes outrages:
Du dernier des tyrans ces murs seront purgés,
Et nous n'y rentrerons que vainqueurs et vengés.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

AMÉLIE, ELFRIDE.

ELFRIDE.

Vous sortez du lieu saint, abattue et tremblante.
Quel sinistre penser vous glace d'épouvante?
Vous frissonnez; vos yeux, fixés sur cet écrit,
Trahissent le désordre où flotte votre esprit.
Ah! pour vous quel malheur faut-il que je redoute?

AMÉLIE.

Un autre est menacé; tu vas frémir, écoute:
Le prêtre accomplissait les mystères divins;
Du temple un peuple immense assiégeait les chemins,
J'arrive; prosternée au pied du sanctuaire,
J'implorais du Très-Haut la bonté tutélaire;
Je priais; par degrés d'affreux pressentimens
D'une terreur croissante ont pénétré mes sens.
Distraite, malgré moi, soit pitié, soit faiblesse,
L'image de Montfort me poursuivait sans cesse.
Je le voyais trahi, fuyant, abandonné,
Par l'ange de la mort dans sa fleur moissonné.
J'ai vu, j'en tremble encor, la céleste vengeance

Sur les marbres sanglans écrire sa sentence.
Peut-être à cet aspect j'avais pâli d'effroi;
Un pontife du ciel s'est incliné vers moi :
« Bannissez, m'a-t-il dit, cette douleur profonde.
» J'en ai l'espoir, ce jour, où le sauveur du monde
» S'éleva triomphant des ombres du tombeau,
» Ce jour doit éclairer un miracle nouveau.
» Il doit nous sauver tous. » J'écoutais en silence.
Lorédan près de nous dans la foule s'avance.
« Lisez ce qu'un ami vous révèle en secret ;
» Il y va de vos jours ! » Il dit, et disparaît.
Juge de quelle horreur j'ai senti les atteintes,
Quand ce fatal billet a confirmé mes craintes.

« Renfermée au palais, loin des sacrés parvis,
» Attendez le lever de la prochaine aurore.
» Vos amis, quoiqu'absens, vous protégent encore,
» Et l'un d'eux vous transmet cet important avis.
» Il doit une victime au sang de votre frère :
» L'heure approche où dans l'ombre un châtiment soudain
» Vengera sur Montfort, et la Sicile entière,
» Et le meurtre de Conradin. »

ELFRIDE.

Eh! qu'importe pour vous qu'un ennemi périsse?
Pourquoi dans son trépas vous chercher un supplice?
Quel changement! Jadis vos soupirs et vos pleurs
Ne demandaient au ciel que du sang, des vengeurs.

AMÉLIE.

Il m'a trop écoutée; alors j'étais barbare...

Dans quels vœux indiscrets la fureur nous égare !

ELFRIDE.

Quoi ! déjà pour Montfort votre cœur désarmé...

AMÉLIE.

Peut-être au repentir le sien n'est pas fermé !
Que de nobles vertus il reçut en partage !
L'ardente ambition seule en corrompt l'usage.
Ah ! de ces dons heureux les mains qui l'ont orné
A des tourmens sans fin ne l'ont pas condamné.
Non, je ne le puis croire, et ma raison tremblante
Devant ce châtiment recule d'épouvante.
Que n'ai-je interrogé les ministres de Dieu ?
Comment doit-il périr ? à quelle heure? en quel lieu?
Quels sont les assassins ? hélas ! que dois-je faire ?
A ce trépas certain ne puis-je le soustraire ?

ELFRIDE.

Le sauver, vous, Montfort !... Qu'osez-vous désirer ?

AMÉLIE.

S'il quitte ce palais, c'est pour n'y plus rentrer...
Non, tu ne prévois pas quel danger le menace.
Leurs bras pour le frapper cherchent déjà la place...
On l'attend... ils sont là...

ELFRIDE.

Cachez mieux vos frayeurs.
Quelqu'un vers nous s'avance...

AMÉLIE.

Ah! c'est lui, je me meurs...

ELFRIDE.

Venez; loin de ses yeux, souffrez que je vous guide.

AMÉLIE.

Je le voudrais en vain; je ne le puis, Elfride.
Un lien invisible attache ici mes pas :
Demeure; par pitié, ne m'abandonne pas.

SCÈNE II.

AMÉLIE, MONTFORT, ELFRIDE.

MONTFORT.

De mes fureurs, madame, accusez un perfide.
J'ai pu blesser les lois de ce respect timide
Qu'un chevalier, trompé dans ses vœux les plus chers,
Garde encore à l'objet dont il porta les fers.
Je le sais; j'aurais dû, plus grand, plus magnanime,
Commander aux transports d'un courroux légitime;
Épargner un rival indigne de mes coups,
Et forcer votre estime en l'unissant à vous.
Je l'ai banni, madame; il triomphe à ma honte
De ce coupable abus d'un pouvoir qu'il affronte...
Loin de moi le plaisir qu'un tyran peut chercher
Dans les tourmens d'un cœur qu'il n'a pas su toucher.
Je révoque un arrêt dont ma gloire murmure :
J'avilirais le sceptre à venger mon injure.
Sans crainte Lorédan peut revoir ce séjour;
Qu'il reprenne son rang, qu'il se montre à la cour,

Que l'ingrat, sur ma foi, goûte un bonheur tranquille.
Avant la fin du jour je quitte cet asile,
Où le premier des droits de l'hospitalité
Par un ami trompeur ne fut pas respecté.

AMÉLIE.

Quoi! vous partez, seigneur?

MONTFORT.

Je le dois, je m'empresse
D'affranchir vos regards d'un aspect qui les blesse.
Je n'éclaterai point en regrets superflus.
Vos vœux seront remplis, vous ne me verrez plus.

AMÉLIE.

Hélas! il dit trop vrai!

MONTFORT.

Sur les discours d'un traître,
Vous me jugez, madame, et pensez me connaître.
Ces prêtres ombrageux, de qui ma fermeté
Ne sait point encenser la fière humilité,
M'ont dépeint devant vous comme un monstre, un impie.
Il n'est point de forfaits que mon trépas n'expie,
Et, perdant un superbe en son crime obstiné,
Au tribunal de Dieu leur voix m'a condamné.

AMÉLIE.

Elle est des saints décrets l'interprète fidèle;
Le coupable périt par son mépris pour elle :
Il ne voit point l'abîme entr'ouvert sous ses pas...
Quelque pressentiment ne vous glace-t-il pas?

MONTFORT.

Moi, que voulez-vous dire?

AMÉLIE.

Un effroi salutaire
Sur des périls cachés quelquefois nous éclaire.

MONTFORT.

Quel sentiment vous porte à trembler pour des jours
Dont vos mortels refus empoisonnent le cours?
Serait-ce la pitié?... J'étais loin de m'attendre
Qu'à l'inspirer jamais l'amour me fît descendre,
Et qu'on dût m'abaisser jusqu'à plaindre mon sort!
Madame, c'en est fait...

AMÉLIE.

S'il me quitte il est mort!

MONTFORT.

Je veux vous épargner un sentiment pénible,
Je m'éloigne...

AMÉLIE.

Ah! Montfort!

MONTFORT.

O ciel! est-il possible?
Quoi! vous me rappelez?

AMÉLIE.

Où voulez-vous courir?
Ce peuple est malheureux; il est las de souffrir.
Aux mânes de ses rois brûlant de satisfaire,

S'il formait contre vous un complot sanguinaire ?

MONTFORT.

Il n'oserait, madame.

AMÉLIE.

Un lâche, un meurtrier,
A son zèle inhumain peut vous sacrifier.....

MONTFORT.

Il n'oserait, vous dis-je.

AMÉLIE.

Oh ! quelle étrange ivresse
Vous pousse en furieux au piége qu'on vous dresse !
Craignez vos ennemis; pour ce peuple et pour eux
Cessez de vous parer d'un mépris dangereux.
Est-ce donç par l'orgueil que brille un vrai courage?
S'obstiner à périr, c'est une aveugle rage;
C'est payer de son sang un vain et faux honneur.

MONTFORT.

Et qu'importe la vie à qui perd le bonheur ?
Pourquoi m'inquiéter d'un fardeau qui m'accable ?
Pour nourrir sans espoir un amour déplorable,
A mon repos, au vôtre, à ma gloire fatal;
Pour voir et pour orner le succès d'un rival ?
Non, d'un lâche ennemi si le bras m'assassine,
C'est vous qui conduisez les coups qu'il me destine.
Triomphez, vos désirs sont enfin satisfaits !

AMÉLIE.

Que je triomphe, ô Dieu ! du plus noir des forfaits !
Qui ? moi, de votre mort, et vous l'avez pu croire !

Je poursuis de mes vœux cette horrible victoire !
Dans ces yeux, que vos soins n'ont jamais attendris,
Vous ne voyez encor que haine et que mépris ?
Barbare, ta fierté qu'un moment j'ai blessée,
Défend bien ton esprit d'une telle pensée.
Tu te complais peut-être en ta funeste erreur,
Pour jouir de mon trouble, observer ma terreur.
Oui, ces chagrins cuisans dont l'ardeur me consume,
Ce cœur chargé d'ennuis et gonflé d'amertume,
Tant de pleurs répandus, mes remords, mes combats,
T'ont prouvé malgré moi que je ne te hais pas;
Tu te fais une joie orgueilleuse et cruelle
D'attacher sur mon front une honte éternelle;
Tu veux forcer ma bouche à se déshonorer
Par l'aveu d'un amour que tu feins d'ignorer.
Va : ta gloire est entière, et ta faible victime
Périra dans l'opprobre en détestant son crime,
Et sans se pardonner à ses derniers momens
D'avoir trahi pour toi le plus saint des sermens.
Mais tu cours au trépas, tu meurs si je balance;
Mourons donc confondus dans la même vengeance.
L'éternité pour nous s'arme de tous ses feux :
Eh bien ! que le ciel tonne et nous perde tous deux,
Je t'aime, ingrat! tiens, lis...

(*Elle lui présente le billet.*)

MONTFORT.

Ah! que viens-je d'apprendre ?

(*Lisant.*)

Que vois-je ?

SCÈNE III.

AMÉLIE, MONTFORT, ELFRIDE, GASTON.

GASTON.

Sans témoins, seigneur, daignez m'entendre.
Le salut de l'état commande qu'à l'instant
Je révèle à vous seul un secret important.

MONTFORT, *avec impatience.*

Parlez, que voulez-vous? parlez.

GASTON.

Ma crainte augmente :
Une sombre fureur dans les esprits fermente.
Tandis que nos guerriers, instruits par vos leçons,
Comme un rêve insensé méprisent mes soupçons,
Les grands, environnés d'esclaves fanatiques,
Travaillent au succès de leurs sourdes pratiques.
Procida m'est suspect : sachez que cette nuit
La mer sur un esquif dans le port l'a conduit.

AMÉLIE.

Je tremble!

MONTFORT.

Procida?

GASTON.

Sur un avis fidèle,

De son retour prochain j'attendais la nouvelle;
Vous auriez tout appris, si de tels intérêts
Enchaînaient un moment vos désirs inquiets.
Mais quel frein opposer à leur impatience?
J'ai su, réduit par vous à garder le silence,
Entourer le palais d'amis sûrs et prudens,
Un d'eux l'a reconnu sous d'obscurs vêtemens :
Par mon ordre arrêté, devant vous on l'entraîne.

AMÉLIE.

Je le perds!

MONTFORT.

Sur ces bords quel dessein le ramène?

GASTON.

Sans doute un grand complot, prêt à s'exécuter,
Avait besoin d'un chef pour oser éclater.
Des piéges qu'il nous tend démêlons l'artifice;
La vérité jaillit du plus léger indice :
Pour le convaincre, un mot, un seul témoin suffit.
Coupable, il doit périr....

AMÉLIE, *dans le plus grand trouble, à Montfort.*

Rendez-moi cet écrit!

GASTON.

L'état vous le défend s'il nous révèle un crime.

MONTFORT.

(*Bas.*)
En voulant la sauver, vous nommez la victime.

AMÉLIE.

O justice éternelle ! est-ce lui que j'entends ?
Voilà le digne prix de mes égaremens ;
Il m'arrache le jour que ma bonté lui donne.
  (*A Elfride.*)
Ote-moi de ces lieux..... La raison m'abandonne......
Ah ! le cruel ! pour lui j'ai tout sacrifié ;
J'ai tout trahi, mon Dieu, l'honneur et l'amitié.

SCÈNE IV.

MONTFORT, GASTON.

GASTON.

Lorédan suit mes pas, frémissant de colère,
Il se plaint de l'affront dont j'ai flétri son père.
Instruit, n'en doutez point, de ce retour secret,
Pourquoi l'a-t-il caché ?

MONTFORT.

Quel que fût son projet,
Ne le soupçonnez pas d'une basse vengeance ;
Amant et malheureux, quels droits à l'indulgence !
Je suis aimé, Gaston, j'oublie en ce moment
Qu'il a trop écouté son fol emportement.
J'étais cruel, injuste, et, malgré mon offense,
Je crois que Lorédan fût mort pour ma défense.

SCÈNE V.

MONTFORT, LORÉDAN, PROCIDA, GASTON, CHEVALIERS, GARDES.

LORÉDAN.

M'apprendrez-vous enfin, seigneur, quels sont vos droits
Pour opprimer le faible et pour braver les lois?
Se reposant sur vous du soin d'un diadème,
Le roi vous a-t-il fait plus roi qu'il n'est lui-même?
D'où vient que son ministre, avec impunité,
Ose porter les mains sur notre liberté?

PROCIDA.

(*A Montfort.*)

Contenez-vous mon fils. Quelle est l'injuste cause
Du traitement étrange où mon retour m'expose?

MONTFORT.

Qui vous rend si hardi que de m'interroger?

PROCIDA.

Apprenez-moi mon crime avant de me juger.

MONTFORT.

Ennemi déclaré de ce naissant empire,
Trop fier pour être utile, et trop faible pour nuire,
Aux pieds des souverains rampant de cours en cours,
Vous avez contre nous mendié leur secours!

PROCIDA.

Non, seigneur; mais j'ai vu la Sicile asservie,

Avec la liberté j'ai fui de ma patrie.

MONTFORT.

Aujourd'hui dans son sein qui vous force à rentrer ?

PROCIDA.

J'ai voulu la revoir avant que d'expirer.

MONTFORT.

Quoi ! pour livrer vos mains à d'indignes entraves !

PROCIDA.

Pour vivre et mourir libre au milieu des esclaves.

MONTFORT.

Vous perdez le respect, vieillard audacieux !

PROCIDA.

Je ne sais qui de nous l'a conservé le mieux.
J'honore votre rang et le fais sans bassesse ;
Mais ne devez-vous rien, seigneur, à ma vieillesse ?

MONTFORT.

Non, traître ; je connais votre horrible dessein.

LORÉDAN.

Il sait tout !

PROCIDA.

Quel est-il ?

MONTFORT.

De me percer le sein.

PROCIDA.

Moi !

MONTFORT.

(*A Lorédan.*)

Toi-même, toi seul. Ah! ce crime est infâme;
Jamais tant de noirceur n'aurait souillé ton ame.
On t'osait soupçonner, ma voix t'a défendu.
Que ton accusateur d'un mot soit confondu;
Ta foi me suffira, j'en croirai ta réponse:
(*Lui montrant le billet.*)
Connais-tu le complot que cet écrit dénonce?

LORÉDAN.

En croirai-je mes yeux? Il est trop vrai....

PROCIDA.

Mon fils!

LORÉDAN.

Dans vos mains! se peut-il?.. Dieu! qui vous l'a remis?

MONTFORT.

Quoi! tu serais l'auteur......

LORÉDAN.

Parlez.... Ah! l'infidèle!
Quel prix de mes bienfaits, de mon amour pour elle!

PROCIDA.

Insensé, que dis-tu?

LORÉDAN.

J'ai dit la vérité.

MONTFORT.

Ce billet criminel....

LORÉDAN.

C'est moi qui l'ai dicté.
Du fer sacré des lois tu profanais l'usage :
Tyran, je l'ai saisi pour sortir d'esclavage.
Dans un sang odieux brûlant de le tremper,
Pour lui rendre l'honneur j'ai voulu t'en frapper.
Que mon dernier aveu t'éclaire et te délivre
Des soupçons outrageans où la terreur te livre.
J'étais de ce dessein l'auteur et l'instrument ;
Mon père l'ignorait, mon père est innocent.
Hélas ! j'ai cru servir, en t'arrachant la vie,
L'ingrate qui t'adore et qui me sacrifie;
Elle veut mon trépas, je l'attends sans effroi,
Et même de ta main c'est un bienfait pour moi.
(*A Procida.*)
Il vous rend l'innocence, il va briser ma chaîne ;
(*A Montfort.*)
Il assemble sur toi plus d'opprobre et de haine.
Achève, je suis prêt, tu le peux ordonner :
C'est moi qui suis coupable et qu'il faut condamner !

MONTFORT.

Malheureux, tu te perds ! crois-tu sauver ta gloire
Par ce superbe aveu d'une fureur si noire?

LORÉDAN.

Je vous l'ai dit, mon cœur ne me reproche rien ;
Faites votre devoir, j'ai cru faire le mien.

MONTFORT.

Tu le veux, j'y consens ! l'état qui me contemple

Attend de ma rigueur un effrayant exemple :
Ton inflexible orgueil m'excite à le donner....
D'où vient que ma pitié s'obstine à pardonner?
Amitié, dont la voix crie au fond de mon ame,
Contre toi vainement mon équité réclame!
Que mes jours, s'il le faut, soient encor menacés,
Je conserve les siens; qu'il vive, c'est assez :
Celui que j'ai chéri, que j'ai nommé mon frère,
Ne saurait dépouiller ce sacré caractère.

(*A Lorédan qui veut l'interrompre.*)

N'espérez plus, seigneur, rallumer mon courroux;
Écoutez-moi, je veux vous sauver malgré vous.
Apprenant vos fureurs, le roi dans sa justice
Doit sans doute au forfait égaler le supplice;
Ce soir, sur un esquif abandonnant ces bords,
Dérobez votre tête à ses premiers transports.

(*A Procida.*)

Vous suivrez votre fils. Je sais qu'on vous soupçonne;
Et, quel qu'en soit le but, ce prompt retour m'étonne.
Gardez de murmurer quand ma sévérité
Assure mon repos et votre liberté.
Par cet ordre envers vous ma faveur se déclare.
Tous mes torts, Lorédan, ce moment les répare;
Je suis quitte avec toi, je ne suis point clément.
Ah ! quand on est heureux, qu'on pardonne aisément!

LORÉDAN.

Moi, de votre pitié j'accepterai ma grâce!
Ma faute m'avilit si mon sang ne l'efface....

PROCIDA.

Vivez pour m'obéir et pour la réparer.

MONTFORT.

Je puis hâter l'instant qui vous doit délivrer,
Mais non vous affranchir d'un reste de contrainte :
De ces murs, pour prison, je vous donne l'enceinte.
(*A Gaston.*)
Qu'une garde nombreuse entoure le palais ;
De nos remparts peut-être on veut troubler la paix ;
Parcourez-les, Gaston; s'il est quelque rebelle,
Que votre seul aspect au devoir le rappelle.
Qu'on rassemble les chefs des plus nobles maisons;
Je veux me dégager du poids de mes soupçons,
M'appuyer du secours de leur expérience :
Ils attendront ici mon ordre ou ma présence.
(*A Lorédan et Procida.*)
Croyez-moi, près du trône il vous reste un ami,
Et le temps prouvera s'il pardonne à demi.
Votre danger commun plus que moi vous exile;
Puisse votre retour au sein de la Sicile
Nous unir par des nœuds plus sacrés désormais !
Lorédan, c'est ainsi que se venge un Français.

SCÈNE VI.

PROCIDA, LORÉDAN.

PROCIDA.

Tu demeures sans voix et restes immobile....
N'attends pas de ma bouche un reproche inutile.
Les instans sont trop chers pour les perdre en discours.

LORÉDAN.

Et j'ai pu consentir qu'il épargnât mes jours!

PROCIDA.

Il a proscrit les miens dont il s'est fait l'arbitre.
Pourquoi m'a-t-il banni? par quel ordre? à quel titre?
Que lui dois-tu toi-même? ô pardon généreux!
Un exil qui, plus juste, en devient plus honteux,
Qui lui livre tes biens, ta gloire, ton amante.

LORÉDAN.

Comme ils triompheront de ma rage impuissante!
L'hymen va couronner leurs infâmes amours...
Qu'ils s'unissent! Fuyons.... mais la fuir pour toujours!
Mais sans l'avoir punie et sans que ma colère....
Ah! perfide, jamais tu ne me fus si chère.

PROCIDA.

Nous ne partirons pas, modérez ces transports.
Vainement le succès veut tromper nos efforts.

LORÉDAN.

Ciel!

PROCIDA.

Les ressorts cachés qui m'y doivent conduire,
Se soutiennent l'un l'autre et ne sauraient se nuire.
Tout m'obéit encore, et tout marche animé
D'un mouvement commun par mon ordre imprimé.
Que je sois prisonnier, que je cesse de vivre,
Ou Fondi me succède, ou son bras me délivre.
Au retour de la nuit il pénètre en ces murs.
Deux cents de nos guerriers, amis fermes et sûrs,
Et de qui la valeur doit triompher du nombre,
Des hauteurs d'Alcassar vont se saisir dans l'ombre.
Oddo s'introduit seul dans le palais du roi :
Ce fort est sans défense, et la garde est à moi.
Tandis que, rassurant tout un peuple qui tremble,
Au cri de liberté Borella le rassemble,
De Malte, avant le jour, cent proscrits attendus,
En vainqueurs sur nos bords sont bientôt descendus.
Des portes de la mer leur cohorte s'empare;
Les soldats sont surpris, Palerme se déclare;
Chaque temple présente aux plus audacieux
Des armes que nos soins cachent à tous les yeux....

LORÉDAN.

Mais le temps pourra seul consommer votre ouvrage,
Et le peuple inconstant n'a qu'un jour de courage.

PROCIDA.

Il faudra l'arrêter; vain jouet de l'erreur,
Il adore avec crainte, il hait avec fureur.
S'il renverse un despote, il le poursuit encore

Dans les plus vils appuis d'un pouvoir qu'il abhorre;
Ses vengeances toujours surpassent ses tourmens :
L'homme écrase à plaisir ce qu'il a craint long-temps.
Salviati s'approche.....

LORÉDAN.

Aveuglé par son zèle,
Quel dessein téméraire en ces murs le rappelle ?

PROCIDA.

Courtisan de Montfort, connu dans le palais,
Du soupçon sa faveur doit détourner les traits.
Que viens-tu m'annoncer ?

SCÈNE VII.

PROCIDA, LORÉDAN, SALVIATI.

SALVIATI.

Notre perte est certaine.

PROCIDA.

Que dis-tu ?

SALVIATI.

Plus d'espoir de rompre notre chaîne.
Fondi, dans le conseil appelé par Montfort,
A trouvé près du trône ou des fers ou la mort,
Il n'a point reparu.

PROCIDA.

Sa mort sera vengée !

SALVIATI.

Mais le fort nous échappe, et la garde est changée.

PROCIDA.

Les armes à la main il le faut emporter.

SALVIATI.

La mer contre nos vœux semble se révolter,
Contre nous déclarés, les vents et les orages
Défendent aux proscrits d'approcher des rivages.

PROCIDA.

Il faut vaincre sans eux.

SALVIATI.

Les chefs des conjurés,
De l'ordre de Montfort troublés, désespérés,
N'écoutant qu'à regret ma voix qui les arrête,
Veulent par un aveu détourner la tempête.

PROCIDA.

Tu n'as pas ranimé leur courage abattu?

SALVIATI.

L'effroi dans tous les cœurs a glacé la vertu.

LORÉDAN.

Eh bien, mon père?

PROCIDA.

Eh bien, j'approuve leur prudence.
Ensemble de Montfort implorons la clémence.
Cet ordre inattendu qui les mande à la cour
Leur ouvre comme à toi l'accès de ce séjour.

Gaston seul est à craindre, et son retour funeste.....
Il n'importe, obéis; je prends sur moi le reste.
Qu'ils viennent, dans une heure ici je les attends.
Gardons une heure encor la foi de nos sermens.
Est-ce trop éxiger? oseront-ils se taire?

SALVIATI.

Tout restera voilé du plus profond mystère.

PROCIDA.

Tu le jures? Je puis me reposer sur toi?

SALVIATI.

Comptez sur ma parole.

PROCIDA.

(*A Lorédan.*)

Adieu; vous, suivez-moi.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

LORÉDAN, AMÉLIE.

LORÉDAN.

Vous daignez, par égard au malheur qui l'accable,
Accorder l'entretien que demande un coupable !
Un banni !....

AMÉLIE.

Quels regards ! ah ! vous m'épouvantez.
Laissez-moi m'éloigner, laissez-moi fuir....

LORÉDAN.

Restez.
Contraint d'abandonner les lieux qui m'ont vu naître,
Je vous quitte, Amélie, et pour toujours peut-être ;
Sans cesse importuné de témoins odieux,
Faudra-t-il vous forcer d'entendre mes adieux ?
Un horrible soupçon me tourmente et me ronge;
Délivrez-moi du trouble où ce doute me plonge :
Gardez de me tromper, songez que je vous vois,
Que je vais vous parler pour la dernière fois.

AMÉLIE.

(*A part.*)

Expliquez-vous, seigneur. Ah ! je frémis d'avance.

LORÉDAN.

Je veux savoir de vous si la reconnaissance,
Si l'amour, les sermens reçus par l'Éternel,
La ferveur qu'on étale au pied de son autel,
Si le respect profond des droits de la nature,
Ne sont qu'un jeu cruel, un piége, une imposture.

AMÉLIE.

Vos étranges discours redoublent mon effroi.

LORÉDAN.

Vous pouvez sans remords lever les yeux sur moi.....
Une lettre en secret tantôt vous fut remise.....

AMÉLIE.

Il est vrai.

LORÉDAN.

Dans vos mains on ne l'a pas surprise?

AMÉLIE.

Non....

LORÉDAN.

Qu'en avez-vous fait?... Contiens-toi, malheureux!
Montrez-moi cet écrit..... il le faut.... je le veux!.....

AMÉLIE.

Mes yeux s'ouvrent enfin, la raison m'est rendue,
Pour mesurer l'abîme où je suis descendue.
Accablez-moi, seigneur, je l'ai trop mérité.
Mes coupables transports, mes feux ont éclaté.
Montfort.....

LORÉDAN.

Perfide amante, épouse criminelle,
Quel nom laisse échapper votre bouche infidèle!
Lui seul il vous accuse! Ah! cette trahison
Est horrible, inouïe, indigne de pardon.
Pâle, vous attendez l'arrêt qui va la suivre....
Ne craignez point... vivez... je vous condamne à vivre,
A traîner dans les pleurs des jours empoisonnés,
Par tous les noirs chagrins que vous m'avez donnés.
Puisse le digne objet d'une flamme si pure,
Volage comme vous et comme vous parjure,
Éveiller dans vos sens, de terreur dévorés,
Les jalouses fureurs dont vous me déchirez!
Puisse-t-il, méprisant vos larmes vengeresses,
Repousser d'un sourire et glacer vos tendresses!
Vous gémirez trop tard sur le sort d'un époux,
Si lâchement trompé, proscrit, chassé par vous....
O fatale beauté que j'aimai sans partage,
Qui t'honora jamais d'un plus constant hommage?
Mon dévoûment pour toi te fut-il bien connu?
Quel ordre, quel désir n'ai-je pas prévenu?
Que ne me dois-tu pas, trop ingrate Amélie?
Et tu m'as tout ravi : biens, honneur et patrie!

AMÉLIE.

Non, vous ne mourrez pas sur quelque bord lointain;
Montfort va révoquer ce décret inhumain;
Montfort contre mes pleurs ne pourra se défendre....
Non, je cours à ses pieds....

LORÉDAN.

Eh! qu'oses-tu prétendre?
Tu peux en m'exilant payer tous mes bienfaits,
Me perdre, m'immoler; mais m'avilir, jamais.
Mes maux sont ton ouvrage, ils seront ma vengeance;
Toi, qui fus sans pitié, souffre sans espérance.
Je puis t'abandonner; oui, je mourrai content,
J'ai corrompu ta joie et te laisse en partant
Ces remords assidus, cruels, inexorables,
Que l'Éternel attache au bonheur des coupables.
A mes yeux plus long-temps tremble de te montrer;
J'ignore où la fureur me pourrait égarer!

AMÉLIE.

Réservée aux douleurs dont ma faute est suivie,
Je ne méritais pas qu'il m'arrachât la vie.

SCÈNE II.

LORÉDAN.

C'en est fait! à la fuir je me suis condamné.
Ah! peut-être un Français, Montfort, eût pardonné!
Eh quoi! ne puis-je encor.... moi, que je la rappelle!...
Périsse la perfide et Montfort avec elle.

SCÈNE III.

LORÉDAN, PROCIDA.

PROCIDA.

Oh ! que l'incertitude est un affreux tourment,
Et qu'une heure d'attente expire lentement !
Nos conjurés, mon fils, tardent bien à paraître.

LORÉDAN.

Ils viendront assez tôt pour fléchir sous un maître.
Nous allons de Montfort embrasser les genoux !

PROCIDA.

Peut-être....

LORÉDAN.

Contre lui que peut notre courroux ?
Gaston veille en ces lieux ; le tromper, le séduire,
Vous ne l'espérez pas.

PROCIDA.

Il ne peut plus me nuire.

LORÉDAN.

Comment ?...

PROCIDA.

Nous parcourions ces portiques déserts,
Qui des murs du palais dominent sur les mers.
J'observe, il était seul. Soudain je prends ce glaive,
Je me retourne et frappe ; il tombe, je l'enlève,

L'abîme l'engloutit, et sa mourante voix
M'accuse au sein des flots pour la dernière fois.

LORÉDAN.

Mais ne craignez-vous pas que bientôt son absence?...

PROCIDA.

Il est de ces instans où l'audace est prudence....
Montfort pour reposer vient d'éloigner sa cour;
Il sommeille, accablé par la chaleur du jour...

LORÉDAN.

Qu'osez-vous méditer?

PROCIDA.

Nos amis vont m'entendre.
Malheur à l'imprudent qui nous viendrait surprendre!

(Il descend au fond du théâtre, d'où l'on découvre la cathédrale et les principaux monumens de Palerme.)

O berceau d'un grand peuple! ô cité que mes yeux
Ont vue libre en s'ouvrant à la clarté des cieux!
Dans tes remparts sacrés j'ai reçu la naissance;
Reçois la liberté de ma reconnaissance!

LORÉDAN.

Vous me rendez l'espoir.

PROCIDA.

Toi, qui nous as trahi,
Je te crois digne encor de sauver ton pays.
Ta faute inspire à tous un mépris légitime;
Choisis pour l'expier quelque grande victime.
Ils viennent, je les vois.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, SALVIATI, FONDI, PHILIPPE D'AQUILA, ODDO, BORELLA, LORICELLI, SELVA, etc., CONJURÉS.

SALVIATI.

Nous voici rassemblés.
La mort plane sur nous, le temps presse, parlez.

PROCIDA.

Selva, Loricelli, veillez sous ces portiques.
(*Aux Conjurés.*)
Ministres généreux des vengeances publiques,
Vous dont trois ans d'attente ont éprouvé la foi,
Je vous connus toujours incapables d'effroi;
Votre dessein m'étonne, amis, et je dois croire
Qu'un parti si honteux révolte votre gloire.
Je ne vous blâme point : l'impuissance d'agir
Le commandait peut-être, et défend d'en rougir;
Mais au glaive étranger avant d'offrir ma tête,
J'ai voulu vous soumettre un doute qui m'arrête;
Nos torts par un aveu seront-ils expiés?
Quand ces fiers ennemis nous tiendront à leurs pieds,
Qui peut vous assurer que leur reconnaissance
Vous accorde un pardon que vous payez d'avance?

SALVIATI.

Il serait dangereux d'oser nous punir tous.

PROCIDA.

Eh ! qui choisiront-ils ? prêt à mourir pour vous,
S'ils ne frappent que moi, je bénis mon supplice ;
Mais je crains leur clémence autant que leur justice.
L'intérêt pour un temps peut détourner leurs traits ;
On saura tôt ou tard vous créer des forfaits ;
Et, brisant par degrés le nœud qui vous rassemble,
Punir séparément ceux qu'on épargne ensemble.
Est-il un seul de vous qui ne tremble pour lui ?
Demain il périra s'il échappe aujourd'hui.
Oui, vous périrez tous. Vous demandez la vie....
Ah ! souhaitez plutôt qu'elle vous soit ravie.
De leur bonté superbe il faudrait l'acheter
Au prix de tous les biens qui la font regretter.
Descendez de ce rang que la gloire environne ;
Les vainqueurs sont jaloux du pouvoir qu'il vous donne ;
Ils ne pardonneront qu'en vous affaiblissant :
Tant qu'on est redoutable, on n'est point innocent.
Vous espérez en paix jouir de vos richesses ?
Ne vous en flattez pas, ils craindraient vos largesses.
Ces noms que huit cents ans Palerme a révérés,
Ils vous resteront seuls, vous les déshonorez.
Insensés ! vous payez de votre ignominie
Les tourmens mérités d'une lente agonie.
Est-ce donc vivre, ô ciel ! que trembler de mourir,
Que d'obéir toujours, que de toujours souffrir,
Ou, nourris des bienfaits d'une cour étrangère,
D'y cacher de son sort l'opprobre et la misère ?
Hélas ! si vous fuyez, par vous abandonné,

A quel sceptre pesant ce peuple est enchaîné !
Dans ses maux à venir contemplez votre ouvrage :
De ses persécuteurs vous irritez la rage.
Tout deviendra suspect à leur autorité :
L'effroi chez les tyrans se tourne en cruauté.
Ils vont, sous les couleurs d'une feinte prudence,
Par des pleurs et du sang cimenter leur puissance,
Sur des débris nouveaux l'affermir, l'élever.
J'ai perdu la Sicile en voulant la sauver.

LORÉDAN.

Qu'ai-je fait, misérable?

SALVIATI.

O trop funeste image!

PHILIPPE D'AQUILA.

De nos tristes enfans voilà donc l'héritage !

PROCIDA.

Grand Dieu ! si la fortune eût servi nos efforts,
L'équité renaissait pour consoler ces bords :
Les lois de nos aïeux, auprès du trône assises,
Resserraient du pouvoir les bornes indécises.
Don Pèdre commandait ; par vos mains couronné,
Amis, c'est par vos mains qu'il aurait gouverné.
Vous marchiez après lui les premiers de l'empire.
Instruit du noble but où votre espoir aspire,
Je n'entreprendrai point de surprendre vos cœurs
A tous ces vains appâts des trésors, des faveurs,
Des hautes dignités dont sa prompte justice

Voulait récompenser un si rare service.
Ces honneurs séduisans ne vous ont point tentés;
Je le sais, j'en suis fier, mais vous les méritez.
Qu'au timon de l'état votre roi vous rappelle;
Borella, c'est un prix qu'il doit à votre zèle.
Oddo, vous pouviez seul, réparant nos revers,
Des flottes d'un brigand balayer nos deux mers.
O brave d'Aquila! pleurez sur votre gloire:
Vous choisissant pour guide aux champs de la victoire,
Don Pèdre aurait fixé le destin des combats,
Et le nom d'un tel chef eût créé des soldats.
Que le nouveau monarque élu par la Sicile
Aux talens, aux vertus ouvrait un champ fertile!
Quel destin pour vous tous, vous, son plus ferme appui,
De verser ses bienfaits ou de vaincre pour lui,
De partager ces soins de la grandeur suprême,
Qui font chérir un prince à des sujets qu'il aime,
D'entendre un peuple entier vous nommer ses sauveurs!
Voilà les titres vrais, les immortels honneurs;
C'est là l'ambition qui trouble une grande ame,
Celle que j'aime en vous, la seule qui m'enflamme!
Ah! s'il n'est point d'exploit plus beau pour notre orgueil,
Que de ressusciter la patrie au cercueil,
Est-il un prix plus doux et plus digne d'envie,
Que de la rendre heureuse après l'avoir servie?

PHILIPPE D'AQUILA.

Pourquoi nous déchirer de regrets superflus?

SALVIATI.

A quel parti fixer nos vœux irrésolus?

ODDO.

N'est-il donc plus d'espoir ?

SALVIATI.

Resterons-nous esclaves ?

LORÉDAN.

C'est trop d'incertitude ; il faut mourir en braves!

PROCIDA.

Non pas mourir, mais vaincre et venger à la fois
Votre Dieu, vos foyers, et le sang de vos rois.
De vos projets, dit-on, la trame est découverte:
On vous trompe, et vous seuls méditez votre perte.
Croyez-moi, vos tyrans, loin de vous redouter,
Semblent s'offrir aux coups que vous n'osez porter.
Un fort mieux défendu trompe votre espérance :
Accusez le hasard et non leur prévoyance.
Ce soin reste sans but, si tout est ignoré ;
Il est insuffisant, s'ils ont tout pénétré.
N'ont-ils que des soupçons? gardez qu'ils s'éclaircissent.
Le choix nous reste encor; mourons ou qu'ils périssent!
L'absence de Fondi m'a troublé comme vous;
Quelle était notre erreur ? je le vois parmi nous.
Choisi pour présider aux plaisirs d'une fête,
Il dirigeait ces jeux dont la pompe s'apprête.
La mer nous interdit tous secours étrangers :
L'audace vaut le nombre et croît par les dangers.
Le retour des proscrits couronnait l'entreprise :
Qui la décidait? nous ; l'instant nous favorise.
Déjà, par la prière aux autels rappelé,

Le peuple dans le temple en foule est assemblé ;
Offrons un sacrifice affreux, mais nécessaire ;
Apparaissons soudain au pied du sanctuaire ;
Courons le glaive nu, le bras ensanglanté,
En proférant ces mots : Vengeance et Liberté !
Que cette multitude, au carnage animée,
Se lève devant nous et devienne une armée.
Soutenons la valeur de ces soldats nouveaux,
Par nos deux cents guerriers vieillis sous les drapeaux.
Pour arrêter mes pas quelques faibles cohortes
Du palais à la hâte ont occupé les portes ;
Prévenons leur défense, et le fer à la main,
Dans leurs rangs dispersés ouvrons-nous un chemin...
Écoutez... l'airain sonne, il m'appelle, il vous crie
Que l'instant est venu de sauver la patrie.
Vous frémissez, amis, d'un généreux transport ;
Je le vois, ce signal est un arrêt de mort.
Venez, le cœur rempli d'une sainte assurance,
Reconquérir vos droits et votre indépendance ;
Venez, allons venger nos femmes et nos sœurs :
Que Palerme se plonge au sang des oppresseurs.
Frappons, et de leur tête arrachons la couronne.
A ces profanateurs, que Dieu nous abandonne,
Rendons guerre pour guerre et fureur pour fureur ;
Dieu les terrassera d'une invincible horreur...
Il promet à vos mains la victoire et l'empire...
Venez, marchons, c'est lui, c'est Dieu qui nous inspire !

SALVIATI.

Que Montfort sous nos coups succombe le premier !

LORÉDAN.

Montfort!

PROCIDA.

Ne tardons pas...

LORÉDAN.

Tous contre un seul guerrier
Plongé dans le sommeil.... mais un bras doit suffire.

PROCIDA.

Eh! qui le frappera?

LORÉDAN.

Moi!

SALVIATI.

Vous! qu'osez-vous dire!

PROCIDA.

L'honneur du premier coup sans doute m'appartient.
J'ai droit de le céder, et c'est lui qui l'obtient.
Va, redeviens mon fils. Vous lui faites outrage :
Pour garant de sa foi, je me livre en otage.
Mes jours sont dans tes mains, marchons.

SCÈNE V.

LORÉDAN.

Je l'ai juré,
Il mourra. Voilà donc l'instant si désiré
D'éteindre dans son sang la soif qui me dévore!

Oui, je le punirai, ce rival que j'abhorre.
Mais loin de me flétrir par un assassinat,
Je lui dirai : Montfort, je t'appelle au combat.
Il vient... il va périr... Que vois-je ? il est sans armes !

SCÈNE VI.

LORÉDAN, MONTFORT.

MONTFORT.

Lorédan, mon ami, pourquoi ces cris d'alarmes ?
Quel tumulte a chassé le sommeil de mes yeux ?
J'appelle en vain Gaston... quelques séditieux
Peut-être à les punir ont forcé son courage.

LORÉDAN.

Que viens-tu faire ici ?

MONTFORT.

Quel étonnant langage !
Tu trembles, tu pâlis...

LORÉDAN.

Cherches-tu le trépas ?

MONTFORT.

Que me dis-tu ?

LORÉDAN.

Va-t-en, et ne m'approche pas.

MONTFORT.

Moi, te fuir !

LORÉDAN.

Il le faut... fuis... mon devoir m'ordonne...

MONTFORT.

Eh bien ?

LORÉDAN.

De t'immoler.

MONTFORT.

Frappe donc !

LORÉDAN.

Je frissonne...
Je croyais te haïr... Ciel ! où porter tes pas ?
Le peuple mutiné massacre tes soldats.

MONTFORT.

Il frémira de crainte à ma seule présence.

LORÉDAN.

Téméraire, où vas-tu ? désarmé, sans défense,
Arrête... avec ce fer tu m'as fait chevalier,
Tiens, prends, prends... défends-toi; meurs du moins en guerrier

MONTFORT.

Ce fer va châtier leur insolente audace.

LORÉDAN, *l'arrêtant au fond du théâtre.*

Pour la dernière fois, que ton ami t'embrasse !

MONTFORT, *se jetant dans ses bras.*

Lorédan !

LORÉDAN.

C'en est fait !... Nous sommes ennemis :
Va mourir pour ton maître, et moi, pour mon pays !
(*Il sort d'un côté et Montfort de l'autre.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

(*Nuit.*)

AMÉLIE, *seule.*

Où s'égarent mes pas ? quelle horreur m'environne !
Seule, en ces murs déserts, Elfride m'abandonne.
Je ne vois point Montfort; errante dans la nuit,
Je ne saurais bannir la terreur qui me suit...
Entouré d'ennemis... ô mortelles alarmes !...
Il s'élance à travers le tumulte et les armes.
Dans les sacrés parvis j'entends frémir l'airain.
Non, ta voix, Lorédan, n'éclatait pas en vain !
Quels sinistres adieux ! tes accens prophétiques
Retentissent encor sous ces tristes portiques.
Mon heure approche... où suis-je ? et d'où partent ces cris ?
Ces murs vont-ils sur moi renverser leurs débris ?
Fuyons... la terre tremble, et la foudre étincelle :
Montfort, pour nous juger, notre Dieu nous appelle.
Grâce, arbitre divin... Chère Elfride, est-ce toi ?
Viens, parle, au nom du ciel dissipe mon effroi.

SCÈNE II.

AMÉLIE, ELFRIDE.

ELFRIDE.

O spectacle effroyable! ô funeste délire!

AMÉLIE.

Montfort est-il sauvé?

ELFRIDE.

J'ignore s'il respire.
Du lieu saint, à pas lents je montais les degrés,
Encor jonchés de fleurs et de rameaux sacrés.
Le peuple, prosterné sous ces voûtes antiques,
Avait du roi prophète entonné les cantiques.
D'un formidable bruit le temple est ébranlé,
Tout à coup, sur l'airain ses portes ont roulé.
Il s'ouvre; des vieillards, des femmes éperdues,
Des prêtres, des soldats, assiégeant les issues,
Poursuivis, menaçans, l'un par l'autre heurtés,
S'élancent loin du seuil, à flots précipités.
Ces mots : Guerre aux tyrans, volent de bouche en bouche.
Le prêtre les répète avec un œil farouche;
L'enfant même y répond. Je veux fuir, et soudain
Ce torrent qui grossit me ferme le chemin.
Nos vainqueurs, qu'un amour profane et téméraire
Rassemblait pour leur perte au pied du sanctuaire,
Calmes, quoique surpris, entendent sans terreur
Les cris tumultueux d'une foule en fureur.

Le fer brille, le nombre accablait leur courage...
Un chevalier s'élance, il se fraie un passage,
Il marche, il court; tout cède à l'effort de son bras,
Et les rangs dispersés s'ouvrent devant ses pas.
Il affrontait leurs coups sans casque, sans armure...
C'est Montfort! à ce cri succède un long murmure.
« Oui, traîtres, ce nom seul est un arrêt pour vous!
» Fuyez, » dit-il; superbe et pâle de courroux,
Il balance dans l'air sa redoutable épée,
Fumante encor du sang dont il l'avait trempée.
Il frappe... Un envoyé de la Divinité
Eût semblé moins terrible au peuple épouvanté.
Mais Procida paraît, et la foule interdite
Se rassure à sa voix, roule et se précipite;
Elle entoure Montfort; par son père entraîné,
Lorédan le suivait, muet et consterné.
J'ai vu les citoyens, troublés par la furie,
S'entr'égorger l'un l'autre au nom de la patrie;
Sur les débris épars, le prêtre chancelant,
Une croix à la main, maudire en immolant.
Du vainqueur, du vaincu, les clameurs se confondent.
Des tombeaux souterrains les échos leur répondent.
Le destin du combat flottait encor douteux:
La nuit répand sur nous ses voiles ténébreux.
Parmi les assassins je m'égare; incertaine,
Je cherche le palais, je marche, je me traîne.
Que de morts, de mourans! Faut-il qu'un jour nouveau
Éclaire de ses feux cet horrible tableau!
Puisse le soleil fuir, et cette nuit sanglante

Cacher au monde entier les forfaits qu'elle enfante !

AMÉLIE.

Inexorable Dieu, tu n'as point pardonné.
C'en est fait ! devant toi Montfort est condamné.
Courons...

SCÈNE III.

AMÉLIE, LORÉDAN, ELFRIDE.

LORÉDAN.

Peuple inhumain, achève ton ouvrage;
Poursuis, je t'abandonne à ton aveugle rage.

AMÉLIE.

C'est Lorédan !

LORÉDAN.

O nuit ! dans ta profonde horreur
Ne vois-je pas errer leurs ombres en fureur ?
Français, ce cœur brisé vous plaint et vous admire;
Ne me poursuivez plus..... Le remords me déchire.....
Ah ! les infortunés ! ils mouraient en héros.

ELFRIDE.

Osez l'interroger.

LORÉDAN.

Rendez-moi le repos,
Mânes de mes aïeux ! je ne suis plus parjure.

AMÉLIE.

Viens, approchons.

LORÉDAN.

J'entends une voix qui murmure.
Peut-être un meurtrier parmi vous s'est glissé.
Oui, moi !

AMÉLIE.

Ciel !

LORÉDAN.

Et vos bras ne m'ont pas repoussé !

AMÉLIE.

Je veux savoir mon sort et frémis de l'apprendre.

LORÉDAN.

Seul dans l'obscurité, pouvait-il se défendre ?
Sans doute à d'autres coups il n'eût point échappé.
Il immolait mon père ; eh bien ! je l'ai frappé,
Je le devais.

AMÉLIE.

Seigneur....

LORÉDAN.

Est-ce vous, Amélie ?

AMÉLIE.

D'où vient le trouble affreux dont votre ame est remplie ?....
Et quel est ce guerrier qui se traîne à pas lents ;
Il est blessé, vers nous il tend ses bras sanglans.
Ah ! c'est lui, c'est Montfort.

LORÉDAN.

La frayeur vous égare.

Non, ne le croyez pas..... Apprenez..... Un barbare.....
Que vois-je? Ombre terrible; ah! parle, que veux-tu?

SCÈNE IV.

AMÉLIE, LORÉDAN, MONTFORT, ELFRIDE.

MONTFORT.

Aux portes du palais, dans la foule abattu,
De la lumière enfin j'ai recouvré l'usage.
Ils avaient disparu, fatigués de carnage.

LORÉDAN.

Ah! c'est lui!

MONTFORT.

Par degrés j'ai rappelé mes sens;
L'amour a soutenu mes efforts languissans;
En m'approchant de vous, hélas! j'ai cru renaître.

AMÉLIE.

Nos soins et nos secours vous sauveront peut-être.

LORÉDAN.

O terre! engloutis-moi!

MONTFORT, *à Amélie.*

Vous, mon guide! ô destin!
Tu m'avais épargné, Lorédan, mais en vain.
Je poursuivais le chef de ce peuple rebelle;
Je suis tombé, percé d'une atteinte mortelle :

Du meurtrier la nuit m'a dérobé les traits.

LORÉDAN.

Va, tu seras vengé.

MONTFORT.

Quoi! tu le connaîtrais?

AMÉLIE.

Vous!...

LORÉDAN.

Tu vas me maudire, et déjà je m'abhorre;
Je suis bien criminel.... plus misérable encore.
Mon père allait périr; troublé, désespéré,
J'ai couru le défendre, et mon glaive égaré.....
Pardonne-moi, Montfort, ô mon compagnon d'armes!
Par ces mains que je baise en les baignant de larmes,
Au nom de cet amour si fatal à tous deux,
Par cet objet sacré qui partage tes feux;
J'affermirai ton bras que la force abandonne;
Frappe, voilà mon sein, venge-toi, mais pardonne!

MONTFORT.

Je fus le seul coupable, et je devais mourir;
Trop d'orgueil m'aveuglait. C'est peu de conquérir,
Vous ne régnez qu'un jour, tout vainqueurs que vous êtes,
Si l'amour des vaincus n'assure vos conquêtes.
Approche... viens... je touche à mes derniers momens.
Viens, reçois mes adieux et mes embrassemens.

LORÉDAN.

Mon ami!

AMÉLIE.

Cher Montfort !

MONTFORT.

O ma patrie ! ô France !
Fais que ces étrangers admirent ta vengeance !
Ne les imite pas ; il est plus glorieux
De tomber comme nous que de vaincre comme eux.
(*Il meurt.*)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, PROCIDA, *l'épée à la main*, CONJURÉS *portant des flambeaux.*

PROCIDA. (*Au fond du théâtre.*)

Nos tyrans ne sont plus, et la Sicile est libre :
Que Charle en frémissant l'apprenne au bord du Tibre.
Palerme pour ses droits jure de tout braver ;
Qui les a reconquis saura les conserver.
Quel spectacle ! Montfort, que Lorédan embrasse !
A ses pieds prosterné, tu lui demandais grâce !
Quand ton pays respire après tant de malheurs,
Une indigne pitié peut t'arracher des pleurs !
De Montfort à jamais périsse la mémoire !
Il succomba sous toi, respecte ta victoire.

LORÉDAN.

Arrêtez, ma victoire est un assassinat ;
Je vois avec horreur vos maximes d'état.

Croyez-vous m'abuser? Couverts de noms sublimes,
Ces crimes consacrés en sont-ils moins des crimes?
Mon pays, dites-vous, me défend de pleurer;
Eh! m'a-t-il défendu de me déshonorer?
A ma rage insensée, à vous, à la patrie,
J'immolai les objets de mon idolâtrie:
Amant, ami cruel, honteux de mes fureurs,
J'arrive par l'opprobre au comble des douleurs.
Vous m'avez entraîné dans ce complot funeste;
J'ai tout perdu par vous, le remords seul me reste.
Farouche liberté, que me demandes-tu?
Laisse-moi mes remords ou rends-moi la vertu.
Ton premier pas est fait, règne sur ce rivage.
Puisse mon père un jour, couronnant son ouvrage,
Laisser un grand exemple aux siècles à venir!

(*Il se frappe.*)

Tu m'absous de mon crime.... et je dois m'en punir.

PROCIDA.

Quel transport! Qu'as-tu fait?

LORÉDAN.

Montfort, je vais te suivre.
D'un reproche importun mon trépas vous délivre;
Vivez.... soyez heureux.... Que ce digne guerrier
Repose dans la tombe avec son meurtrier.

(*A la princesse.*)

Des larmes que sur lui vos yeux doivent répandre,
Quelques-unes du moins arroseront.... ma cendre....
Ah! je vous aime encor.... J'expire.

PROCIDA.

O mon pays !
Je t'ai rendu l'honneur, mais j'ai perdu mon fils;
Pardonne-moi ces pleurs qu'à peine je dévore.
(*Il garde un moment le silence, puis se tournant vers les Conjurés.*)
Soyez prêts à combattre au retour de l'aurore.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

NOTE

SUR LA TRAGÉDIE DES VÊPRES SICILIENNES.

Parmi beaucoup de critiques judicieuses qu'on a faites de cette tragédie, on m'a reproché de n'avoir point donné au caractère d'Amélie tout le développement dont il est susceptible. J'avais tenté de le faire dans plusieurs scènes qui, au milieu des grands intérêts d'une conspiration, m'ont paru nuire à l'effet général de l'ouvrage. Il faudrait, je crois, une tragédie tout entière pour peindre les combats d'une passion criminelle dans l'ame d'une dévote espagnole ou sicilienne. Cependant, par respect pour une critique à laquelle je ne pourrais me soumettre sans entraver la marche de l'action, j'imprime ici une des scènes que j'ai retranchées; elle donnera une idée de la manière dont j'avais conçu le rôle d'Amélie. Cette scène terminait le premier acte après la sortie de Lorédan.

AMÉLIE, ELFRIDE.

ELFRIDE.

Il s'éloigne, Madame, à regret il vous quitte :
Pourquoi l'abandonner au doute qui l'agite?

Sans pitié pour des maux que vous pourriez finir,
Trouvez-vous quelque joie à les entretenir ?
Que vous le condamnez à de mortelles peines !

AMÉLIE.

Elfride, tout mon sang s'est glacé dans mes veines.
Montfort est son rival !.... O redoutable aveu !
Quel fatal ascendant m'a conduite en ce lieu ?....
Voulait-il m'éprouver?... Peut-être il m'a trompée....
De surprise et d'effroi je suis encor frappée.

ELFRIDE.

Quel penser peut nourrir l'horreur où je vous vois ?

AMÉLIE.

Oui, j'en crois ses regards et le son de sa voix,
Et ses traits enflammés d'un courroux si farouche ;
Oui, c'est la vérité qui sortait de sa bouche.
Il veut me soupçonner; dans mes yeux, dans mes pleurs,
Il cherche un aliment à ses sombres fureurs.
Que me reproche-t-il ? Quel discours ou quel signe
Trahit ce changement dont sa fierté s'indigne ?

ELFRIDE.

Pardonnez des transports qu'il n'a pas su dompter ;
Madame, un tel soupçon doit peu vous irriter....

AMÉLIE.

Le nom de son rival, a-t-il dit, m'a troublée !
C'est son reproche affreux qui m'a seul accablée.
D'une rougeur soudaine, à ce dernier affront,
Le courroux et la honte ont coloré mon front.

Ses regards prévenus pouvaient-ils s'y méprendre ?
Où s'égare Montfort, et qu'ose-t-il prétendre ?
Comment s'est-il promis le plus faible retour ?
Moi, céder aux conseils d'un criminel amour !....
O Dieu, dont la justice éprouve mon courage,
Vous m'aviez réservée à ce comble d'outrage.
Moi, chérir de nos maux l'instrument ou l'auteur,
Le plus ferme soutien de mon persécuteur,
Votre ennemi, grand Dieu ! celui dont les exemples
Instruisent nos vainqueurs à profaner vos temples.
Je crois entendre encor vos prêtres révérés,
Contre eux par la fureur saintement inspirés,
Dans le secret, parmi quelques témoins fidèles,
D'anathèmes vengeurs charger leurs fronts rebelles.
Elfride, verrons-nous la colère des cieux
Descendre et consumer un jeune audacieux ?
Malgré moi je frémis du coup qui le menace.

ELFRIDE.

Eh quoi ! devant vos yeux nos tyrans trouvent grâce,
Et déjà pour Montfort votre cœur désarmé....

AMÉLIE.

Peut-être au repentir le sien n'est pas fermé....
Crois-tu que du remords la voix pure et sacrée
Ne puisse ramener sa jeunesse égarée ?
Jusqu'aux murs de Sion, par sa valeur fameux,
Esclave de l'honneur, sensible et généreux,
Que de nobles vertus il reçut en partage !
L'ardente ambition seule en corrompt l'usage.

Ah! de ces dons heureux les mains qui l'ont orné,
A des tourmens sans fin ne l'ont pas condamné!
Non, je ne le puis croire, et ma raison tremblante,
Devant ce châtiment recule d'épouvante.

ELFRIDE.

Tournez votre pitié sur un plus digne objet :
Madame, loin de vous, attendant son arrêt,
Dans vos mains Lorédan remet sa destinée.

AMÉLIE.

O souvenir cruel! ô funeste journée!

ELFRIDE.

Votre choix plus long-temps ne se peut différer.....
Vous ne m'écoutez pas, je vous vois soupirer.....

AMÉLIE.

Pour moi de cet hymen la chaîne est accablante!

ELFRIDE.

Qu'entends-je? ma surprise à chaque instant s'augmente.

AMÉLIE.

Éprise pour mon Dieu d'une sainte ferveur,
Cet amour me suffit et remplit tout mon cœur.
A cet époux divin si je ne suis unie,
Du repos loin de moi l'espérance est bannie.
Dans les austérités d'un asile pieux,
Morte à de faux plaisirs, cachée à tous les yeux,
Que ne puis-je, le front courbé dans la poussière,
Finir mes tristes jours consumés en prière!
Malheureuse! ah! retiens d'inutiles souhaits!

Eh! que veux-tu porter dans ce séjour de paix?
Les tumultes d'une ame où règne encor le monde,
Tes regrets, tes remords, ta blessure profonde?
Espères-tu, livrée aux orages des sens,
Offrir un encens pur et des vœux innocens?
O ciel! défendez-moi de ma propre faiblesse!
Lorédan aux autels a reçu ma promesse;
Que la vertu m'élève à ce pénible effort,
De remplir mes sermens, de détromper Montfort.
Montfort.... A ce seul nom la force m'abandonne.....
D'une invincible horreur je sens que je frissonne.

ELFRIDE.

Hélas! sur votre esprit, long-temps irrésolu,
Madame, reprenez un empire absolu.
De Montfort détrompé craignez moins la vengeance,
Et d'un bonheur prochain embrassez l'espérance.

AMÉLIE.

Le bonheur! pour jamais je l'ai vu s'éloigner;
Mais quel que soit mon sort, je m'y dois résigner.
Partout du doigt de Dieu, reconnaissant l'empreinte,
Je courbe mon orgueil sous sa majesté sainte.
Viens au temple, suis-moi, de ce muet témoin
Implorons des secours dont mon ame a besoin:
Sans lui notre vertu s'affaiblit et chancelle.
Viens demander ensemble à sa main paternelle,
De conduire mes pas et de les protéger
Dans le sentier fatal où je vais m'engager.

FIN DE LA NOTE.

TABLE.

THÉATRE.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

